

# PLANÈTE VERTE

*"Une fable politique d'anticipation"*

Marcus Hönig

*Quitter le rivage n'est facile pour personne.*

*Il faut s'embarquer, entrainer les autres à sa suite, les installer, les rassurer. Mieux vaut choisir un jour de beau temps. Ne pas laisser tout de suite s'installer la crainte de la tempête. Quand il fait beau, on est bien disposé à croire qu'il fera toujours beau. Mais l'on sait bien que la tempête viendra, peut-être dès le lendemain. Pourra-t-on, avec ses deux petites mains, rassurer tous les autres, sa famille, ses amis que l'on a attirés à sa suite ?*

*Les promesses seront-elles tenues ? Peut-on faire confiance à la mer ? Avant de quitter le rivage, il faut encore une fois jeter un regard derrière soi, sur la plage vide. Tous ceux que l'on aime sont avec nous. Il faut leur donner un regard tant qu'ils sont proches du rivage, tant qu'ils sont encore en vie, car là-bas dans les vagues, sait-on s'ils ne vont pas changer ou mourir.*

*On donne l'impulsion du pied sur le sable pour y aller. On s'agrippe au bois, aux autres, et la peur ne tarde pas. On pense à renoncer et on veut dire tout haut que la peur nous envahit, mais l'horizon est si attirant. La tempête ne sera peut-être pas si forte. Allons-y, donnons l'exemple, sortons une rame pour traverser encore plus vite. Quitter le rivage, embarquer les siens.*

*Quitter le rivage, embarquer les siens.*

Au restaurant, la journée avait été calme. De la cuisine, Marco jetait de temps en temps un œil sur les clients en salle. Des couples qui ne se disaient rien, qui tripotaient des vitres tactiles de téléphones hors d'usage. Des touristes provinciaux, l'air égaré, qui nourrissaient un vague sentiment de tromperie sur la marchandise. *La capitale*, leur avait-on dit ! Des hommes seuls, les prunelles palpant le fond des assiettes à travers le bouillon clair. Les choses allaient comme d'habitude, pas plus mal que d'habitude. Une évocation de la remise en service d'Internet était la meilleure nouvelle depuis un mois. Jamais la coupure n'avait été aussi longue. Il s'en était fallu de peu que les tables se parlent entre elles, mais cette petite exagération sociale n'eut pas lieu. À la fin de son service, Marco sortit du restaurant. Comme tous les soirs depuis deux semaines, la grande artère était bouclée par quelques barrières et un service d'ordre. Dans le vacarme écrasant d'une fanfare, des jeunes en pantalon bleu répétaient une parade annoncée en grande pompe pour le lendemain 1er mai, jour de commémoration anniversaire de la sortie de la France de l'Union européenne. Ils descendaient et remontaient sans cesse l'avenue, claquant les talons sur les pavés. Chacun scrutait du coin de l'œil ses voisins de rang pour ne pas quitter le pas et tirer aussi droit que possible. Marco butinait dans une multitude d'affichettes. Les *petites annonces*, mélange bigarré d'objets et de personnes disparues, d'espoirs naïfs de gains rapides et autres services inutiles donnaient un état du monde et autant de preuves de vie. Somnolent, il se remit en route vers son appartement. La nounou devait déjà l'attendre, la mine serrée, devant son immeuble. Sans elle, il lui serait impossible d'aller chaque jour gagner sa vie. Le jeune père aurait préféré qu'il en soit autrement, mais il devait composer avec sa situation de papa seul avec son petit. De plus, elle n'avait pas mauvais tempérament et, pour l'instant, l'idée ne lui était pas venue d'augmenter ses tarifs. Marco s'engagea dans sa rue. Le dernier coude passé, les bruits ravageurs de grosse caisse et de trompettes relâchaient un peu leur étreinte. Les spectacles, aussi patriotiques qu'envahissants, le laissaient indifférent. La politique, si elle voulait bien s'en donner la peine, pourrait

bien vivre sans lui. Demain samedi, il irait à la parade avec son fils. Peut-être quelques chevaux seraient de la partie. Le petit aimait bien les animaux. Comme il s'y attendait, espérant que ce cela se produise le plus tard possible, la nounou annonça une hausse des prix. Marco ne dit rien. Vingt minutes plus tard, le vieux téléphone posé sur le bord de l'évier chantait Kate Bush. La douce voix rebondissait sur l'eau chaude du bain. Le petit Gwen tentait en vain d'attraper le canard en plastique qui se fauflait entre les îlots de mousse. Le garçon portait le diminutif de Gwendoline, la grand-mère de Marco. Professeures de lettres, c'est tout ce qu'il en savait. La berceuse favorite fredonnée et la veilleuse orange branchée, Marco profitait de chaque respiration du petit qui dormait à côté. Il s'y accrochait et tentait d'oublier sa journée de travail. Au restaurant, la carte se trouvait rongée par les restrictions. Les familles ne s'y déplaçaient plus. Les enfants de cette génération arriveraient à l'âge adulte sans jamais avoir posé les pieds dans le lieu de simples convivialités, pourtant si déterminante. Ils passeraient d'un âge à l'autre sans saveurs autres que l'ordinaire de la maison, sans connaître les joies d'un dessert ou le privilège d'être servis. *Tout le monde bataille dans ce foutu pays*, râla Marco en s'allumant une cigarette.

Gwen traversait des nuits agitées. Quelques monstres approchaient malicieusement de la fenêtre de sa chambre pour le regarder dormir. Alors qu'il luttait avec des visions au-delà de ses forces, Marco rassurait comme il le pouvait. Ils trouvaient à deux un jouet, une peluche, quelque chose capable de donner un peu d'affection pour l'installer sur la banquette de la fenêtre. Un discours solennel était alors adressé aux monstres qui se montraient touchés et attentifs. Tout le monde était rassuré. Gwen les vit pour la dernière fois par la fenêtre. La semaine d'après, ils étaient sous le lit. Marco, aimant, se donnait du mal pour apprendre son travail de père. Toujours surpris par l'ingéniosité de la vie qui, elle aussi, se donnait de la peine pour inventer de nouvelles peurs aux enfants. Son chef l'appela vers vingt-trois heures pour lui faire part de son inquiétude. Les agriculteurs venaient d'incendier le marché de *Rungis*, pour

protester contre l'inaction de l'État et la situation désastreuse qui est la leur. *Ils disent qu'ils sont au bout du rouleau. S'ils pensent que c'est un argument. Tout le monde est au bout du rouleau ! Tout le monde s'en fout des paysans, mais Rungis, ça m'emmerde*, dit-il à son ami et employé. Marco reprit une bière. C'était la dernière. Après, le frigo ne serait plus qu'un poste d'éclairage dans la cuisine. Toute inspection des placards était vaine. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi des paysans furieux en venaient à de telles extrémités et le privaient d'une partie de son salaire si les choses tournaient mal. Les yeux braqués dans le frigo vide, Marco entendait le petit ronfler.

Le soir du premier mai, une foule docile s'agglutinait sur le parcours très cadré prévu pour la parade du parti. La ville était parée de bleu, de blanc et de rouge. Les drapeaux de *Terre Française* masquaient les façades grises. Le parti au pouvoir s'était fait une spécialité dans la création d'ambiances patriotiques et fédératrices. Les hommes en pantalons bleus se retenaient de se montrer impatients. La nouvelle circulait que la parade serait précédée d'une allocution spéciale de la Présidente. Habituee à ce genre de dérèglements, la population présente en nombre patientait dans la moiteur de fin de journée. Dans l'ambiance bouillante, la fanfare suait, les pieds dans les bottes en faux cuir n'en pouvaient plus. La musique elle-même souffrait. En famille pour la plupart, les citoyens n'avaient guère le choix de se montrer dans la rue. Il n'était pas inutile de s'y trouver en bonne place et ne pas figurer sur la liste de ceux qui n'y sont pas. À vingt heures cinq, alors que la Présidente se présentait sur le grand écran, deux bombes firent explosion sous la tribune et décimèrent une partie des officiels du parti. Au moment de l'attentat, Marco et son fils se trouvaient loin des explosions qui ont pulvérisé la délégation de Terre Française. Tant pis pour les chevaux, pensa Marco en regardant le petit jouer. *De toute façon, tu verras, France Info va nous bassiner toute la semaine avec la Présidente*, dit-il à Gwen. Le garçon, à l'écoute de ces commentaires, ouvrait de grands yeux. La nounou n'allait pas tarder.

Le lendemain, de retour au restaurant, Marco surprit le Chef attablé seul en salle, la tête posée dans les mains. L'homme n'avait rien d'un Chef. Sans sa cuisine, personne n'aurait songé à l'appeler ainsi. Incapable de prendre la moindre décision, dépressif qui luttait pour avoir toujours l'air d'aplomb, il avait cultivé l'art de se fondre dans le paysage, de raser les murs. Mais son amour de la cuisine, doublé d'une absolue gaucherie pour toute autre activité, l'avait contraint à un minimum de vie sociale. Au moindre événement, il perdait les pédales, s'excitait et ratait tout ce qui pouvait l'être. Un client mécontent, une livraison qui prenait du retard, un appareil qui se mettait en grève étaient suffisants pour qu'il fasse appel à Marco, qui prenait les choses en main.

- T'as pas vu, sur la porte ? demanda le Chef sans lever les yeux. On ferme, Marco. J'ai plus rien dans les frigos, ces connards de Rungis ont foutu un beau bordel.
- Et demain ?
- Demain ? Le Chef dodelinait de la tête. Et après-demain, et l'année prochaine pendant que t'y es.
- Alors, tu vas faire quoi ? demanda Marco en ouvrant un paquet de tabac.
- J'en sais rien, j'ai plus envie, tout me fait chier. Ne reviens pas, je dirai rien aux officiels, ils te laisseront tranquille quelques semaines. J'arrête, c'est trop dur et surtout, ne me demande pas ce que je vais faire. Y'a plus de boulot pour toi. Tu vas me manquer Marco, dit-il en replongeant sa tête dans le creux des mains.

Marco aurait aimé trouver une parole, mais rien de raisonnable ne se présenta. Il se ravisa de prendre le Chef dans ses bras, préférant tâter son paquet de tabac.

- Toi aussi, tu vas me manquer. Ne fais pas le con.

Sous gouvernance de *Terre Française*, l'allocation citoyenne est versée le premier du mois à dix heures. L'argent glisse silencieusement sur le compte, distillant l'illusion éphémère de possession, d'autonomie, de liberté d'être. Depuis que toute activité liée à l'argent avait été confiée à la seule *Banque de France*, la vie était plus facile. L'administration avait fait de grands progrès. L'ère était à la gestion globale, à l'insouciance de l'administré. La *Banque* se chargeait de tout, des salaires, des retraites, de la maladie, des questions d'assurances et d'héritages, de l'emploi. Trouver un travail était d'une simplicité connue d'aucune génération auparavant. Un employé qui se voyait sans travail était convoqué dès le lendemain dans l'immense service de *l'Agence de l'Emploi Pour Tous*, géré par la *Banque*. Un conseiller prenait note de la situation et dirigeait le chômeur vers le premier emploi vacant, quel que soit le domaine d'activité, pour une prise de poste immédiate. Les statistiques du gouvernement étaient bonnes. Les débuts de mois généraient affluence aux bars, premiers bénéficiaires du versement de *l'Allocation Citoyenne*. Marco s'installa sur un tabouret. À la télévision qui scintillait au bout du comptoir, la première chaîne émettait des informations en continu. Sur le verre épais de l'écran, des images de combattants de *l'État Islamique*. Le Califat, racontait la télévision, s'était étendu aux deux tiers nord du continent africain grâce à des accords établis avec des industriels chinois. Après l'adhésion de la Turquie et de la Grèce, la Russie avait fini par leur emboîter le pas, rattachant par dépit son armée à celle des drapeaux noirs qui voyaient là enfin l'espoir de développer sa propre aviation. Chaque jour il était question d'eux. Les experts s'égosillaient et quelquefois, s'étranglaient mutuellement sur le plateau de télévision. Marco, qui n'arrivait pas à fixer son attention sur ces aspects compliqués du monde, paya sa bière et partit congédier la nounou. Gwen était couché. Le lendemain, il reçut une lettre de la *Banque*, avec une convocation obligatoire, sans plus de détails, pour le mercredi suivant. Dans sa chaise haute, transformée en pièce montée, Gwen

avait trouvé le moyen d'être couvert d'une purée improvisée.

Le jour du rendez-vous, le portail principal de la *Banque* franchi sous bonne garde, Marco effleura le bouton coloré d'une console qui proposait le numéro de convocation écrit sur la lettre. Sans attendre, il était guidé, par des flèches lumineuses incrustées dans le sol, jusqu'au tapis roulant qui le déposa délicatement devant une rangée de chaises confortables. Dans une ambiance de musique douce, quelques portraits de la Présidente souriaient sur les murs. Instantanément, une jeune fille en jupe courte lui proposa un assortiment de boissons pour lui rendre sa visite à la *Banque* la plus agréable possible. À l'heure exacte du rendez-vous, une femme d'une trentaine d'années ouvrit la porte. Tout sourire, elle invita Marco à entrer :

— Veuillez vous installer, je vous prie, lui dit-elle en désignant un fauteuil face à son bureau.

Marco s'installa confortablement.

— Merci, finit-il par dire dans un sourire crispé.

— Monsieur, j'ai, au nom de la *Banque*, une excellente nouvelle à vous communiquer.

Il entendait à peine ses paroles. Elle portait un collier de perles qui rebondissait mollement dans son profond décolleté.

— Ah oui ?

Il ne parvenait plus à détacher son regard des seins plantureux qui dégageaient une sensualité hypnotique.

— Vous n'êtes pas sans savoir que la maison de votre grand-mère est propriété de la *Banque*.

— Monsieur, s'il vous plaît ?

— Non, pardon, je n'en savais rien, dit-il, tentant d'associer dans son esprit la vision sidérante des seins et le souvenir inattendu de sa grand-mère.

— La *Banque*, et vous pouvez vous en féliciter, a décidé de vous faire légataire de ce bien.

À ces mots, Marco referma la bouche et releva son regard qui tomba dans les yeux profonds de l'autre côté du bureau



blanc. Dans ses yeux, le reflet des perles roulait comme une rivière.

- Légataire ? dit-il, confus.
- Oui, vous êtes propriétaire. Nous allons dans un délai d'une semaine vous faire parvenir tous les détails concernant la restitution. Je vous remercie de m'avoir écouté.

Elle était déjà debout quand Marco, affalé sur sa chaise, reprit ses esprits, ferma la bouche à nouveau ouverte et se leva d'un bond. La femme faisait déjà entrer une autre personne qu'elle gratifia du même sourire charmeur. Marco sentit à peine les vibrations du tapis roulant qui l'emmena vers la sortie. Dans la semaine qui suivit, un coursier lui remit contre signature un paquet siglé *Banque de France*. Il le posa à côté du canapé.

Le temps de jouer ne manquait jamais. Les singeries de Gwen étaient sans limites. Avec son pyjama qui le boudinait, Marco lui avait enfilé des chaussons à pompons qu'il tentait d'attraper. Le pompon en question préférant reculer à chaque avancée du bras trop court, cela donnait lieu à d'acrobatiques roulés-boulés. Marco le prit sur ses genoux et après une rasade de bière, lui dit : *Propriétaire, bravo vous êtes propriétaire*, en imitant maladroitement une ondulation de poitrine. Gwen rit, un pompon serré dans sa petite main.

\*

Le gouvernement restreint de la Présidente comptait sept ministères :

La défense, la communication, l'instruction nationale, l'agriculture, l'énergie, la recherche et celui, insignifiant et n'existant que pour la beauté de son intitulé, de l'identité nationale. Le premier ministre avait été relégué au rang de vérité historique dès le changement de régime. La *Banque*, hors champ, avait son propre système de gouvernance.

Après dix ans de mandat, Marion S. faisait toujours figure de présidente intelligente et autoritaire, qui jouait sans mesure de son charme. Femme élancée, encore gratifiée d'un capital certain de jeunesse, sa crinière blonde et lisse lancée sur l'épaule, elle donnait l'impression d'une éternelle étudiante. Ce matin, une vive discussion était engagée en conseil des ministres. Florian Ferkel, ministre de l'agriculture, s'adressait en gesticulant au responsable du très secret ministère de la recherche :

- Chaque jour, vous entendez, chaque jour, monsieur le ministre, des émeutes, de la casse. Les agriculteurs font de plus en plus de dégâts. Ils sont comme fous. Notre dossier est dans votre ministère depuis des semaines, et rien, rien de rien, lui dit-il en haussant la voix.
- Et alors ? lui renvoya le ministre en jouant des sourcils.
- Et alors ? Ferkel bouillait. Et alors, depuis des mois je leur raconte n'importe quoi. Que nous allons apporter une solution à la question de la perte de productivité des terres, que des recherches sont en cours, que tous les espoirs sont permis, que le gouvernement les a entendus et tout ce qu'il m'est possible d'inventer pour conserver l'ordre. Vous avez regardé les informations ? Vous avez l'impression qu'ils m'écoutent encore ?
- Nous travaillons sur le dossier, se contenta de lui répondre froidement le ministre de la recherche qui jouait à empiler des morceaux de sucre.

Ferkel allait devoir une nouvelle fois affronter la délégation des agriculteurs français. Ils lui avaient jusqu'ici été d'un précieux soutien dans sa carrière et il ne se voyait pas fléchir à nouveau devant eux. Il frappa du plat de la main sur la grande table, faisant sauter les tasses de café et le château de sucre.

- Monsieur Ferkel ! intervint la présidente.
- Madame. Pardon, madame la présidente, se ravisa-t-il, nous allons vers la guerre civile.

La présidente lança un regard furtif au ministre de la Recherche, hésita un instant et demanda qu'on les laisse, elle, Ferkel et Pierre Verrat dont les attributions dépassaient largement la recherche, intitulé officiel retenu pour son tentaculaire ministère. Pur produit de l'administration, Verrat était un homme craint. Ses joies résidaient dans sa collection de vestons aux épaulettes sur mesure et la lecture d'ouvrages qu'il qualifiait d'historiques. Verrat avait fait forte impression au dernier congrès de *Terre Française*, parti qu'il avait contribué à créer avec l'actuelle présidente. Chaque membre du gouvernement était conscient de sa relation privilégiée avec le sommet du pouvoir, mais ne se gênait pas en privé de le qualifier d'abruti. Verrat resta silencieux, attendant d'être autorisé. Marion S. lui lança un regard d'approbation. Verrat but une gorgée de café, ajusta son unique mèche de cheveux et s'adressa à Ferkel :

- Calmez-vous, nous avons votre dossier.  
Ferkel reprit une position digne dans son fauteuil.
- Nous n'avons plus aucun moyen de recherche, dit Ferkel. Comment voulez-vous que nous allions dans la même direction si vous ne me communiquez pas vos résultats ? Le désordre climatique nous a fait perdre quarante pour cent de nos productions agricoles et ce n'est pas mieux chez nos voisins. Nos sols meurent, vous entendez, meurent.

Après un long silence et un regard à la présidente, Verrat reprit la parole :

- Nous avons élaboré un nouvel engrais capable de changer la situation. La première usine expérimentale est en cours de construction et produira officiellement un ciment biologique à partir de collagènes issus de sous-produits animaux, aujourd'hui inexploités.

Ferkel fronça les sourcils.

- Un engrais, du ciment biologique, mais quel rapport ? Verrat, tendu, lança un regard interrogateur à la présidente.

- Allez-y, Verrat, nous aurons besoin de lui, lui dit-elle.
- Comme vous voudrez, madame la présidente, mais si vous le permettez, je m’interroge sur votre choix.
- Je ne le permets pas, poursuivez, dit-elle sèchement. Soumis, il s’exécuta.
- Monsieur Ferkel, votre ministère est en charge des contrôles sanitaires, n’est-ce pas ?
- C’est exact, et nous faisons de l’excellent travail, répondit Ferkel qui ne suivait plus du tout.
- Justement. Dans le cadre de notre programme, nous allons devoir solliciter certaines formes de, comment dire, de collaboration.
- Voudriez-vous avoir la gentillesse de vous exprimer clairement ?
- Vos services vont provisoirement être mis sous tutelle du ministère de la recherche.
- Quoi ?

La gorge de Ferkel gonfla dans le col de sa chemise.

- Nous ne pouvons nous permettre d’entraver la recherche sur le nouveau type d’engrais. Le processus de fabrication demande encore des avancées et vos inspecteurs ne nous seront d’aucun soutien, si vous voyez ce que je veux dire.

La Présidente intervint.

- Monsieur Ferkel, vous êtes un bon ministre et je tiens personnellement à vous. Nous avons besoin de votre soutien dans ce programme. Cette découverte est notre avenir.

Ferkel respirait à peine, abruti, il se balançait d’avant en arrière dans son fauteuil.

- Une découverte ? Mais quelle découverte ?

Marion S. se tourna vers le ministre de la recherche.

- Oui, dit Verrat, une nouvelle source de protéines. Puis il ajouta, les yeux brillants : une source illimitée.

La lettre trouvée dans le carton précisait que Marco serait convié à une cérémonie de bienvenue sur son nouveau lieu de résidence. Pendant l'événement, de nouvelles précisions lui seraient apportées sur sa condition de propriétaire. Entre autres motifs de se réjouir, la *Banque* annonçait une prise en charge totale des frais de déménagement ainsi que de l'entretien du bien et ce, pour une durée de dix ans. Marco serait désormais exempté du devoir de déclaration d'activité auprès de *l'Agence de l'Emploi pour Tous*. Marco relut la lettre quatre fois et tenta le reste de l'après-midi de joindre le service en charge des restitutions à la *Banque de France*. Au téléphone, il fallait se montrer d'une patience infaillible et si par chance, un être humain apparaissait au bout du fil, le combat ne s'annonçait pas gagné, tant le degré de précision demandé pour qu'une requête soit considérée comme recevable était élevé. Après trente-cinq minutes de musique médiévale, une femme décrocha :

- Monsieur, que puis-je faire pour vous ? lui dit une voix mielleuse.
- Je voudrais m'assurer qu'il n'y a pas d'erreur dans la lettre qui était jointe à mon dossier, pour la restitution de la maison, bafouilla Marco.
- Quelle erreur souhaitez-vous signaler ?

La voix coulait comme du sucre dans le combiné.

- Non, il ne s'agit pas d'une erreur. Gwen roulait par terre en mordant un chausson. Je me suis mal exprimé.

Marco déplia la lettre qui s'échappa de ses doigts et fut instantanément embarqué par Gwen dans son tourbillon.

- Oui, Monsieur, que puis-je faire pour vous ?

La voix était si charnelle et langoureuse que Marco revit les seins de la Banque. Les derniers remparts de pudeur s'effondrèrent en lui. Réduit à l'impuissance, plus aucune chance de formuler une phrase raisonnable ne se

présenterait avant la fin de soirée. Marco était maladivement timide avec les femmes. Oser penser qu'un motif puisse exister pour une femme de le trouver aimable était inconcevable. Il en ressentait l'envie, mais se voyait comme un amoureux infirme, inutile aux choses du sentiment partagé, comme un cœur avec des béquilles. En inspectant aventureusement le carton de la *Banque*, Gwen plongeait tête la première et ses petites jambes pédalaient en l'air. Marco le tira d'affaire et l'embrassa sur les joues. Il aurait préféré que Gwen ne grandisse jamais. Enfin l'anniversaire. Marco traînait au lit. Les yeux rivés au plafond, les bras croisés derrière la tête, attendant que les rais de lumières s'attrapent dans l'air chaud. Il ne connaissait personne, personne qu'il aurait voulu inviter pour une petite fête, pour partager un gâteau, chanter une chanson d'anniversaire. *Bon, va falloir te donner un coup de pied au cul, mon Marco*, se dit-il à voix haute. *Il fait beau, c'est l'anniversaire de ton gosse, bouge- toi*. Il lança sa jambe en l'air et fit voler les couvertures. Il mima quelques pas de course devant le lit, frappa dans ses mains, brancha son vieux téléphone qui cracha aussitôt une musique qui finit de lui rendre toute son énergie. Comme si Gwen se doutait qu'un jour spécial s'annonçait, il attendait son papa les bras tendus, sourire aux lèvres, dans son minuscule lit. Le petit-déjeuner englouti, Marco lui noua un nœud papillon autour du cou et lui vissa un minuscule chapeau de paille rond sur la tête. Tous deux sortirent faire les emplettes pour ce grand jour. Au supermarché les étals étaient clairsemés. Gwen rit à gorge déployée dans le siège du chariot. Leurs grandes embardées dans les rayons firent hausser les sourcils de quelques clients mal réveillés. Gwen pétillait. Ils achetèrent des feuilles de papier coloré pour confectionner de jolies décorations, une bougie et des œufs pour les crêpes. Avant de rentrer, ils passèrent au marché. Une multitude de vendeurs présentaient des articles de toute sorte en espérant en tirer quelques *francs*. Les étals de légumes, viandes ou autres poissons n'étaient qu'un lointain souvenir. Malgré cela, le commerce allait bon train. Marco avait installé Gwen dans le porte-bébé. Il s'accroupit devant un jeune garçon assis en tailleur sur une valise.

Devant lui, une grande boîte en carton recouverte d'une couverture avait l'air de s'agiter d'elle-même.

- T'as quoi dans ton carton, demanda Marco, en montrant la boîte ?
- Regarde Monsieur, c'est sept francs l'un.

Le garçon souleva la couverture et dévoila trois chiots. Gwen, qui observait la scène par-dessus l'épaule de son père, fit un grand *oh*. Marco l'approcha du carton. Gwen, qui riait aux éclats, se saisit de la truffe d'un chiot.

- Il a un gros nez celui-là, dit le jeune vendeur souriant.
- Oui, on dirait une tomate, renchérit Marco et tous les trois riaient de bon cœur. Marco regarda Gwen en souriant.
- Mon fils, ce sera ton cadeau d'anniversaire. Il s'appellera Tomate !

Il donna ses sept francs au garçon rassuré que son chiot ait de si bons compagnons.

À l'appartement, Marco déposa Gwen et Tomate au milieu du salon et partit à la cuisine. Le téléphone chantait et quand il revint, les bras chargés de crêpes, les deux comparses dormaient à poings fermés, enroulés l'un dans l'autre. La date du déménagement approchait. Le voyage était prévu en train. Un camion de la *Banque* devait passer prendre les cartons à l'appartement. Il ne s'était encore soucié de rien. Plus le moment de partir se précisait, plus il prenait conscience de la légèreté avec laquelle il avait pris sa décision, qui lui était par ailleurs imposée. Il avait suffi qu'une représentante moelleuse de la *Banque* lui apprenne la nouvelle pour qu'il trouve immédiatement normal de quitter la ville. Il n'avait connu que ça, la ville. L'idée lui vint de récupérer une pile de cartons dont il ne manquait jamais au restaurant et de saluer une dernière fois le Chef. Le parking du restaurant avait l'air encore plus désert que d'habitude. Les rideaux étaient tirés. Marco colla son nez à la vitrine. Les lumières étaient éteintes. Il ne voyait rien. Il essaya d'entrer, poussa sur la porte fermée. Un autocollant rouge et bleu sur lequel se répétait l'inscription *Zone Gendarmerie - ne pas pénétrer*, barrait la porte. Marco lui

avait pourtant dit de ne pas faire le con. Le Chef n'y était pas. Déçu, et inquiet, mais pas franchement surpris de la tournure que prenaient les choses, il allait devoir se débrouiller autrement pour les cartons. Les billets de train pour Marco et Gwen indiquaient en gare d'arrivée Tain l'Hermitage dans la Drôme. D'après le courrier officiel, quelqu'un viendrait les chercher pour les conduire dans la campagne ardéchoise. Nul souci à se faire pour ses affaires, des déménageurs se chargeraient de tout. L'Ardèche, cela ne lui disait rien. Lui qui était définitivement inexportable de la cité, se sentait foutu à la porte. En réalité, il avait peur. Les déménageurs ne se fatiguèrent pas, Marco ne possédait que peu de choses. *Tant qu'à faire de redémarrer une nouvelle vie*, se disait-il, *autant ne pas en apporter trop d'une ancienne*, dont il ne savait plus s'il l'aimait encore. Le quai de gare était bondé. Gwen se tortillait dans le porte-bébé tant il y avait de choses à voir. Marco faisait partie de cette espèce de citadins qui ne supportent que mal la foule, encore moins quand celle-ci se met brutalement en mouvement. Le train pour Lyon entra en gare dans un vacarme effrayant pendant que Gwen tendait ses bras à l'énorme jouet. Marco jeta son mégot entre le wagon et le quai et monta les marches soupirant comme s'ils portaient tous deux en enfer. Marco trouva sur son siège l'ouvrage du très populaire philosophe et historien Michel Scrofa, intitulé *Ce que la nature s'interdit*, probablement oublié par un adepte de l'auteur aux envolées racistes. Les textes étaient entrecoupés de gravures sinistres. Les titres de chapitres étaient on ne peut plus explicites quant au traitement que l'auteur recommandait concernant les problématiques migratoires. Gwen et Tomate dormaient paisiblement. Le regard planté dans le défilé de paysages, Marco laissa s'échapper les horreurs que lui inspirait sa lecture. Sur les champs secs, quelques nuages étaient en réunion. Le petit respirait profondément. Son papa s'apaisa, ferma les yeux juste pour un instant et s'endormit dans une nuée d'éclairs. La gare de Tain était inondée de lumière d'été. Un monsieur trapu, les manches de sa chemise à carreaux tirées sur les coudes, attendait un peu à l'écart. Sa moustache rase et sa chevelure hirsute lui donnaient un air étrange, une posture volontaire et artificielle, l'œil méfiant dans la foule



grouillante du quai. L'homme tenait à bout de bras une pancarte en carton qui disait froidement : *Banque de France*. Rassuré que le comité d'accueil ne l'ait pas oublié, Marco se dirigea gaiement vers lui :

— Bonjour, je m'appelle Marco, voici mon fils Gwen et Tomate, son chien.

Gwen chercha immédiatement à attraper le nez boursoufflé du monsieur. Tomate s'agrippa au pantalon de l'homme qui toisa la petite famille, s'éclaircit la voix dans un bruyant raclement de gorge puis, soulevant davantage encore sa pancarte, se mit dans une maladroite posture de garde-à-vous chancelant.

— Oui, bonjour. Amédée Coste, maire de Sainte-Croix en montagne, en charge, enfin je veux dire mandaté, enfin, c'est moi qui reçois les nouveaux envoyés par la *Banque*.

Monsieur le maire, le menton haut, tendit sa main épaisse devant lui. Marco la saisit et la secoua vigoureusement en souriant, touché par l'air sympathique du bonhomme aux faux airs sérieux qui bafouillait avec son panneau. Pendant que le maire inspectait d'un œil méfiant le chien qui tirait sur la jambe de son pantalon, Marco fouillait dans le revers de sa veste. Il présenta le courrier de la *Banque* attestant de sa bonne foi. Amédée Coste, trop inquiet pour son pantalon, recula de quelques pas puis laissa enfin descendre l'écrêteau. La moustache un peu chiffonnée, il dit dans un grand geste circulaire :

— Bon, ben, en voiture. On n'est pas rendus !

Marco, le maire, Gwen et Tomate marchèrent à la queue leu leu jusqu'au parking. Amédée Coste s'arrêta devant un petit utilitaire blanc qui ne comptait que deux places. Marco considéra longuement l'engin.

— Je suis désolé, fit le maire en tirant brutalement sur la portière. J'ai dû laisser la voiture à ma femme. Si je la reprends une fois de plus cette semaine elle va me faire la gueule jusqu'à Noël. Du coup, on prend ça.

Il désigna de sa grosse main ce qui était à mettre au rang des véhicules de collection.

- Et le petit, je le garde avec moi devant ? s'enquit Marco.
- Ben non, voyons, y'a bien assez de flics dans la campagne pour gagner une nouvelle guerre, mais ils se foutent royalement de qui est assis comment dans les voitures. Pour ça ils ne sont pas pénibles, ajouta Amédée, la moustache frétilante.

Le maire ouvrit la porte latérale, se tourna vers Marco et, sans crier gare, se saisit de Gwen qui pédalait à bout de bras. Avant que celui-ci ne se saisisse du gros nez du monsieur, Amédée Coste l'expédia dans une cagette d'abricots qui trônait, solitaire, dans le vaste coffre du véhicule. Tomate, qui ne se méfiait pas, connut le même sort. La porte claqua, le brave homme passa sa main dans ses cheveux raides comme des fils de fer, tira sur les manches de sa chemise et se trouva installé au volant. Marco, ébahi, fit le tour du carrosse, prit place à côté du chauffeur et lança un regard inquiet à l'arrière. Gwen et Tomate se tenaient fièrement assis dans les abricots rachitiques, rayonnants, prêts au départ et à saluer la foule, si besoin était.

- Il n'y a que nous, je veux dire, de la *Banque* ? demanda Marco une fois l'engin lancé.
- Aujourd'hui vous êtes mon deuxième voyage. Ce matin j'avais la voiture, ça allait bien plus vite, ajouta-t-il en lançant mentalement devant lui l'image de sa femme, prête à lui arracher la moustache au premier écart.
- Mais, en tout, insista Marco, nous sommes nombreux comme nous à arriver chez vous, enfin, chez nous ?

Amédée Coste ne répondit pas, occupé à tirer sur le levier de vitesse pour engager la troisième. L'antiquité pétaradante s'engagea dans une profonde vallée, sillonnée par un filet d'eau là où autrefois coulait une large rivière. De-ci de-là des châtaigniers souffraient de la sécheresse. Marco, ébahi par ce paysage sauvage et inconnu, songea à la vue des terrasses bordées de pierres sèches, à un

documentaire sur les rizières chinoises qu'il avait vu un soir de solitude. L'image de lui, dans son appartement, affalé sur son canapé, lui parut déjà être une réalité lointaine qu'il n'enviait plus. La route était chaude. L'air était chaud. Les genêts sentaient fort. L'arrivée à Sainte-Croix en Montagne se fit au prix de quelques nausées pour l'instant contrôlées. Tant de virages sur une si courte distance étaient une véritable punition pour tout estomac de citoyen. Amédée Coste tira le frein à main devant la mairie, administrant à l'engin et ses occupants un dernier haut-le-cœur. Sitôt la portière ouverte, Marco se jeta sur un parterre de fleurs pour vomir sur quelques géraniums ardéchois. Tant bien que mal, il se traîna à nouveau vers l'affreux véhicule afin d'en libérer son fils et le pauvre Tomate qui avait cessé de japper dès le quatrième ou cinquième virage. Gwen était livide. Tomate fila entre les jambes de Marco, haletant comme s'il était de retour des fonds marins. Marco souleva délicatement le petit, lui imposant au passage une malencontreuse pression sur le bas-ventre. C'est ainsi que Gwen se vida d'un coup sur l'épaule de son père. Aussitôt, chacun se sentit revivre. Amédée Coste posa un regard apitoyé sur les géraniums qui n'avaient connu pareil signe de dédain. Sans doute songeait-il à sa femme qui prodiguait chaque jour d'infinis soins aux rares fleurs faisant de la place de la mairie un lieu d'exception.

— Eh bien, bienvenue en Ardèche, lança le maire.

Tout en disparaissant d'un pas tranquille dans le petit bâtiment en pierre qui faisait office de mairie, monsieur le maire s'adressa une dernière fois aux trois envoyés de la *Banque* :

— Allez, je vais me changer pour la cérémonie. Dans cinq minutes, tout le monde dans la grande salle de réunion.

La salle n'était pas plus grande que le salon de l'appartement que Marco occupait à Paris. Les murs défraîchis, noircis par les émanations hivernales d'un poêle, portaient pour seul ornement le portrait d'une Marion S. souriante, au strabisme délicat, que Marco avait toujours jugé exquis. Une rangée de chaises de cuisine était disposée

le long d'une table en bois sur le parquet brut. Marco, après avoir pris soin de déposer sa veste souillée à l'extérieur, entra dans la salle, Gwen sur ses bras, Tomate dans les jambes. Sur la dernière chaise de la rangée, il aperçut une femme aux longs cheveux noirs qui cachaient son visage. À côté d'elle était assise une petite fille, en jupe longue et pieds nus qui attendait que le spectacle commence. Côté public, c'était tout. Marco s'attendait à voir du monde, beaucoup de monde comme toujours, mais il dû rapidement se résigner à des proportions toutes différentes de celles connues en ville. Le maire arriva dans la salle. Solennel, il arborait pour seul changement d'apparence une écharpe tricolore à la mine défaite. Il glissa derrière la table en rentrant son ventre et prit la parole dans la même position ridicule de garde-à-vous qu'il avait déjà tenté à la gare :

— Chers compatriotes, nouveaux habitants de Sainte-Croix-en-Montagne. Au nom de tous, j'ai l'honneur de vous souhaiter chaleureusement la bienvenue.

Il écarta les bras et balaya du regard la petite salle plongée dans un silence respectueux. Il resta ainsi un long moment avant de plonger frénétiquement sa main dans la poche de sa chemise dont il tira une feuille de cahier froissée qu'il fixa à vingt centimètres de ses yeux. Couvrant totalement son visage, elle ne laissait apparaître que ses cheveux broussailleux. Alors que monsieur le maire reprenait son souffle, apparut par la porte une silhouette rondelette de femme en robe et tablier, les poings fermement calés sur les hanches. Sans demander la parole, elle s'adressa directement au maire :

— Amédée, les géraniums !

Amédée Coste se contenta de gesticuler d'une main en disant :

— Plus tard, plus tard les géraniums. Je suis en pleine cérémonie.

Marco remarqua que la jeune femme assise quelques chaises plus loin était secouée de spasmes, se retenant de

laisser échapper un éclat de rire. Gwen bâillait comme une bête. Le premier magistrat de la commune, d'un comique involontaire, replongea le nez sur la feuille :

— Je disais donc, chers nouveaux citoyens de Sainte-Croix-en-Montagne, vous êtes les bénéficiaires chanceux du *programme de restitution de biens*, propriétés de la *Banque de France*. Il plongea davantage encore son visage dans la feuille. Ce programme initié par notre gouvernement, utile au repeuplement de nos campagnes, nous ravit et nous permet de voir croître notre population. Voilà, fit-il en remontant son pantalon de sa main libre.

Il replia le papier chiffonné et le remit dans sa poche avant d'offrir un regard inquiet à sa femme, toujours en attente d'une explication quant au destin des géraniums.

— Programme de repeuplement ? osa Marco à demi-voix, qu'est-ce que c'est, ce programme ?

La chaleur de fin de journée sourdait par les murs de la salle. Le maire, ravi d'être tiré hors de portée de sa femme, répondit en haussant les épaules.

— Cher Monsieur Marco, pour tout vous dire, je n'en sais rien. Le village ne compte que quarante habitants. Une lettre de Paris m'a informé de l'arrivée de nouveaux habitants pour augmenter de dix pour cent la population. Si on ne compte pas le chien, je crois que le compte est bon.

Sur la place, la conversation entre monsieur le maire et sa femme allait bon train autour du terrorisme floral quand une voiture luxueuse arriva en soulevant un épais nuage de poussière. Le véhicule aux vitres teintées stoppa à côté d'Amédée Coste qui n'avait pas l'air surpris. La vitre arrière se baissa de quelques centimètres. Le maire procéda à un rapide échange avec l'occupant de la voiture qui repartit en trombe, comme elle était arrivée. Monsieur Coste revint vers le groupe resté silencieux. Amédée Coste, qui faisait tout ce que lui conférait son pouvoir pour échapper aux foudres de sa femme, leva très haut les bras et se dirigea

vers Marco. Il posa sa main dodue sur son épaule, fit craquer un pli dans sa moustache en guise de sourire et l'emmena droit en direction de la fille en robe, toujours gaie, qui eut droit à l'autre main sur son épaule. Le maire approcha les deux jeunes gens comme s'il allait les marier et leur dit :

— C'était Pourceau, le directeur de la nouvelle usine. Toujours avenant, je pourrais presque lui demander tout ce que je veux à celui-là. Un brave gars. Le maire palpait les épaules. Marco pensa qu'il allait y laisser son bras. Vous habiterez d'ailleurs dans le même hameau. Bon, dit-il en réfléchissant à voix haute, je suis le maire, c'est certain, mais quand même, depuis qu'ils nous ont pondu cette usine dont on ne sait toujours pas ce qu'elle fabrique, il se passe de drôles de choses ici. Il ajouta, visiblement heureux, et maintenant vous les p'tits citadins ! Bon, allez les enfants, leur lança-t-il en frottant vigoureusement les épaules, les serrant presque l'un contre l'autre, faisant horriblement rougir Marco, soyez les bienvenus chez nous ! On va se faire un petit verre pour clore la cérémonie et Gérard, notre employé municipal, vous conduira à vos maisons.

Ce fut chose faite en moins de trois minutes. Juste le temps pour monsieur le maire de se servir quelques ballons et de disparaître dans la mairie, suivi de près par sa femme qui paraissait toujours être au milieu d'une interminable phrase. Dans un concert de pétarades, un minibus fumant apparut sur la place. Au volant, Gérard l'employé. Gwen jouait les touristes dans son porte-bébé. Marco se hissa dans le véhicule à la suite de la jeune fille qui l'observait d'un œil toujours rieur. Il se dirigea vers les sièges du fond, mettant toutes les chances de son côté pour ne pas se faire inutilement remarquer quand Gérard l'appela :

— Eh Monsieur, s'il vous plaît.

Marco pivota sur ses pieds dans l'étroit passage entre les sièges.

- Oui... ? répondit-il en faisant un signe de la main pour demander à Gérard de ne pas parler trop fort.
- Mon chapeau, s'il vous plaît ! hurla Gérard.
- Votre chapeau ? questionna Marco, tout bas.

Le chauffeur montra du doigt derrière Marco qui se retourna et ne vit rien. Prêt à redevenir écarlate, sentant la marmite installée à mi-chemin entre son cœur et sa tête se remettre à bouillonner, il se retourna à nouveau vers le chauffeur qui sourit et tonna, amusé :

- Là, le petit !

Marco se contorsionna ridiculement pour voir l'enfant par-dessus son épaule. Gwen tenait dans sa petite main le chapeau du chauffeur, cueilli au passage sur sa tête presque chauve. Cette fois la jeune femme ne put s'empêcher d'éclater franchement de rire face aux pitreries des deux charmants bonshommes. Gwen rit à son tour. Marco, qui aurait souhaité être invisible sur le champ, retourna vers le brave Gérard qui enfonça son chapeau sur la tête du petit.

- Voilà un joli petit chauffeur de minibus !

Marco alla s'asseoir, Gwen sur ses genoux, tout sourire. Le trajet se déroula sans autre incident susceptible de déclencher l'hilarité générale et d'enfoncer Marco davantage encore dans le grotesque dont il s'était fait une spécialité. Gérard tritura les boutons de l'antique autoradio qui se bloqua presque naturellement sur *France Info*. À l'instant, les journalistes survoltés inauguraient un nouveau flash sur fond de violons excités et dramatiques dont la station avait le secret :

*New York, suicide du Secrétaire général des Nations Unies, l'institution internationale serait, d'après les observateurs, au bord de l'effondrement. Le Secrétaire général, retrouvé mort dans son bureau, aurait fait allusion à des projets gouvernementaux d'une barbarie insupportable, projets secrets en cours en Europe occidentale. Plus d'informations dans nos prochaines éditions.*

Gérard, qui n'écoutait pas vraiment, engagea durement le rapport supérieur. L'air chaud pénétrait de toutes parts

dans le minibus, enveloppant d'une douceur bienvenue le ton tragique de la radio.

\*

Le mégameeting présidentiel commençait dans moins d'une heure. La maquilleuse tremblait de tous ses nerfs. Époussetant de son pinceau les joues de la présidente qui avait revêtu ce soir son regard de tueuse. Affolée, la fille en charge des poudres et couleurs avait le souffle court, ne sachant, à cause du délicieux strabisme présidentiel, de quel œil le premier coup allait partir. La nouvelle salle de *Terre Française*, d'une capacité jamais atteinte en France, intégralement financée par les grandes entreprises mécènes du parti, se remplissait doucement depuis le début de l'après-midi. Le *mégameeting* était comme un cadeau au peuple, présent attendu, adoré, dont chacun rêvait de pouvoir un jour, une seule fois, être le témoin. Sitôt le maquillage achevé, Marion S. se leva et demanda qu'on la laisse seule dans sa loge. Face au miroir, elle sentait qu'elle était dans un grand soir. Elle se pénétra de son propre regard, ardent, perçant, si particulier. La jupe noire fendue lui allait à merveille. Tout soulignait avec force son visage angélique doublé d'un profil de rapace. La présidente écarta les bras et posa ses mains de part et d'autre du miroir. Elle expira longuement, régula un flux de pression, une vapeur organique. Elle était, ce soir, la bête politique par excellence. Les gardes du corps massifs disposés devant la porte de la loge ne bougèrent pas d'un millimètre quand la porte s'ouvrit énergiquement. Immédiatement, comme aimantés, ils emboîtèrent le pas à la gouvernante. Les quatre hommes aux faciès impassibles la suivaient comme des répliques d'elle-même, des ombres capables d'anticiper toute variation d'attitude. Elle les entraîna à travers couloirs et escaliers, jusqu'à l'étage de service, habituellement interdit au public. Elle traversa une pièce étroite, ouvrit une porte qui donnait sur une forêt de tuyères et de câbles. Ses chaussures claquaient sur les grilles métalliques.



— Attendez-moi ici, lança-t-elle aux hommes lourdement armés.

Elle pénétra dans une minuscule salle de projection, déserte, intime, plongée dans le noir. La présidente ferma la porte derrière elle. Ses yeux s’habituaient à l’obscurité et elle distingua nettement les deux ouvertures discrètes qui donnaient sur la salle grouillante de monde par lesquelles progressait une vibration étincelante. Marion S. retira ses chaussures et s’avança vers les yeux creusés dans le mur. Ses pieds nus s’enfonçaient dans l’épaisse moquette. Les escarbilles de lumières venues des profondeurs jouaient sur son visage. Épaule contre le mur, son regard plongea sur la salle, sur la foule nombreuse qui ignorait que la présidente en personne les observait à cet instant par les orifices obscurs, seule dans le noir. Cent vingt mille personnes chantaient à gorge déployée, comme un corps articulé et faisaient face au juvénile visage de la femme, à cet instant l’une des plus puissantes au monde. Dans la grande fosse populaire, l’onde humaine riait, s’amusait, faisait la fête comme jamais. De toutes parts circulaient d’immenses plateaux remplis à craquer de spécialités venues de tous les recoins du pays. Des chants puissants se levaient à tour de rôle dans la salle. Par groupes, les Alsaciens prenaient la suite des Basques, les Corses donnaient la réplique aux Bretons, chacun forçant le silence et l’admiration de l’autre. La foule applaudissait à tout rompre. Ces gens, contraints chaque jour de penser au repas suivant pour eux et leur famille, voyaient les plats fumants défiler sous leur nez. Des rôtisseries ambulantes sillonnaient la salle. Elles envoyaient à tour de bras des quantités industrielles de porcelets dégoulinants et poulets rôtis irrésistibles. Le peuple, d’abord impressionné, picorait, se servait du bout des doigts, agrémentant à ce stade chaque nouvelle dégustation d’un inaudible *merci*. Quelques minutes suffirent pour que toute convention soit jetée aux oubliettes. Sans plus aucune retenue les convives y allaient à pleines mains, mangeaient, bouffaient, se remplissaient la panse, faisaient glisser les mets savoureux avec quelques bières ou vins qui coulaient à flots. Ce soir, la politique française montrait son vrai visage. Que d’hypocrites tous ceux qui avaient cru un

instant satisfaisant avec une volée de petits fours. Qui avaient, dans les temps passés, quémandé les voix d'électeurs à coup de demi-coups de faux champagne. C'était du passé. Viandes, vins et chants bras dessus, bras dessous, étaient le ciment qui coulait dans les veines des cent vingt mille membres de la famille *Terre Française*. Le plus haut degré de la politique était atteint, et par le peuple lui-même, l'orgie démagogique déferlait sur les estomacs. Les gens s'attrapaient par le bras ou se donnaient de franches tapes sur l'épaule, se disant *ça fait du bien par où ça passe*. Ils n'en étaient qu'au début. Marion S. n'allait pas tarder. Elle leur laisserait le temps d'être à température, d'être rassasiés. Comme une pâte bien levée, le peuple mettait son temps à venir. La présidente s'était approchée au plus près de la salle qui vibrait de toutes ses forces. Elle respirait profondément. Le fruit était presque mûr. Le peuple français prêt à être cueilli. La sonorisation surpuissante de l'immense salle se mit à craquer et à émettre quelques bruissements qui donnaient le signal que les événements allaient se précipiter. Les dernières bouchées de poulet étaient mastiquées à la hâte. Avant l'extinction des feux, les porcelets gras disparurent sous les manteaux, pour assurer le lendemain. Le grand spectacle pouvait commencer. Les gens se tenaient mutuellement pour ne pas tomber, pris par le vertige et une appréhension grisante et nauséuse. Des sourires déformés se gravaient sur les visages tendus, pour dire leur adhésion au jeu. Ne sachant que dire, ils criaient *bravo, bravo*, en frappant des mains, regardant le voisin le plus proche de leurs yeux écarquillés, le cœur battant. *Ah, quel spectacle*, se rassuraient certains. Un rai de lumière blanche s'éveilla et coula du plafond sur la scène. Détourant d'abord quelques ombres, la silhouette incomparable de la présidente se dessina nettement. Sa crinière blonde lancée sur l'épaule, habillée d'une chemise blanche et jupe noire, elle était d'un naturel bouleversant. Ses yeux noirs perçaient l'obscurité. La foule ne bougeait pas, ne disait rien, abattue par l'apparition comme si elle avait oublié pourquoi elle se trouvait là. La présidente, le menton haut, avançait par petits pas vers le bord de la scène qui surplombait largement la masse. La jeune femme tendit sa main vers la foule frémissante et dit d'une voix inquiétante :

— Qui es-tu ? Qui es-tu, Marion ? La foule resta stupéfaite.

Elle poursuivit :

— Vous vous posez la question, vous vous demandez ; qui es-tu, Marion ?

La Présidente parcourut la salle entière du regard, imprégnant la foule de son autorité. D'une voix infiniment plus forte, elle reprit :

— Avez-vous peur ?

Le peuple remua, se sentit revivre, rassembla ses forces et scanda :

— Non !

La présidente entra en totale communion. Un sourire charmeur et complice se dessina sur son visage :

— Avez-vous confiance en vous ?

— Oui !

— Êtes-vous déterminés ?

— Oui !

— Sentez-vous la force ?

— Oui !

Le peuple se tenait droit, la fierté transpirait dans chacun de ses cris. Imperceptiblement, la lumière reprit de la vigueur, renforçant à l'extrême l'espoir de chacun. La présidente était cette fois secouée d'émotion. Elle bomba le torse et lança d'une force fantastique à la foule :

— Êtes-vous Français ?

La lumière devint aveuglante. Les gens se soutenaient mutuellement, prêts à bondir, à intégrer le grand collectif, à respirer ensemble. Au sommet de la tension, Marion S. leva les bras au ciel. La foule hypnotisée cria :

— Oui ! Oui !

Elle avança encore d'un pas et lança un éclat de rire euphorique au peuple français sur le point d'exploser :

— Je suis comme vous !

Au même instant la salle entière bondit, provoquant, dans le fracas, des gerbes humaines magnifiques. Le peuple ne put se tenir davantage et porta de sa voix la plus majestueuse la présidente qui baignait à présent dans une lumière abondante :

— Vive Marion !

\*

Au même moment, dans les sous-sols du très secret ministère de la recherche, Verrat, le redouté ministre, se trouvait entouré de quelques conseillers hyperactifs. Il luttait pour garder son calme. La tension provoquée par le suicide du secrétaire général des *Nations Unies* avait jeté le trouble. La suspicion d'une fuite concernant la réalité du programme en cours de développement dans ses services devenait peu à peu une certitude. Furieux, Verrat tentait désespérément de joindre ses contacts new-yorkais en charge de découvrir sans délai ce que recélait le mot laissé par le secrétaire général. À bout de nerfs, il donna le combiné à son voisin, militaire en uniforme, dont la coupe en brosse se hérissait au fur et à mesure que la tension augmentait :

— Tenez, prenez ça, ils m'exaspèrent.

L'homme attrapa le combiné et hurla de toutes ses forces, ce qui n'arrangeait en rien l'état nerveux de Verrat :

— Avez-vous enfin la liste des derniers contacts établis entre des membres du gouvernement français et l'*ONU* ? Oui ou merde ?

— ...

— Comment ça, la liste est inaccessible ? Cryptée ou pas vous vous démerdez comme vous voulez ! Le militaire posa sa main sur le micro du téléphone.

— Monsieur le Ministre, ils n'ont pas la liste.

- J'avais compris, lui dit-il en lui lançant un regard en coin pour lui signifier qu'il n'était pas demeuré à ce point ; insistez quand même.

Le gradé obtempéra et reprit la conversation.

- C'est un ordre !
- ...
- Quoi ? Comment, lequel ?
- ...
- Vous êtes certain ? Nous allons confirmer de notre côté, continuez les vérifications.

Les muscles du visage de l'homme se crispèrent, sa mâchoire se serra si fort qu'il émit un gémissement aigu. Il perdit toute trace de sang-froid et envoya le combiné d'une telle violence sur sa base qu'elle vola en éclats.

- Monsieur le Ministre ?
- Parlez !
- Un contact est confirmé entre la ligne cryptée du secrétaire général de l'*ONU* et notre poste 15.

Verrat devint instantanément blanc. Il ouvrit un tiroir de son bureau, sortit une bouteille et prit une longue rasade qui lui rendit ses couleurs.

- Êtes-vous certain, soldat ?
- Affirmatif.
- Le poste 15 est la ligne réservée au ministre de l'agriculture. Il pinça ses yeux et avant de porter à nouveau le goulot du flacon à sa bouche, dit d'une voix basse, le regard fixe et haineux : Ferkel ! Cet enfant de salaud a fouillé dans nos affaires.
- Quels sont vos ordres, monsieur le ministre ?
- Attendez, attendez, ce n'est pas si simple.

Un troisième homme, militaire lui aussi, se leva brusquement.

- Il faut coûte que coûte en informer la présidente !
- Du calme, le mégameeting a commencé, c'est impossible, dit Verrat, les mains levées.

- Sauf votre respect, si elle apprend qu'elle n'a pas été immédiatement informée, des têtes vont rouler, meeting ou pas.
- J'espère que ce sera la vôtre ! cria Verrat.
- Je vous en prie.
- Vous avez raison, vous avez raison, ça va, laissez-moi faire. Où en est le meeting ? demanda Verrat au premier militaire qui ne parvenait pas à se calmer.
- D'après nos informations, la seconde partie est commencée, monsieur le ministre, répondit l'homme en uniforme en tapotant le cadran de sa montre.
- Il reste environ une heure dans ce cas, réfléchit Verrat, nous n'avons pas le choix. Je vais faire le nécessaire.

Verrat se leva et quitta le bureau d'un pas déterminé.

\*

Sur la scène de la grande salle, la patronne de la pensée de *Terre Française* poursuivait son discours galvanisant.

- Je ne m'adresse pas seulement à votre cerveau, à votre intelligence, mais à votre cœur. Vous êtes le cœur battant de la nation, le cœur de notre identité. Le cœur fort et aimant de la France de toujours, la France d'hier et de demain. La France de l'avenir qui ne saura venir qu'avec vous, que par vous !

Les mains pâles de Marion S. volaient au-dessus des têtes incandescentes de ses partisans qui ne montraient aucune faille dans leur soutien à la jeune présidente. Les images projetées sur un immense écran allaient de longs survols de scènes champêtres aux plongeurs vertigineux sur les côtes françaises. Les claquements tonitruants d'armes automatiques prenaient le relais de roulements de vagues. Les côtes, glorieusement mises en scène, se transformaient en spectacle insoutenable d'exécutions publiques de femmes voilées, enterrées à mi-corps, écrasées sous un

soleil impitoyable, déchiquetées par une pluie de pierres. La foule, folle, hurlait sa haine. Les principaux ports africains se suivaient à l'écran. Entassés, trop nombreux sur les ponts délabrés, les hommes, femmes, vieillards et enfants tombaient à la mer, se délitait en blocs par-dessus bord comme un iceberg dans les flots glacés. Dans la salle, les plus furieux, les inconditionnels, crachaient et lançaient leurs précieuses parts de poulet gras sur l'écran, vociférant comme des possédés. Le bruit de la mer, plus fort avec en toile de fond, une Marseillaise profonde, grave et hypnotique. Le faisceau blanc qui couvrait la présidente se dissipa. La côte méditerranéenne apparut à l'écran, survolée à toute allure au raz des flots. Au loin, des îles nouvelles jaillissaient des eaux, de longues bandes aux silhouettes de bancs de sable. La caméra piqua droit sur ces amas indéfinissables. La Marseillaise se fit plus forte, plus autoritaire, plus militaire que jamais. La foule chantait à en perdre la tête. Sur des kilomètres, des cadavres chahutés flottaient à la surface de la mer, en grappes ou seuls, à quelques encablures des terres, dessinant au loin ces superbes profils d'archipels naissants. Profitant de l'obscurité, un agent muni d'une lampe torche se frayait un chemin à travers la foule abasourdie par le spectacle. Il luttait ferme pour atteindre le pied de la scène. Pressé par les mouvements incontrôlés de la masse, il tentait de se faire remarquer par la présidente qui ne se tenait qu'à quelques mètres devant lui. Il pointa le faisceau de sa lampe sur son brassard aux couleurs de *Terre Française* et jeta une boule de papier au pied de Marion S. qui, prise de doute d'abord, reconnut l'un des siens et exécuta une rapide flexion pour se saisir du document. Privée de lumière, elle ne pouvait déchiffrer son contenu dont l'urgence ne lui avait pourtant pas échappé. L'agent fit rouler sa lampe vers la présidente qui s'en saisit d'un bond, éclaira vivement le message inscrit en mauvais caractère : *New York - ONU - contact confirmé : poste 15*. L'écran se scinda en deux. D'un côté des hommes de l'*État Islamique* en manœuvre, surarmés, aux visages féroces, soulevaient la poussière du désert. De l'autre, un amas de dépouilles sur une plage, ballotté par les vagues mourantes. Un chant lancinant et tenace des drapeaux noirs gonflait l'atmosphère emplie de

visions cauchemardesques. Marion S., qui ne laissait rien paraître du choc subit par la révélation sur le poste 15, engagea d'une démarche lente et majestueuse des allées et venues sur la scène, levant tantôt son bras d'un côté de l'écran, tantôt de l'autre avant de regagner le centre de la scène. Ses longs cheveux blonds en arrière, le visage blanc, en sueur, elle cria à la foule :

— Vous les préférez comment ?

La terrible question frappa les milliers de consciences qui, débarrassées de toute retenue, scandèrent d'une voix :

— Morts, morts, morts !

\*

Bien que transporté dans une voiture qui possédait tout ce que le luxe et le confort sont en mesure d'offrir, Verrat arriva à L'Élysée hors de souffle. Il savait que la présidente allait naturellement abréger les adieux à son public, qu'elle emprunterait le chemin le plus court pour rejoindre la salle dédiée aux réunions de crise. Cette salle spéciale, comme tout haut lieu sous les ordres directs de la présidente, était sous surveillance permanente d'un groupement de sécurité. Plusieurs groupements appartenant à des unités différentes étaient chargés d'en assurer une parfaite protection. Marion S., en dirigeante avisée et réaliste sur la faiblesse et la corruptibilité des hommes, appliquait un système des plus judicieux pour éviter tout problème avec le personnel de confiance. Dès son accession au pouvoir, elle s'était employée à créer un doublon à chaque service, nommant à tour de bras deux hommes pour un fauteuil. Deux secrétaires de parti, deux directeurs pour un cabinet ministériel, deux généraux pour un seul poste. Chacun de ses doublons précaires se voyant affublé d'une nuée de spécialistes qui lui était dévouée. La présidente, stratège



affective, flattant tantôt l'un, promettant tantôt des faveurs à l'autre, s'assurait ainsi une autorité absolue. Les uns et les autres ayant suffisamment à faire de se surveiller mutuellement pour trouver à plaire. Verrat était fou d'angoisse, convaincu qu'il était le seul que la présidente pourrait cette fois accuser de trahison ou, à minima, d'une inexcusable négligence, voire de naïveté, ce qui en ferait définitivement un ridicule incapable. Elle serait sur place dans moins d'une demi-heure et Verrat devait trouver un moyen de se racheter une place dans le cœur de la dirigeante. Frissonnant dans son veston ajusté, il expira longuement avant de prendre place dans le fauteuil d'ordinaire réservé à la présidente et de décrocher son téléphone. Instantanément quelqu'un répondit :

- Monsieur le ministre ?
- Rassemblez toutes les pièces du dossier et rejoignez-moi immédiatement à l'Élysée.
- Vous nous avez donné pour ordre de ne transporter le dossier que sous escorte rapprochée, monsieur le ministre, fit la voix au téléphone.
- Vous préférez sans doute que je vienne le chercher moi-même ?
- Je vous prie de m'excuser, pardonnez-moi, monsieur le ministre.
- Vous vous croyez où ? Dans une cathédrale ? Je ne suis pas payé pour distribuer des pardons. Dans dix minutes, ici, avec l'ensemble des documents, hurla Verrat.

Pierre Verrat replia doucement son téléphone portable. Rien ne le calmait davantage que de communiquer ses angoisses à l'un de ses subordonnés. Il resta ainsi avachi dans le fauteuil présidentiel, seul dans la salle de réunion pour l'instant silencieuse. Le ministre, d'ordinaire redoutable, se sentait vulnérable. Lui, qui jouissait d'habitude d'un sentiment d'invincibilité, en toute circonstance incontesté devant ses troupes. Toujours la présidente lui avait laissé entendre qu'il lui était du meilleur conseil, d'une excellente compagnie. Il passa la paume de la main sur son crâne dégarni et considéra d'un regard affligé sa tenue qu'il jugea sur le coup affreusement

banale. Pierre Verrat prenait conscience de son âge ou plutôt, pour la première fois, de sa différence d'âge d'avec Marion. Dans son esprit la cruelle vérité prenait forme ; jamais il ne la séduirait. Vieux, de plus de vingt-cinq ans son aîné, laid et présomptueux, il sentait se diffuser en lui la frustration et son cruel venin. Verrat ne s'expliquait pas cet assaut de mélancolie, sans doute craignait-il de devoir affronter un jour la colère de la présidente, de perdre son amitié, fût-elle imaginaire. Monsieur le ministre avait peur de n'être plus rien. Après une longue descente démoralisante, il se reprit, agrippé aux accoudoirs du fauteuil. Il ne le permettrait pas, non, une jeune arriviste ne suffirait pas pour expédier un homme de sa stature. Lui, qui, après tout, se rassura-t-il, serait peut-être un jour du même rang que celle qu'il servait aujourd'hui. Le puissant ministre de la recherche ne s'interdisait aucun fantasme. La porte capitonnée de la salle s'ouvrit brusquement, faisant sursauter Verrat qui quitta le fauteuil qu'il s'était momentanément attribué. Il reprit aussitôt le contrôle de ses émotions. Debout en bout de table il toisa d'un œil sévère les hommes qui entraient en trombe. Le Chef de laboratoire de la section prospective du ministère de la recherche était chargé de dossiers désordonnés dont s'échappaient des feuilles volantes. Accompagné de deux gardes du corps à l'air particulièrement brutal, le jeune chercheur stoppa quand il fut pénétré du regard inquisiteur de son supérieur. Il balbutia quelques mots :

— Monsieur, monsieur le ministre, j'ai fait au plus vite, j'ai dû rassembler tous les documents, mais tout y est, je pense.

Il s'approcha de la grande table au plateau lustré et y fit tomber maladroitement les dossiers. Les précieux documents estampillés *Secret Défense* se répandaient dans le plus grand désordre. Verrat ne perdit pas une seconde pour mettre en œuvre son plan de déstabilisation.

— C'est donc comme ceci que vous travaillez ?  
— Je m'excuse Monsieur...  
— Taisez-vous, et épargnez-moi votre cinéma. Savez-vous ce que contiennent ces documents ?

- Euh, oui Monsieur, des informations au sujet du plan concernant...
- Mais allez-vous vous taire !

Verrat était définitivement hors de lui, incrédule devant tant d'idiotie. Finalement, son intention de faire d'un collaborateur le bouc émissaire de cette affaire ne s'en trouvait que facilitée.

- Avec qui avez-vous travaillé sur ce dossier ?
- Avec, euh, avec... Monsieur je ne peux vous répondre.

Le chercheur suait à grosses gouttes. Il ne savait où poser son regard qu'il laissa pour l'instant fixé sur ses mains comme si elles étaient couvertes du sang d'un abominable crime. La porte s'ouvrit violemment et avant même de l'apercevoir, les hommes présents dans la salle entendirent la voix éraillée de Marion S. qui s'adressait à sa garde rapprochée :

- Attendez-moi ici ! Elle entra et se dirigea vers sa place. Elle fit signe aux militaires en faction et ordonna sèchement ; sortez d'ici, dehors !

Marion S. se laissa tomber dans son fauteuil devant les deux hommes incrédules. Les boutons de sa chemise détrempée de sueur étaient ouverts et découvraient le galbe de sa poitrine. Une longue mèche blonde barrait son visage telle une cicatrice. Elle laissa échapper un gémissement troublant, elle semblait sortir tout droit d'un cratère. D'un geste compulsif, elle fit passer la mèche rebelle sur son épaule et découvrit ainsi aux deux hommes un regard plus sauvage que jamais. La ligne de visée quelque peu perturbée de son regard était cette fois effroyablement accentuée. Les yeux se touchaient presque, faisant de l'impression habituelle d'une exquise particularité une cruelle marque de folie. Sans lui adresser un regard, elle lança :

- Verrat, qui est-ce ?

Le jeune chercheur ne put se contenir.

— Je suis responsable de la coordination de...

La présidente se leva d'un bond de son siège et se retrouva les mains appuyées sur la table, laissant cette fois apparaître un sein par l'ouverture de la chemise. Elle hurla sans retenue à l'encontre de l'inconnu qui avait osé :

— Fermez-la !

Verrat, qui n'avait jamais vu la présidente dans un tel état, se demanda comment il pourrait l'exorciser des effets du méga-meeting. Elle retomba dans son fauteuil, souffla comme un fauve. Le ministre, soucieux de créer au plus vite des conditions favorables à sa cause, alla chercher une bouteille de grand cru et un paquet de cigarettes ; composants essentiels de toute salle de réunion de crise digne de ce nom. Il servit un verre à la présidente qui avait l'air absent et lui tendit une cigarette qu'il alluma lui-même. Après quelques profondes bouffées et au milieu du deuxième verre, Marion S. retrouva ses esprits :

— Je vous écoute, mais faites vite.

— Madame la présidente, répondit Verrat, heureux d'avoir à nouveau l'oreille présidentielle, le ministre Ferkel est entré en contact avec les services des *Nations Unies*. Pour l'instant, nous n'en connaissons pas les motifs ni la teneur, mais nous avons de solides raisons de penser qu'il s'agit du programme qui nous intéresse. Ferkel est un type curieux, un fouille-merde, il n'a pu s'empêcher de fouiner et de vous désobéir. Il faut dire qu'avec le niveau de négligence dont font preuve les services du laboratoire de prospective, n'importe qui aurait pu dénicher des informations confidentielles.

Verrat lança un regard accusateur au jeune laborantin. Sèchement, la Présidente lui rétorqua :

— Je vous rappelle que ces hommes sont sous vos ordres, vous ne valez donc pas mieux que cet abruti de Ferkel !

— Madame S.... Enfin, je...

Marion S. s'empourpra de colère à l'égard de l'arrogant et hurla à la face de Verrat :

— Madame la présidente de la République pour vous, monsieur le ministre !

Après un bref silence, elle chercha ses mots, la jeune femme ajouta, agrémenté d'un revers de main et de son regard le plus dédaigneux ;

— Et tenez-vous convenablement, pour l'amour de Dieu!

Pierre Verrat se trouva humilié comme jamais, et ce devant son subordonné. Il se redressa sur le dossier de son fauteuil comme un élève à qui l'on vient d'enfiler le bonnet d'âne. Sans y prendre garde, la Présidente se tourna vers le jeune homme anxieux :

— Où en sont les travaux ?

L'homme, intimidé, jeta alternativement ses yeux dans ceux de la présidente et ceux de Verrat, froid dans son absolue vexation, puis se lança :

— Madame la présidente, puis-je parler ouvertement ?

— Je vous en prie.

Pour l'autoriser, Marion S. lui tendit une main ouverte et cligna doucement des yeux.

— Nous parlons officiellement d'un programme de développement de ciment biologique. En réalité, nos recherches portent sur la production d'un nouvel engrais qui pourra aussi être utilisé dans l'alimentation animale. Le potentiel de ce produit est énorme. Nous avons travaillé sur divers aspects ; la faisabilité, la rentabilité, les dangers potentiels, la communication officielle, les processus de production et de distribution.

— De quels dangers parlez-vous ? l'interrogea-t-elle, un sourcil levé.

— Une contamination, madame. Le jeune homme avait retrouvé son calme et faisait preuve d'un grand professionnalisme. Madame la présidente, nous

marchons dans les traces de nos aînés. Du pur point de vue de la biologie, une expérience similaire a déjà été tentée il y a près de quarante ans. Celle-ci, pour le dire crûment, constituait la première tentative de cannibalisme industriel. Une affaire déjà ancienne qui consistait à donner à une espèce animale ses semblables en nourriture.

L'employé secoua une main par-dessus son épaule pour évacuer le sujet et en revenir au plus vite à ce qui l'excitait tant.

- Nous devons aujourd'hui veiller à éliminer toute possibilité de recréer une situation que nous ne serions pas en mesure de contrôler et qui, par-dessus tout, demanderait l'arrêt des opérations et risquerait de révéler les méthodes employées.
- Une épidémie, alors ? Bien, poursuivez, lui demanda la présidente en cherchant à fixer du regard le bout incandescent de sa cigarette.

De toute évidence, elle ne saisissait pas exactement de quoi l'employé parlait.

- Merci madame la présidente. J'ai ici des documents à vous soumettre pour entériner le programme en cours. Nous allons devoir les transmettre à notre service chargé de la communication pour préparer la commercialisation. C'est une affaire de quelques semaines à peine. Compte tenu de l'avancement des premières productions et des essais plus que prometteurs dans notre usine expérimentale, nous pouvons engager une phase de mise sur le marché.
- Que me proposez-vous ?
- Madame, nous avons songé à appeler ce programme *Planète Verte*.
- *Planète Verte* ?

La présidente, immédiatement séduite par le nom proposé, imagina aussitôt les titres barrant la une des journaux ; *Planète Verte, l'engrais pour sauver la France !*

- Il vous suffit de signer ces quelques documents, ajouta l'homme, fier de lui. Je vous prie d'excuser la présentation négligée. Ici, madame la présidente. Il posa son doigt sur le bas d'une page. Et ici. La présidente signa le document tout en scrutant le ministre qui était totalement renfermé sur lui-même. Merci, je transmettrai immédiatement après notre rencontre.
- Qu'avez-vous d'autre à m'apprendre au sujet de vos travaux ?
- Nos travaux ont déterminé avec certitude la progression de matière première disponible. Compte tenu des circonstances géopolitiques, celle-ci va se développer en croissant considérablement.
- Qu'avez-vous découvert ?

Le jeune chercheur, ne s'attendant pas à être interrogé en détail par la présidente, y mit un enthousiasme qui dénotait avec le sujet traité.

- Madame, si vous le permettez, nous avons, avec nos meilleurs ingénieurs, mis au point un système de prélèvement de la ressource totalement révolutionnaire. La collecte en mer se fera à échelle massive avec des moyens technologiques d'une efficacité absolue, ajouta l'homme en faisant de grands gestes, comme s'il écopait une barque.
- Épargnez-moi les détails techniques.
- Pardon, madame. D'après nos estimations, et nous sommes certainement très proches de la vérité, certainement en deçà, nous disposons d'un potentiel de 40 000 tonnes de matières à l'état de stocks exploitables. Par la suite, les estimations les plus basses laissent entrevoir un volume mensuel de 8 700 tonnes disponibles dans les conditions de collecte à rentabilité optimales, l'homme dessinait des courbes de graphiques avec son doigt. Cette approche prévisionnelle peut être élargie si besoin en accentuant la collecte dans des zones plus fournies, mais plus difficiles à approcher et certainement moins discrètes que nos propres eaux territoriales. Bien sûr, nous avons étudié les modes

de transports et de transformation, je pourrais vous en fournir quelques détails, remarquables d'ingéniosité, si vous le souhaitez.

- Poursuivez, dit la présidente en se servant un nouveau verre de grand cru.
- Selon la température et la salinité, il faut compter entre trois et sept jours pour une collecte en surface après immersion, ce qui nous assure dans les conditions actuelles la garantie d'une production à flux tendu. Nous avons certes encore quelques problèmes, en particulier avec les cuves de fermentation, l'étanchéité, mais tout devrait rentrer dans l'ordre. La préparation de la matière avant premier traitement mécanique nous demande aussi quelques...
- Assez, assez, je vous prie.

La présidente reposa son verre de vin. Prise d'un haut-le-cœur, elle congédia le rapporteur qui fila comme un élève satisfait d'avoir réussi sa présentation. Seule en présence de Verrat toujours vexé, elle dit :

- Nous allons remettre Ferkel à sa place. Pour l'avoir sous la main, nous allons l'associer au programme et lui confier la communication et le relationnel autour de la commercialisation de *Planète Verte*. Il travaillera à vos côtés.

Verrat, toujours renfrogné, ne broncha pas. *Planète Verte*, dit la présidente pour elle-même, oui, *Planète Verte* !

\*

Gérard stoppa le minibus sans ménagements après une dizaine de minutes de route cahoteuse, sillonnée de profondes traces de roues. Le brave chauffeur dit sur un ton théâtral :



- Terminus, tout le monde descend ! Et voilà le travail, ajouta-t-il en dévisageant Marco et la jeune femme en robe rouge qui ne s'était pas défaite de son sourire taquin.
- Tania, vous pouvez m'appeler Tania, monsieur Gérard. Et voici ma fille Louise. Dis bonjour à monsieur Gérard, dit-elle à sa fille, ensuquée par la chaleur.
- Et bien Tania, ici c'est Gérard pour tout le monde, de jour comme de nuit, le monsieur tu peux le garder pour la ville. Ce sera Gérard tout court, tu veux bien ? lui demanda le chauffeur en jouant d'un regard complice.
- Va pour Gérard tout court ! lui lança Tania en faisant virevolter sa robe.

Marco, qui n'avait rien raté de la scène, ne put s'empêcher de se répéter à voix basse son prénom. Bien entendu, il la trouvait belle. *T'es encore en train de flancher mon vieux*, se dit-il tout bas avant de prendre Gwen sous le bras et de se diriger, sans oublier de rougir copieusement, vers Tania. Il lui tendit sa main sans oser pénétrer ses yeux :

- Excusez-moi, Tania, moi c'est Marco, et voici Gwen, mon fils. Gwen n'était plus qu'un vaste sourire.
- Et bien Marco, lui dit-elle, ici c'est Tania pour tout le monde, de jour comme de nuit, la madame tu peux te la garder pour la ville !

Puis, de concert avec Gérard, ils éclatèrent d'un joyeux et bruyant rire. Marco fit un effort surhumain et dit à la jeune femme :

- Si tu veux je t'appellerai même Gérard, de jour, et de nuit !

Tous trois reprirent de rire jusqu'aux larmes. Marco était soulagé d'avoir si efficacement brisé la glace et pouvait à présent descendre du minibus surchauffé, la tête haute.

- Ici, dit Gérard enfin calmé, c'est la maison de Gwendoline. Et là, compléta-t-il en désignant la maison juste à côté, c'est celle de Reza. Je ne sais pas

lequel de vous va dans quelle maison, mais vous voilà arrivés chez vous.

Gérard sortit les valises et regagna son volant en marmonnant, *la madame tu peux te la garder pour la ville, elle est bien bonne celle-là*. Et l'engin repartit en direction de la mairie. La lumière chaude de fin de journée donnait une agréable épaisseur à l'atmosphère et une formidable profondeur aux couleurs, dont l'éclat rouge de la robe de Tania. Il sentit un coup sec sur sa cuisse et baissa les yeux. La petite Louise, toujours pieds nus, se tenait devant lui.

— Pourquoi tu regardes ma maman ? Et elle s'appelle Tania, pas Gérard !

Marco resta confus un instant, se ressaisit et dit à la fille qui ne le quittait plus des yeux :

- Je la surveille un peu, pour qu'elle ne se trompe pas de maison.
- Elle n'est pas bête quand même, maman ! Et en plus, je sais bien que c'est toi le voisin, c'est Gérard qui l'a dit. Louise désignait le minibus qui vrombissait au loin.
- Perspicace, madame Louise, et Marco lui tendit la main comme à un homme. Louise s'en saisit et secoua rudement son petit bras. Tu veux bien être ma voisine ?
- Oui et comme ça, tu pourras regarder maman tous les jours. Tania esquissa un sourire et dit à Marco :
- On dirait qu'il n'y a plus que nous maintenant ?
- Il y a une autre maison juste en face, lui fit-il remarquer. Il y a une plaque, je vais voir.

Après avoir consulté rapidement la plaque vissée sur un lourd portail métallique qui barrait l'entrée d'une villa moderne, il revint.

- C'est la maison de Pourceau, le Maire a dit que c'était le directeur de l'usine.
- Allons voir les nôtres, de maisons.
- Il a qu'à venir avec nous, Marco ! cria Louise en tirant sur la robe rouge.

— Bonne idée, Louise.

Tania chercha confirmation dans les traits de Marco qui ne se fit pas prier.

— Les femmes et les enfants d’abord, lança-t-il en ouvrant son bras vers la maison qui était destinée à Tania, le tout agrémenté d’une maladroite courbette.

Tania posa les mains sur les petites épaules de sa fille.

— À toi l’honneur Louise, montre-nous le chemin.

Sans attendre, Louise courut vers le portillon qui donnait sur un véritable écrin de verdure. Les autres lui emboîtèrent le pas. Louise ouvrait la marche vers la porte de la maison faite de belles pierres :

— Regarde maman, un cadeau !

Sur le seuil de la porte trônait une bouteille de vin, ornée d’un ruban blanc auquel étaient attachés une clé et un petit mot : *bienvenue à Sainte-Croix-en-Montagne, amicalement, Amédée Coste*. Tania défit le ruban et fit tourner la clé dans la serrure, sous le regard curieux de Marco, des enfants et de Tomate qui arborait un air détendu en arrosant un buisson en fleur. La visite se fit en silence. La petite troupe entra dans une agréable pièce qui faisait office de cuisine. Au centre, une table en bois sur laquelle se trouvait une immense miche de pain fort appétissante. À côté, deux chaises. Contre le mur, une cuisinière à bois émaillée. Un antique réfrigérateur ronronnait tranquillement dans un coin de la pièce. Deux petites fenêtres donnaient sur le jardin, grand terrain arboré muni de quelques chaises métalliques et d’une table ronde rouillée posée dans les herbes folles. Louise entra dans la pièce adjacente qui était la chambre à coucher. Là, sous un plafond voûté enduit à la chaux, se trouvaient les quelques cartons de Tania, déposés par les déménageurs. La petite fille poursuivit d’un pas calme en gravissant un vieil escalier en bois qui donnait sur une grande pièce mansardée. Meublé seulement d’un lit ancien et d’une grande armoire, le lieu invitait au repos et à la détente. L’impression de bien-être que dégageait

l'intérieur de la maison était saisissante. Tania brisa le silence.

— À ton tour, voyons si le maire te fait aussi de petits cadeaux.

Marco sourit.

— J'espère bien, allons-y.

En repassant par la cuisine, Tania surprit Louise debout devant le frigo ouvert, des points d'interrogation dans les yeux.

— Maman, c'est quoi ça ?

— Je crois que c'est encore un petit cadeau de bienvenue. Regarde, Marco.

Le jeune homme resta stupéfait. Dans un papier paraffiné, une bonne douzaine de saucisses de taille exceptionnelle se montraient sous leur plus beau jour. Tania regarda Marco et lui fit un irrésistible clin d'œil.

— Je crois que le repas de ce soir est assuré.

— Je crois surtout qu'il t'a vraiment à la bonne, Monsieur-le-maire-Amédée-Coste-qui-sait-accueillir-les-filles-en-robe-rouge.

— Jaloux ?

Marco rougit à nouveau.

— Excuse-moi, je te connais à peine. Je suis vraiment spécialiste en boulettes.

Tania le prit dans ses bras, le serrant fort contre elle, comprimant Gwen par la même occasion.

— Je crois que je vais être bien ici. De toute manière, j'en avais marre de Paris. On va visiter chez toi ?

Marco laissa passer la vague de chaleur qui l'envahit. Il souffla un grand coup et dit :

— T'es vraiment gentille, enfin sympa je veux dire, mais euh, oui, voilà, on y va. Allez, viens !

Tomate, comme par instinct, comme s'il y avait toujours vécu, ouvrit fièrement la marche vers sa nouvelle demeure. Un sentier à peine perceptible sillonnait le jardin pour aboutir directement sur le terrain de la maison voisine. Ni clôture ni grillage ne venaient séparer les deux maisons quasi jumelles, noyées dans la verdure faite d'herbes hautes, d'un imposant châtaignier et d'une multitude d'arbres fruitiers. La maison destinée à Marco, Gwen et Tomate était très semblable à celle de Tania et Louise. Un vaste appentis en bois venait donner du volume à l'ensemble fait de cette belle pierre de taille, tantôt grise, tantôt aux reflets blonds. Les deux maisons formaient à elles seules un agréable hameau, séparé de la piste terreuse par un muret de pierres sèches. Marco, tout à fait incapable de préserver un minimum de contenance, avait la bouche grande ouverte. Il était émerveillé par tant de beauté simple et sereine. Devant la porte d'entrée, il reprit ses esprits à la vue du très attendu cadeau de bienvenue identique en tout point à celui fait à sa désormais charmante voisine. La visite cette fois se déroula presque au pas de course, chacun ayant pour seule envie de demeurer dans le vaste espace paradisiaque entre les maisons. Marco posa Gwen à terre. Il dépassait à peine les herbes fleuries. Aussitôt Louise et Tomate se ruèrent sur lui pour rouler par terre ensemble, faisant fuir une myriade de sauterelles. Le soleil déclinait doucement. Marco et Tania, assis dans le verger, n'avaient pas échangé le moindre mot. Les jeunes gens restèrent contemplatifs un long moment. Marco se leva.

— Je vais chercher du bois. Ne bouge pas, je t'invite.

Et il partit illico vers la cuisine qui abritait les extraordinaires saucisses. Peu de temps après, au soleil couchant, un feu crépitait au milieu de ce qu'ils appelèrent rapidement leur jardin. Les saucisses répandaient un fumet savoureux et le vin réchauffa les cœurs comme il se doit. La nuit tombée, Marco et Tania étaient seuls face aux flammes dansantes, les enfants et Tomate ayant trouvé place dans le grand lit. Les petits ventres tout ronds, ils ronflaient gaiement tous les trois. Dès la première nuit, comme la nature rassurante les y invitait, Marco et Tania se révélèrent dans la chaleur douce de leurs corps vivants.

Pendant leur période d'installation, Marco et Tania observaient chaque jour en fin de matinée des véhicules imposants en montée poussive sur la piste qui rejoignait l'usine quelques centaines de mètres plus loin. Jamais ils ne voyaient de camion en sens inverse. Le nombre de camions-citernes augmentait de semaine en semaine. Ce matin, Marco en compta quinze. La colonne de citernes était cette fois escortée de forces armées en véhicules tout-terrain. Le jeune homme cria en direction du jardin, sans se retourner :

— Tania, viens voir ça, on se croirait à Paris, viens vite !

Tania ne répondit pas. Marco était toujours fasciné par l'agitation qui régnait sur la piste. Des gendarmes, armés de fusils d'assaut se positionnèrent méthodiquement devant la villa de Pourceau qui se transforma en bâtisse imprenable.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? marmonna le jeune homme derrière la fenêtre de la cuisine. Tania, cria-t-il une nouvelle fois.

Sa voix ne parvenait pas à couvrir le bruit des derniers véhicules.

— Tania, les enfants ! recommença Marco avant d'abandonner le spectacle qui s'offrait à lui pour se diriger vers le jardin.

Il aperçut Tania, à genoux, penchée sur Louise et Gwen, allongés dans l'herbe. Marco se précipita vers eux. Les deux enfants étaient livides. Les regards instables, tremblants, perdus dans le vide.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont ? Hein, qu'est-ce qui se passe ? Tu sais ? Marco tomba à genoux à terre à côté des enfants.

— Attends, tu vas voir, c'est étrange, répondit Tania qui était extrêmement concentrée. Elle tenait dans chaque main le poignet d'un enfant et comptait à voix basse.

— Mais enfin qu'est-ce que tu fais ?

Tania ne se laissa pas interrompre et resta absorbée par sa tâche. Sans détourner ses yeux qui reflétaient pour la première fois de l'inquiétude, elle dit :

- Regarde Marco, regarde, maintenant !
- Mais regarde quoi, Tania, de quoi tu parles ? Marco cédait à la panique.
- Là, les enfants, ils reviennent à eux.

Louise et Gwen reprenaient progressivement des couleurs. Les enfants revenaient de leur état de transe et retrouvèrent quasi instantanément leur bonne humeur, d'aucune manière troublée par l'incident.

- Mais vas-tu enfin m'expliquer ? Marco s'emporta. Qu'est-ce que tu faisais avec leurs bras ? Comment tu savais qu'ils allaient revenir à eux, là, juste maintenant ? Je ne comprends pas, non, je ne comprends pas !
- Je suis médecin, Marco, enfin je voulais l'être, dit doucement Tania.

Abasourdi, Marco cherchait ses mots.

- Mais, tu me disais que tu avais été vaguement étudiante, sans plus.

Tania posa ses mains sur les épaules de Marco et le regarda longuement, en silence. Le bruit des camions était retombé et les enfants repartirent à quatre pattes en course-poursuite avec les sauterelles dont le répit venait de prendre fin. Marco était totalement perdu. La jeune femme s'approcha et l'embrassa.

- Il y a bien des choses que tu ne sais pas Marco.
- Mais...
- Marco, reprit-elle en souriant, ça n'a pas l'air dangereux pour les enfants, crois-moi. Tu es charmant et généreux, mais quelquefois un peu long à la détente.
- Moi ?
- Oui, ce n'est pas la première fois que cela se produit.
- Ah bon ? Et je n'ai rien vu ?

- Vu peut-être, mais sans voir. Tu ne vois pas le danger là où il est, t'es trop rêveur, monsieur.
- Et hop, comme ça, toi, tu es médecin ?
- Je ne pouvais pas t'en parler.
- Mais me mentir, ça oui, me mentir, aucun problème, tu pouvais ?
- Marco, elle caressa doucement sa joue, tu ne t'es jamais demandé pourquoi ces maisons étaient propriété de la Banque avant de nous être restituées ?

Il tenta de rassembler des idées logiques pour répondre le plus naturellement possible *oui*. L'effort de concentration s'imprima sur son visage. Il fronça les sourcils et pinça les lèvres pour finalement se relâcher brutalement et dire :

- Non.
- Viens, je crois qu'il reste une bouteille de vin !

Tania le prit par la main et l'entraîna vers la cuisine où ils s'installèrent à la petite table. L'explication prit fin à la tombée de la nuit, en même temps que retentissaient des hurlements de sirènes de véhicules de gendarmerie. Marco se leva précipitamment pour regarder par la fenêtre vers la villa de Pourceau. Le grand portail métallique s'ouvrit doucement et une suite de trois limousines noires s'engouffra à l'intérieur de la propriété.

- La vache ! s'exclama Marco, on se croirait de plus en plus à Paris. On aurait dit un convoi, un truc de ministre.

Tania était debout, bâillant à côté de la table, épuisée par son long monologue.

- Je vais me coucher, dit-elle et elle disparut dans la chambre voisine.

Marco sortit une nouvelle bouteille de vin et s'installa seul à table. De sa poche, il tira une petite boîte métallique qui contenait un peu d'herbe de la récolte de l'année dernière. Il se roula une belle cigarette, déboucha la bouteille à la lueur d'une bougie et se laissa aller au milieu d'épaisses volutes de fumée, à réfléchir à ce que Tania lui avait appris. Il tenta



de s'imaginer sa grand-mère, plus jeune, voisine du grand-père de Tania. Peut-être avaient-ils aussi connu quelques aventures de par le jardin, le soir venu, se demanda Marco. Tania parla longuement de Reza pour qui elle manifestait un respect sans limites. Toutes ces histoires familiales lui venaient de son père, disparu peu de temps avant que la *Banque* ne lui annonce la restitution de la maison.

En ce temps, la *Banque* expropria de ses biens toute personne soupçonnée de résistance ou de la moindre opposition au pouvoir. Cette peine était éventuellement révoquée après la disparition du dernier représentant de la génération incriminée. C'est ce qui arriva et qui devait en partie répondre à la désertification des zones rurales et au chômage de masse en zone urbaine. L'explication était limpide, le gouvernement voulait se débarrasser d'un coup de chômeurs inutiles, cauchemars des agents de *l'Agence de l'Emploi Pour Tous*, et enclins à la protestation en ville, et des biens inutilisés en campagne d'où l'on n'entendrait plus un mot des éventuels trublions. À l'époque du changement de régime politique, juste après la chute de ce qu'il restait du parti socialiste au pouvoir, Tania réalisa son rêve le plus cher, devenir médecin. Jeune diplômée, elle tomba immédiatement sous le coup du nouveau statut imposé aux médecins Français. Contraint et forcé d'adopter la condition de fonctionnaire du *Département Santé de la Banque de France*, tout médecin se voyait imposer ses méthodes de travail ainsi que les limites des soins à prodiguer par une hiérarchie administrative totalement politisée. Aucun acte médical n'émanait plus de la conscience du médecin, mais était directement soumis à autorisation de soins pour éviter toute prise en charge d'individus qui ne seraient pas en règle avec la *Banque* ou pire, représenteraient un danger politique ou terroriste dans le pays. Le soin médical, ou plutôt la privation arbitraire de soins étaient devenus la règle suprême d'un chantage impitoyable. Tout individu bien portant, correctement soigné, portait sur lui l'adhésion au régime et faisait dans la rue autant d'admirateurs que de jaloux parmi les indécis et les opposants tièdes qui se voyaient physiquement décliner. Le système, pensé par Marion S. en personne, était redoutable. Tout praticien

accusé d'exercice illégal de la médecine se voyait inculpé et risquait la prison pour de nombreuses années. Le risque d'incarcération se transformait en certitude pour les plus fous qui tentaient de quitter le pays afin d'apporter leur savoir à l'ennemi, à l'étranger. Tania trouva à temps les complicités nécessaires à la faculté pour être, comme beaucoup de jeunes diplômés, rayée de la liste des détenteurs du doctorat. Marco se frottait la tête. Lui qui se laissait vivre, dépassé par les événements, dans un restaurant sans prétention pendant que Tania sauvait clandestinement des vies. *J'en ai marre, je suis crevée*, lui avait-elle dit. *Paris me tue et j'ai envie de voir grandir ma fille, voilà pourquoi j'ai accepté de leur manger dans la main et de venir ici, c'est dégueulasse, mais c'était une vraie chance à saisir*. Marco se resservit du vin et ralluma sa cigarette aux herbes qui épaississait l'air d'un parfum exotique et apaisant. À l'instant où Marco souffla la bougie pour rejoindre Tania, un ballet de gyrophares bleus éclaira l'entrée de la villa du directeur. Les limousines s'extirpaient rapidement du domaine et dévalaient à toute allure la piste poussiéreuse, précédées d'une escorte de gendarmerie. Les jours suivants furent émaillés de longues conversations entre les deux jeunes gens qui souhaitaient se connaître réellement. Tania se livrait sans retenue et exprimait chaque jour davantage son désir d'établir une vie paisible, avec Marco soulignait-elle. Nous avons de la chance, saisissons-la. Le matin du premier août, le soleil ne prit pas le temps de chauffer. À peine apparu, il était brûlant. Gwen fit ses premiers pas. Souriant comme jamais, il s'élançait vers les bras de Marco qui reculait au fur et à mesure que le petit bonhomme approchait, se dandinant d'un pied incertain. Tania, Louise et Marco n'étaient pas avares d'encouragements. Même Tomate fit une mine ravie de voir ainsi progresser son compagnon de jeu. Il ne tarderait pas à lui proposer de nouveaux horizons à explorer. La vie tranquille, tant rêvée, s'incarnait chaque jour un peu plus. L'insouciance et la joie de vivre prenaient le dessus sur les souvenirs troublants de vies passées, laissés aux bons soins de l'oubli. L'heure était à l'espoir de se réaliser ensemble dans la plus pure simplicité. Les semaines passèrent sans incident. Ses premières balades furent exclusivement

consacrées à l'exploration en profondeur des placards de la cuisine que Marco finissait par condamner comme il le pouvait, encourageant ainsi le petit aventurier à se lancer à l'assaut, toujours joyeux, des alentours des maisons. Les escapades dans le jardin se firent rapidement en complète autonomie, la garde étant pour l'essentiel confiée à Tomate et Louise, très fiers d'être investis d'une si glorieuse mission. Louise ne négligeant jamais de rapporter moult détails de l'avancée des entreprises du petit garçon. D'incessants allers-retours jardin maison, maison jardin, faisaient profiter Marco et Tania de rapports en temps réel. Les progrès du jeune découvreur lui donnaient jour après jour plus de courage et de possibilités d'occasionner de-ci de-là quelques dégâts supplémentaires. Au soir du 5 septembre, alors que Marco admirait le défilé de la trentaine de camions que formait à présent la livraison quotidienne de l'usine, il nota une nouveauté. Chacune des citernes grises était siglée d'un immense logo circulaire *Planète Verte*, frappé en grands caractères et ce slogan : *L'engrais Français pour une Terre Française*. Il s'interrogea vaguement en quoi *Terre Française* l'interpellait, mais n'y prêta finalement pas plus d'attention alors qu'un cri retentit dans le jardin. Tania était à genoux près des enfants allongés dans l'herbe, laissant présager le pire. Marco courut les rejoindre.

- Ça recommence Marco, lui dit-elle sans affolement.
- Il nous faut de l'aide, je vais demander au Maire.
- Non, l'arrêta Tania, je t'assure que les médecins de la *Banque* se méfient comme de la peste de phénomènes qui sortent de l'ordinaire.
- Regarde, Tania, mais regarde les yeux !

Les yeux de Gwen et Louise étaient révoltés et roulaient comme des billes dans les orbites.

- Je pensais les dernières fois à une intoxication alimentaire, mais je n'ai aucun moyen de le démontrer.

Marco ne savait pas où se mettre. Il tournait autour de Tania.

- Et alors c'est grave ou pas ?
- Je ne pense pas, ils plongent dans cet état un moment et reviennent à eux comme si de rien n'était. Ils se stabilisent d'eux-mêmes, comme s'ils avaient en eux les moyens de résister.
- Si c'est moi que tu comptes rassurer, c'est raté et...
- Calme-toi Marco, ils reviennent.

Tania posa sa main sur la joue du jeune papa. Les enfants se détendaient progressivement. Ils furent rapidement transportés vers la chambre et s'endormirent aussitôt sur le grand lit. Après un long moment de surveillance, Tania et Marco regagnaient la cuisine.

- Le mystère c'est que les deux le fassent en même temps, avec la même durée et la même intensité, confia Tania.
- Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Marco, les bras levés.
- Rien pour l'instant. Attendre, surveiller.
- Vous les médecins vous avez tous le même discours : *Je ne sais pas ce qui vous arrive, mais revenez me voir si cela se reproduit* et blabla et blabla, s'emballa Marco sur un ton accusateur.
- Je t'en prie Marco, fais-moi confiance, fit Tania sèchement.
- Mais tu as vu leurs yeux ?
- C'est impressionnant, je sais. Il faut attendre.

Marco sentit soudain une petite main sur son dos, il se retourna et poussa un cri d'effroi. Gwen se trouvait debout derrière lui. Ses yeux, d'un bleu limpide depuis sa naissance, étaient à présent d'un vert profond. La sonnerie du téléphone de Marco retentit. Tania décrocha :

- Oui ?
- ...

Sans avoir eu le temps de prononcer une autre parole, elle reposa le téléphone sur la table.

- Alors ? dit Marco, encore sous le coup de l'émotion. Eh bien, qui c'était ?

- Je ne sais pas, il a dit que c'est le Chef, que tu comprendrais. Tania laissa tomber ses bras.
- Le Chef ? Qu'a-t-il dit d'autre ?
- Il arrive.
- Il arrive ?

Dehors, sur la piste, des camions montaient vers l'usine dans un vacarme assourdissant.

- Tania, où vas-tu ? Marco tenta de la retenir.
- Laisse-moi faire, je reviens. Tania revint à la cuisine. Oui, les yeux de Louise sont verts aussi, c'est ce que tu voulais savoir, non ? Elle essuya ses yeux fatigués du revers de sa main. Et non, va savoir pourquoi, cela ne m'inquiète toujours pas, mais il va falloir que tu me laisses réfléchir un peu.
- Ça fait beaucoup de choses en même temps, non ?
- C'est qui le Chef ?

Marco n'eut pas le temps de répondre. Quelqu'un frappa violemment aux carreaux de la fenêtre et colla littéralement son visage sur la vitre. Marco sursauta.

- Regarde, c'est lui. Son regard s'alluma. Tu ne vas pas être déçue du voyage, dit-il à Tania.

Il courut vers la porte, se jeta dehors et serra le Chef dans ses bras comme un proche revenu d'entre les morts :

- J'étais certain de ne jamais te revoir.

Le Chef donna immédiatement l'impression de continuer d'une traite une vieille conversation inachevée et se lança dans un intarissable flot de paroles. Tania écoutait de la cuisine. Ne les voyant pas entrer, elle s'avança vers la porte restée ouverte où le Chef s'épanchait dans les bras de Marco.

- J'ai pas pu me retenir Marco. Le Chef serrait les poings. Les paysans qui bousillaient tout, qui m'ont bien mis dans la merde et tout ça, c'était trop. Le Chef avait les larmes aux yeux. La mâchoire serrée, il prit Marco par les épaules. Tu te souviens quand tu as quitté le restau ? J'ai jamais pu rouvrir. Quelques

jours après ton départ je suis allé à Rungis. J'avais plus rien à perdre. Fallait bien que quelqu'un paye. Tu parles que j'avais l'air malin, y'en avait au moins deux cents prêts à remettre le couvert, ça chauffait dur. Avec ma chance, c'est ce jour-là qu'il y a eu la grosse rafle et ils m'ont embarqué avec les paysans.

Tania observait ses petits doigts boudinés que le Chef faisait passer sur son visage tendu.

— J'ai vite pigé qu'en fait ils y étaient pour rien. J'ai moisi dix jours en taule avec les gars. On foutait rien. C'est pas le temps de discuter qui manquait, ça non. J'ai rencontré des types avec un cœur comme ça.

Marco avait beau inviter le Chef à enfin entrer dans la maison, il restait planté là, immobile dans son flot de paroles.

— J'ai honte, Marco. J'étais touché par les mecs. Moi qui voulais leur foutre sur la gueule. On a sympathisé et les leaders m'ont mis au parfum des opérations qu'ils menaient contre S.. On s'est tout de suite sentis bien ensemble. Y'avait de la confiance, un peu comme entre nous, Marco. Quand ils nous ont relâchés, on s'est revus pour que je rentre dans le réseau. Sans m'en apercevoir, je me suis retrouvé résistant.

— Calme-toi, t'es complètement remonté. Prends au moins le temps de rentrer, lui dit enfin Marco sans réellement y croire. Laisse-moi te présenter Tania au moins.

— Laisse-moi parler, ça me fait du bien. Et il reprit de plus belle. Tu te rends compte, moi qui étais en panique au premier poil de cul de travers, je me retrouve résistant. Tout son corps appuyait les syllabes, ré-sis-tant, t'entends ! C'est comme ça que je me retrouve chez toi mon vieux. Quand j'ai entendu parler du coup qui se montait, j'ai tout de suite percuté que c'était l'occasion de te revoir.

— Entre ! Comment tu m'as retrouvé ? Le Chef consentit enfin à s'avancer suffisamment dans la pièce pour que Marco puisse refermer la porte.

- Par hasard. Mon groupe s'intéresse de près aux activités de Ferkel, le ministre de l'agriculture. Il y a peu, il a été pris en filature jusqu'ici, enfin plutôt chez ton voisin Pourceau. Nous avons interrogé le maire sur l'environnement immédiat de Pourceau. Je peux te dire qu'il a fait bonne impression sur les faux flics qu'on lui a envoyés, riait le Chef.
- Mais pourquoi une filature de Ferkel ? reprit Marco de plus en plus fiévreux.

Tania renonça à saluer le nouvel arrivant qui l'ignorait totalement. Les regards interrogateurs qu'elle lançait à Marco restèrent eux aussi sans réponses. Les laissant à leurs affaires, elle retourna à la cuisine.

- Il est mouillé dans le programme *Planète Verte*, répondit le Chef en passant sa main au-dessus de sa tête.
- Je vois tous les jours des dizaines de camions siglés *Planète Verte* qui montent à l'usine. Je les vois monter chargés à ras la gueule, dit-il en montrant par la fenêtre. Et Ferkel ? enchaîna Marco, contaminé par l'excitation du Chef.
- Il bosse plus que jamais pour S.. Il est allé vendre aux agriculteurs et aux éleveurs l'idée d'un superengrais. C'est ça *Planète Verte*, un engrais révolutionnaire qu'il dit être fabriqué à base de sous-produits animaux.
- Et alors ?
- Et alors, il se trouve que ça à l'air de plutôt bien fonctionner. Les résultats sur les cultures sont étonnants. Certains éleveurs en ont même fait un complément alimentaire pour les vaches. Je t'explique pas la gueule des gars quand ils ont vu en quelques jours l'état des bêtes s'améliorer. Le souci c'est ce que ce genre d'expérience a déjà été mené avec à la clé une catastrophe sanitaire, tant pour les hommes que pour les animaux. Même le gouvernement juste avant S. s'était engagé à ne jamais retenter le coup. Interdit à jamais, trop risqué.

Tout en devisant, ils avançaient de petit pas en petit pas vers la cuisine toute proche. Tania, les coudes sur la table, écoutait attentivement les propos qui volaient en tous sens.

- Je ne comprends pas ce que tu fais là-dedans. Sois plus clair Chef !
- T'es vraiment long à venir, Marco !
- Je sais on me l'a déjà faite celle-là !
- La France crève de faim, on est d'accord ?
- Ouais.
- Alors, fais un effort pour suivre maintenant.
- Vas-y, lui lança Marco.
- S. a lancé des recherches pour développer un produit miracle censé sauver l'agriculture, un engrais magique quoi.
- Bien. Marco hocha la tête.
- Pour arriver à ses fins, elle oriente les recherches sur une possible source de protéines capable d'être efficace sur les cultures une fois transformée.
- Oui. Marco se mordillait la main.
- Seulement, je te l'ai dit, il est impossible d'envisager des produits d'origine animale pour ça, à cause du risque de provoquer une crise sanitaire qui sera peut-être cette fois incontrôlable.
- OK, pas d'animaux dans l'engrais, pigé.
- Bien. Avant de lancer la production de l'engrais, Ferkel, toujours au nom de S., avait annoncé à un cercle restreint la construction d'une usine expérimentale de fabrication de ciment biologique. Ciment révolutionnaire pour le bâtiment.
- Vas-y doucement, je vais encore te perdre Chef !

Tania les regardait patiemment s'approcher. Ils se déplaçaient sans même en prendre conscience. Arrivé près de la petite table, chacun se saisit du dossier d'une chaise avant de marquer une nouvelle pause dans la progression.

- Écoute la suite ! dit le Chef en tendant un doigt boudiné vers le plafond. Ferkel prétendait que ce ciment serait fabriqué à base de sous-produits animaux pour rentabiliser cette filière et écouler



tout ce qui leur reste sur les bras, puisque ça ne peut pas être utilisé ailleurs. Ho, t'es encore là Marco ?

- Ouais, ouais, poursuis.
- Tout le monde a applaudi à l'idée et en même temps tout le monde s'en fout royalement de ces histoires de ciment. Et tout ce qu'il faut que tu piges c'est que Ferkel a créé de toutes pièces la justification d'une usine de traitement de ces fameux sous-produits animaux. Nous savons où se trouve cette usine.
- Où ça ?
- Assieds-toi, Marco. Le Chef, surexcité, fumait cigarette sur cigarette. Elle est là, à huit cents mètres au-dessus de chez toi.
- Quoi là ? Mais j'ai jamais entendu parler de ciment ou de trucs du genre. Marco tira sa chaise et se mit enfin assis.

Tania commençait à trouver l'impolitesse des garçons franchement exagérée.

- C'est ce que j'essaye de te dire, mon vieux. C'est une usine de traitement de déchets d'équarrissages qui trône sur ta belle colline. Chaque jour arrive de la matière par les camions-citernes qui abîment ta piste. Chaque jour des camions descendent de l'autre côté, chargés de tonnes d'engrais estampillées *Planète Verte*.
- Bon, Chef, tu me fous le vertige. Il est où au fond le problème ?
- Nous avons la certitude que jamais aucun gramme de ciment ou d'engrais n'a été produit ici, que ce n'est qu'une couverture. Un putain de prétexte pour construire l'outil de traitement. Le plus mystérieux de tout, c'est qu'aucun centre d'équarrissage dans le pays n'a vu le début du commencement d'un quelconque programme de reprise des déchets. Personne n'est au courant. Chacun se dit que quelqu'un d'autre s'en occupe. Pas un morceau de cadavre de bestiaux n'a été collecté au profit de la fabrique de ciment. Tu me suis ?

Marco se releva et jeta un regard vide par la fenêtre de la cuisine.

- Mais alors Chef, il y a quoi dans les camions ?
- Je ne sais pas Marco, je ne sais pas. Des gars de mon équipe ont pris en filature des camions qui partaient charger. Ils ont pris des risques énormes. En descendant d'ici, les camions s'arrêtent dans un dépôt proche de Valence et attendent la nuit avant de filer vers le sud pour arriver au lever du jour à Toulon où ils disparaissent dans des bâtiments annexes aux installations militaires. Mes gars n'ont pas pu rentrer. Je te laisse imaginer la tension qui règne sur place. Entre leurs petits secrets à protéger et tous les hommes des *Forces Frontalières* qui sont sur les dents, ce n'est franchement pas un endroit sûr. Dans la nuit, ils ont observé des engins volants qui fonçaient vers la haute mer. Le Chef tenait ses mains comme des jumelles devant ses yeux ronds. Au début, ces fous me racontaient qu'ils avaient vu des soucoupes volantes, je crois que cette histoire commence à nous monter à la tête. Ils n'étaient même plus capables de faire la différence entre un avion et un hélico. La fois d'après, ils ont emmené un ex des *Forces Frontalières* qui a identifié une sorte de drone complètement hors-norme. Sans doute encore un engin expérimental sortit des labos militaires du ministère de la recherche. D'après l'ancien des *FF* c'est des cinglés au ministère de la recherche, ils ne reculent devant rien. Autour du drone il y a un tas de trucs mécaniques, des pinces et des tuyaux, des pompes énormes. Personne ne sait vraiment comment ça fonctionne, mais ces engins diaboliques partent collecter un truc en mer, ça, c'est certain.

Le Chef s'adressa soudain à Tania :

- Je t'ai vue dans le jardin tout à l'heure avec les enfants. C'est la première fois que ça leur arrive ? Il se laissa choir lourdement sur une chaise.
- Quand même, tu me remarques. Tu veux dire que tu nous observes ? T'es pas gêné en plus d'être malpoli.

- Oui, je vais être franc avec toi. Je dois être discret et sûr de ce que je fais. J'ai compris que je pouvais te faire confiance quand j'ai vu que tu n'appelais pas les secours. Tu as bien fait. Excuse-moi si je ne suis pas très doué avec les politesses.

Tania, piquée au vif, ne voulut rien entendre et se mit sur la défensive.

- Comment tu sais qu'il y a eu un problème avec les enfants ?
- Je ne peux pas encore t'en parler, répondit-il en reculant.
- Pourquoi ? Tania lança un regard interrogateur à Marco.

Le Chef reprit :

- Je dois les voir avant.

Tania pointait sévèrement le Chef du doigt.

- Marco, tu fais ce que tu veux, mais il est hors de question que ce gars touche à ma fille, lui dit-elle.
- Elle a raison Chef, qu'est-ce que tu nous veux à la fin ? Tu n'as pas pris tous ces risques, juste pour venir voir les enfants ?
- Je suis venu en repérage. Le Chef pianotait sur la table.
- En repérage, mais de quoi ?
- Notre prochain objectif est la découverte du contenu des camions et j'ai besoin de vous pour y arriver.
- De nous ? Mais qu'est-ce qu'on vient faire là-dedans ?
- Vous êtes à l'endroit parfait, si proche de l'usine que personne ne vous soupçonnera de quoi que ce soit. J'ai des plans et c'est d'ici qu'ils doivent s'exécuter.

Tania se leva et protesta énergiquement.

- Je refuse de faire partie de tes plans, trouve-toi quelqu'un d'autre !

Le Chef s'étira sur le dossier de sa chaise et se servit un verre de vin.

- Tania, l'interpella-t-il, l'air sérieux.
- Quoi ?
- De quelle couleur sont les yeux des enfants ?

Choquée, Tania resta muette. Marco, l'esprit embué par tant de révélations dont il ne savait que faire, revint à la lucidité. Il tendit sa main à Tania qui vint s'asseoir sur ses genoux. Marco fixa durement le Chef :

- Qu'est-ce que tu sais de ce qui arrive aux enfants ?
- Quelle couleur, Marco ? lui répliqua-t-il, les mains à plat sur la table.
- Verts, depuis ce soir.
- Fais-moi confiance Marco. Et va rechercher du vin, la nuit va être longue.

Malgré l'assurance que Marco souhaitait se donner, il sentait son cœur battre plus fort que d'habitude. Il était bouleversé. Il devait l'admettre, la peur avait pris place en lui. Le voyant pétrifié, Tania quitta ses genoux, ajusta sa robe, s'absenta et revint silencieuse, chargée de bouteilles. Elle les posa sur la table et les poussa vers le Chef comme pour lui faire comprendre qu'ils resteraient là tant qu'il le faudrait, tant qu'il ne leur aurait pas tout révélé de ce qu'il savait. Le Chef en déboucha une, logea ses narines sur le goulot et inspira profondément. Il remplit son verre d'alcool et tendit la bouteille à Marco qui se secoua et répondit à son ami qui soulevait tant d'inquiétude :

- Bois si tu veux, mais parle. Moi je vais me refaire une cigarette. Et la petite boîte métallique refit son apparition.
- Excellent, expira le Chef en reposant son verre, excellent. Allez, ça suffit, écoutez-moi bien.

Il s'avança vers la table en ajustant ses fesses sur la chaise. Il avait retrouvé toute sa clarté d'esprit. Son regard transperça Marco et Tania comme celui d'un chirurgien qui s'apprête à annoncer une nouvelle à la famille d'un accidenté.

- Depuis quelques semaines, recommença le Chef, un phénomène étrange s'est installé partout sur le

territoire, des enfants décèdent à tour de bras. Des gosses en pleine forme qui régressent d'un coup, ils ne parlent plus, ne reconnaissent plus leurs proches, ne marchent plus. Ils se transforment en légumes en l'espace de quelques jours, leurs yeux tournent au vert et ils meurent brutalement.

- Chef, je t'en prie, viens-en au fait. Marco se cramponnait au papier à cigarettes pour préserver son calme.
- Ne m'interromps pas, Marco ! Bordel, c'est déjà assez difficile comme ça. La situation est absolument dramatique. Les médecins de la *Banque* embarquent de force les petits qui ne reviennent jamais, dont on reste sans nouvelles.
- Mais comment... ?
- Laisse-moi continuer, bon sang, gesticula-t-il. Je ne peux rien vous garantir, mais probablement vos enfants ne vont pas mourir. À ce stade de l'affection, la plupart sont déjà morts sans plus d'explications. Les vôtres n'en sont pas à leur coup d'essai, ils font partie des rares cas qui viennent confirmer une hypothèse élaborée par notre groupe, par ceux qui recherchent la vérité sur *Planète Verte*. Des informations ont pu être recoupées pour démontrer que les enfants touchés se trouvent dans des zones d'épandage de l'engrais produit dans l'usine qui se trouve sur cette colline. L'entreprise *Planète Verte* dispose également de plusieurs centres de stockage d'engrais.
- Mais tu disais tout à l'heure que...
- Bon Tania, tu peux dire à ton mec de la fermer cinq minutes ? J'vais jamais y arriver comme ça ! s'énerva le Chef, presque en apnée. Il y a quelques jours à peine j'ai pu mettre la main sur un dossier *Secret Défense* qui a fuité des services du ministère de l'agriculture, plus exactement du cercle le plus proche du ministre Ferkel. Ce dossier m'est pratiquement tombé dans les mains. J'ai eu les infos avec une facilité déconcertante, comme si tout avait été fait pour m'attirer dans cette direction et me mettre les papiers sous le nez. Quelqu'un au

ministère sait qui je suis, sur quoi je bosse et il aura tout fait pour m'aider à trouver ce que cherche, mais là n'est pas la question. Dans ce dossier, on peut voir que Ferkel sait depuis le début que quelque chose d'étrange se trame avec le programme *Planète Verte*. Il a donc fait surveiller de près sa mise en place. Lui non plus ne sait pas ce que contiennent les camions, mais il se méfie de problèmes de contaminations dans la population. Visiblement, il a raison de rester vigilant. Les chercheurs du Ministère ont cartographié les zones d'épandage de l'engrais, ils ont les dates et quantités exactes utilisées par chaque paysan. C'était facile à obtenir puisque S. elle-même avait chargé Ferkel de s'occuper de la distribution. Lui, il a tout noté. Ferkel est un des premiers à avoir constaté le phénomène des yeux verts et des gosses qui meurent sans raison apparente.

Marco, n'osant pas couper franchement la parole marmonnait tout seul.

- Mmm...sans raison, sans raison...
- Bon écoute-moi mon vieux, si ça ne t'intéresse pas, je chope ta bouteille, je me casse et tu te démerdes avec tout ce foutoir. Je te le redis une dernière fois : ta gueule Marco !

Le chef lança un regard désespéré à Tania, se resservit un autre verre et continua.

- Je disais donc qu'au ministère ils ont établi des cartes. Ils ont eu la grande idée de recouper ces cartes avec les localisations exactes des enfants atteints par le syndrome mortel. Tenez-vous bien, ils se sont rendu compte que certains n'en mourraient pas. Ceux qui se trouvent au plus près des sources, et de manière ininterrompue s'en tirent par une sorte de stabilisation de leur état. Ceux qui n'ont eu qu'un contact ponctuel avec le produit développent le syndrome et décèdent rapidement. Le dossier n'en dit pas plus, mais l'hypothèse à laquelle nous accordons de plus en plus de crédit est celle d'une

contamination par l'eau, des sous-sols, d'une diffusion dans l'alimentation ou quelque chose d'approchant. L'idée est simpliste, mais tient la route ; les gosses développent immédiatement une dépendance au toxique, voilà pourquoi ceux qui restent en contact permanent avec une dose massive vivent, les autres, en manque, dépérissent en temps record.

Marco serra sa main sur la cuisse de Tania :

— Mais...

Le Chef, épuisé, ignora Marco et reprit aussitôt.

— Il n'y a plus de doute sur la relation entre la maladie des enfants et le programme *Planète Verte*. Deux choses sont certaines pourtant. Premièrement, n'éloignez pas les gosses d'ici, dit-il en tapotant de l'index sur la table. Il va falloir apprendre à se dire qu'ils ont de la chance d'être seulement contaminés et dans une zone à ce point touchée qu'ils ne risquent pas de souffrir de manque. Secundo, Ferkel se sert de nous, à moi de découvrir pourquoi.

— Chef ?

— Attends Marco ! Je m'excuse, je viens de faire exploser votre jolie petite vie de tourtereaux, mais je n'ai pas le choix. Vous comprenez à présent, j'espère, pourquoi j'ai besoin de votre aide.

Des gémissements arrivaient de l'étage, la voix de Louise retentit :

— Maman, maman.

Tania s'engagea dans l'escalier. La veilleuse orange en forme d'ourson était branchée et diffusait une lumière douce. Tania se pencha sur les visages des enfants. Louise répétait sans cesse :

— Maman, maman.

Gwen, qui parvenait à sourire en même temps qu'il suçait son pouce, écoutait attentivement les plaintes de Louise. Tania caressa le front de sa fille et la rassura.

— Ce n'est pas grave, c'est terminé maintenant. Et puis il y a Gwen avec toi.

Le petit garçon sortit son pouce de sa bouche et se releva dans le lit. Il tendit sa petite main vers Tania qui la prit et s'approcha de lui pour l'embrasser. Gwen posa sa joue sur celle de Tania et la serra fort dans ses bras. Il murmura à son oreille tandis qu'elle pleurait :

— Maman.

\*

Il était exactement deux heures quand la présidente alluma sa lampe de chevet. Mise à part sa montre dorée au poignet, elle ne portait rien. Des gouttes de sueur perlaient sur sa peau blanche. Son ventre et ses cuisses humides collaient au drap trop chaud. L'habituelle insomnie la tira du lit. Elle s'installa, à la faible lueur de la lampe, sur un canapé de velours blanc. Une partie d'échecs était en cours sur la table basse. Marion S. approcha sa main, la retira vivement et avança finalement une tour noire, directement suivie d'un coup douteux d'une pièce blanche. La défaite lui était insupportable. Le simulacre de partie se poursuivit sur quelques coups. La partie fut vite gagnée, le roi noir renversé et les pièces replacées afin d'attaquer une nouvelle bataille, dont la présidente réinventait perpétuellement les règles. Son pouvoir lui permettait une infinie créativité, jouer ne pouvait être une passion, une joie, une invitation à la distraction. Le jeu, dans l'univers de Marion S., était ce qui précédait la victoire. Le privilège des plus hauts étages de la politique entendait que l'arbitraire se confonde occasionnellement avec la créativité. Elle inspecta nerveusement son téléphone qui annonça quarante nouveaux messages, puis alluma un cigare qui rapidement empesta toute la chambre. Marion S. se dégoûtait. Seule et nue, avec un infect cigare, elle était vulgaire. Des cendres s'effritèrent. Du revers de sa main, elle fit s'envoler les fragments gris. Elle ralluma l'horrible



cigare si gros qu'il déformait affreusement sa bouche. Marion S. se recroquevilla sur le canapé. Son téléphone se mit à vibrer alors qu'elle considérait d'un œil sévère les pièces replacées en désordre sur l'échiquier. Comment démarrer la partie afin de garantir la victoire aux blancs ? Le téléphone se déplaçait de lui-même sur le plateau en verre de la table. Peut-être devrait-elle avancer le pion ou un bond de son cavalier. Quelle ouverture pour la victoire ? Elle avança d'une case le pion. Le téléphone arrivé au bord de la table menaçait de se jeter au sol. Furieuse de sa crétinerie et incapable de la dissimuler à l'adversaire noir qui sommeillait en elle, elle balaya la table de son pied nu. Parmi les pièces qui se mélangèrent au sol le téléphone de la présidente se retrouva en pièces. Marion S. écrasa le cigare et partit s'enfermer dans la salle de bains. Elle retira sa montre et se glissa sous un jet d'eau, fraîche d'abord, puis trop chaude. Elle laissa longuement couler l'eau, toujours aux prises avec l'image sournoise du joueur noir qui refusait de la quitter. Coupée du monde, au cœur de la nuit, la présidente se tranquillisait enfin. Des coups violents s'abattirent sur la porte. La présidente, paniquée, s'enroula instinctivement dans le rideau de douche.

— Madame la présidente, madame la présidente, hurlaient des voix de l'autre côté de la porte.

Cette fois la présidente était réduite à l'angoisse. Un coup de bélier fit voler la porte. Marion S. était assise, enroulée dans le rideau fleuri, prostrée de terreur, sous le pommeau de douche ruisselant. Trois hommes armés de *l'Unité de Protection Présidentielle* entrèrent en trombe dans la salle de bains. L'un des hommes hurla aux autres :

— Elle n'est pas là !

À peine avait-il prononcé ces paroles que ses yeux se fixèrent sur la présidente dont la nudité fleurie rayonnait à travers le plastique du rideau. L'homme se retourna immédiatement et asséna des coups de crosse à ses collègues qui se retournèrent à leur tour.

— Madame, hurla-t-il dans la salle de bains, vous n'étiez pas joignable et vous n'avez pas répondu après

plusieurs tentatives, ni sur votre ligne particulière ni à nos appels à la porte. Le règlement nous oblige à...

La présidente, à la fois déçue d'être interrompue dans ce moment de solitude et ravie d'être indispensable, lui répondit en agitant le rideau.

- Sortez, allez, sortez !
- Allez les gars, tout le monde dehors, cria le militaire qui distribua une nouvelle volée de coups de crosse! Madame la présidente, monsieur le ministre de la recherche à tenté de vous joindre en urgence, nous avons agi sur ses ordres.
- Pourquoi cet idiot ne m'a pas appelé ?
- Madame, votre téléphone...
- Je sais, lui hurla-t-elle en tentant de se dégager du rideau plastifié qui l'enrobait comme une seconde peau, dégagez et dites-lui que j'arrive.

Le ministre Verrat faisait les cent pas, furibond et craintif à la fois. Il avait fait doubler l'épaisseur de ses épaulettes, ce qui donnait l'impression qu'il avait oublié de retirer un cintre avant d'enfiler sa veste. Une étrange raideur mécanique se dégageait de l'homme. La présidente, qui n'avait pas pris la peine de se sécher les cheveux, entra comme un cyclone dans la petite salle surnommée par tous *la Chapelle*. Lieu réservé aux circonstances les plus graves, à celles qui obligent à la discrétion maximale.

- Que se passe-t-il encore ?

Verrat lui tendit d'emblée un paquet de cigarettes que la présidente envoya voler dans les airs.

- Madame la présidente, gémit-il, nos enquêteurs ont du neuf du côté de New York. Il semblerait qu'il y ait eu de nouveaux contacts entre notre poste 15 et des correspondants à l'*ONU*. Certaines sources mentionnent qu'un dossier détaillé sur le programme *Planète Verte* et ses conséquences sanitaires aurait circulé là-bas. Nous savons aussi avec certitude que des militants antigouvernementaux se sont mis en relation avec

les Américains. Si ce n'est pas le poste 15 qui leur remettra le dossier, les Américains le feront tôt ou tard. Nous savons seulement que le dossier mentionne le rapport entre l'agriculture et l'expérimentation d'un nouvel engrais protéiné. Visiblement, aucune allusion n'est faite à la ressource. Il est particulièrement malin, mais Ferkel semble tout ignorer de la ressource. Il faut s'attendre à du grabuge, madame la présidente. Nous devons mieux faire surveiller nos installations et éviter que se propage une vague de panique tant que ce problème de morts subites d'enfants n'est pas réglé. Il ne manquait plus que ça, ajouta Verrat en tournant sur lui-même.

- Que me conseillez-vous ? l'interrogea-t-elle brutalement.
- Verrat s'immobilisa et laissa tomber ses mains le long du corps. Je ne sais pas.
- Alors, taisez-vous ! N'avez-vous pas vous-même affirmé que les résultats de l'engrais sur les cultures et les animaux étaient excellents ?
- Oui, Madame la Présidente.
- Alors, nous poursuivons le programme.
- Et Ferkel, Madame ?
- Laissez-le semer, lui aussi aura droit à sa part de récolte en temps voulu. À qui croyez-vous parler, Verrat ? Le regard féroce de la présidente transperça littéralement le ministre qui tomba, terrassé, dans un fauteuil recouvert de velours rouge sang.

Marion S. ramassa le paquet de cigarettes ouvert. Elle se pencha sur le pauvre ministre qui n'était plus que l'ombre de lui-même et lui écrasa le paquet au milieu du visage. Verrat, qui n'osa se défendre, se contenta de geindre et de tourner la tête pour ne pas être étouffé. Au fur et à mesure que la présidente lui enfonçait le paquet de cigarettes dans le visage, il crachotait les miettes de tabac.

- Nous allons renforcer les frontières ! Donnez l'ordre au directeur de l'usine de doubler la cadence de production, il aura toute la protection nécessaire. Avant la fin de l'année ce pays aura à manger et

grâce à qui ? Certainement pas à une serpillière de votre espèce !

N'ayant plus de tabac à broyer, elle attrapa le ministre par les joues et les oreilles. Cette fois elle était écarlate et tirait de toutes ses forces sur les oreilles du ministre qui n'osait toujours pas se défendre, mais poussait des cris de douleurs de plus en plus bruyants. Suffisamment pour provoquer une nouvelle entrée fracassante des gardes armés stationnés devant la porte. Instantanément, les hommes se jetèrent sur le ministre à bout de souffle pour le maîtriser au sol sans ménagement. Verrat, protégé par sa seule double épaisseur d'épaulettes, se trouva le visage plaqué au sol, les deux bras tordus dans le dos et le canon d'un fusil d'assaut planté dans la nuque. Un flot de larmes coulait de ses yeux rougis. Le regard suppliant, il suffoquait sous la masse du monstre en tenue de combat qui l'écrasait de tout son poids. La présidente se posta devant lui. Il ne put apercevoir que ses chaussures et sentir ses pieds parfumés. Marion S. haletait et lançait au ministre des éclairs incandescents de ses yeux noirs et brutalement convergents. Après une longue minute dans cette situation, elle intima l'ordre à ses gardes de ramener sur le champ le ministre à son bureau en ajoutant que *si les incapables devaient avoir un ministre, que l'on sache au moins où le trouver*. Les gardes le soulevèrent comme une botte de paille, le mirent à la verticale et le plantèrent dans ses chaussures. Pour finir, il fut jeté dans l'interminable couloir où les hommes le poussèrent devant eux, sans qu'il ne cesse ses plaintes, ses petits cris de terreur. La serpillière était morte de peur. Marion S. claqua la porte et resta seule dans *la Chapelle*, immobile face à un gigantesque tableau intitulé *Scène d'un naufrage*. Rien, à cet instant, n'aurait pu mieux résumer son état.

\*

Un rayon de soleil se baladait sur l'horloge de la cuisine. Marco fixait la trotteuse. Il songeait à son nouveau malheur, à cette sensation d'absurde inconfort qu'avaient installé en

lui l'arrivée du Chef et son cortège de nouvelles à la fois crédibles et dérangeantes. Comment était-il possible d'être à ce point malheureux au paradis ? Marco ne savait qui croire. La promesse faite par sa nouvelle vie avec Tania et les enfants ou les bruits soulevés par son ami. À présent qu'il lui était devenu impossible d'ignorer, il tâchait de lutter et de continuer de feindre que la cassure n'avait pas eu lieu. Il se sentait comme un homme en apparence bien portant qui s'entend dire par un sinistre médecin que ses jours sont comptés, que probablement un moyen pourra lui être proposé d'atténuer ses souffrances, que dans son malheur il avait de la chance. Tania dormait. Ses nuits sans sommeil se terminaient systématiquement par la défaite du corps dans la lutte avec la fatigue. Elle aussi glissait sous la surface invisible du deuil de ses plus chers espoirs. Tout comme depuis leur arrivée dans cette oasis de bonheur il avait été évident qu'ils seraient heureux ensemble, Marco et Tania ne pouvaient être tristes que seuls, chacun comme il le pouvait, cherchant à s'accrocher comme des naufragés. Marco jeta un regard désespéré à son paquet de tabac presque vide et décida, comme par vengeance, de rouler une nouvelle cigarette pour l'achever. Après avoir préparé le mélange de tabac et d'herbe, il disposa méticuleusement le tout sur deux petites feuilles collées entre elles. Il acheva de confectionner le montage, prit la cigarette en forme de petit cône entre ses lèvres pincées, actionna son briquet prêt à allumer la préparation. Avant que la flamme n'ait pu atteindre son objectif, Marco se figea soudainement. Dans un bruit de train de marchandises, il vit Gwen et Louise juchés sur une planche à roulettes, dont il ignorait l'existence, traverser la cuisine à toute allure en chantant à tue-tête :

— Papa maman, papa maman.

Le cône tomba des lèvres alors que le briquet lui brûlait les doigts. Il n'eut pas le temps de se lever pour vérifier s'il se trouvait être victime d'une vision, que les joyeux passagers repassèrent dans l'autre sens pour disparaître par où ils étaient arrivés. Dans la seconde qui suivit, le Chef apparut par la porte de la cuisine, un marteau dans une main, une scie dans l'autre :

— Géniale la planche, hein ? Ils se marrent comme des baleines !

Marco secoua la tête et se frotta le visage des deux mains. Presque malgré lui, un sourire se dessina sur son visage.

- Oui Chef, elle est géniale ta planche.
- Faudrait quand même que t'aïlles réveiller ta belle. Qui va nous faire à manger pendant qu'on bosse, nous, les hommes de la maison ?
- Si tu crois que je peux continuer à dormir avec cette espèce de spoutnik à roulettes qui traverse la maison, tu te fous le doigt dans l'œil, Chef ! lui répondit Tania qui venait d'apparaître à sa suite.
- Merde, la patronne, fit le Chef en mimant une grimace d'horreur. Attention, spoutnik en vue !

La planche refit son apparition, avec cette fois un troisième passager. Le fidèle Tomate glapissait, yeux fermés, au rythme des enfants chantant encore plus fort. Le cortège qui assurait à lui seul une ambiance de carnaval dans la cuisine disparut en direction du jardin dans un vacarme invraisemblable. Marco jeta un regard complice à Tania et au Chef :

— Spoutnik à roulettes, c'est ça ?

Ils éclatèrent de rire tous trois, contents de leur infantile bêtise. Après un consistant petit-déjeuner, le Chef prit un ton plus sérieux :

- Ça fait une petite semaine que je suis chez vous, il est temps de passer à la suite des opérations, j'ai vu ce que je voulais voir.
- Je ne suis toujours pas certaine de comprendre où tu veux en venir, dit Tania qui serrait son bol de café fumant.
- C'est pourtant simple, il faut lever le mystère qui plane sur le contenu des camions qui livrent l'usine.
- Tu as remarqué que les camions sont gardés, je présume, monsieur-le-Chef-qui-a-vu-ce-qu'il-voulait-voir ?
- J'ai tout ce qu'il faut. Nous allons agir discrètement.

- Je crois que j'ai un truc dans l'oreille, dit Marco en penchant la tête sur le côté. Un peu plus et il me semblait avoir entendu *nous* allons agir.
- Bon Marco, tu fais le con, t'as très bien entendu. Je ne peux pas le faire sans vous.
- Vas-y, crache ! lui dit Marco en riant.
- L'objectif est simple, vous aurez compris, n'est-ce pas Tania, qu'il s'agit de voir discrètement ce que transportent les camions.
- Mais ils sont impossibles à approcher sans se faire repérer. Marco se cachait derrière sa petite cuillère.
- C'est ce qu'ils pensent aussi et c'est tant mieux pour nous.
- Comment tu comptes faire ?
- Bougez pas, je reviens ! Et le Chef partit en toute hâte rejoindre l'apprentis pour revenir chargé d'un long paquet. Voilà, dit-il fièrement, en posant la chose sur la table de la cuisine.
- Tu comptes vraiment vider un camion avec un manche à balai emballé dans une chaussette ? Au moins toi, tu n'as pas de problèmes d'optimisme, se moqua Marco sous le regard sévère de son ami.
- Fous-toi de ma gueule si ça te fait plaisir. Je ne suis peut-être pas le plus grand des agents secrets que la terre ait porté, mais j'y crois à cette mission. Toute ma vie je n'ai été capable de rien sans l'aide des autres. Aujourd'hui c'est pareil, alors au lieu de te payer ma tête tu vas m'aider oui ou merde, monsieur je-fume-des-pétards-le-matin-pour-me-donner-du-courage, hein ?
- Bon, ça va, pas la peine de crier, j'ai compris. T'as quoi dans ton paquet ? Marco tenta non sans mal de prendre une expression plus sérieuse.
- Un fusil à flèches hypodermiques adapté pour l'occasion. Le Chef désigna fébrilement chaque partie de l'appareil de son index. La flèche est en titane, elle est équipée d'un pas de vis et d'un micromoteur comme sur les modèles réduits. Le pas de vis est creux et relié à une capsule d'aluminium. La flèche se plante dans la citerne, le contenu s'écoule dans la capsule, ensuite il faut actionner une

radiocommande pour inverser le petit moteur puis la flèche se détache et tombe discrètement en ayant pris soin de riveter le petit trou en ressortant de la citerne. Il n'y a plus qu'à la repérer grâce à un émetteur de signal une fois le calme revenu. Ni vu ni connu. Facile, non ?

Tania suivait chaque geste de ses explications.

- Et nous, on fait quoi ?
- Pour que ça se passe bien il faut être trois : un guetteur qui va donner le signal de tirer, un tireur et un autre pour actionner la commande à distance.
- Moi je fais le guetteur ! s'empressa Marco.
- Non, c'est Tania qui guette, toi tu vas tirer, le corrigea le Chef.
- Moi, oui, je vais tirer, hurla Marco dans un immense éclat de rire.
- Quand tu voudras bien te calmer, tu comprendras qu'il n'y a pas 36 solutions. Je refuse de demander ça à une jolie jeune fille et moi je me connais, si je perds les pédales, c'est foutu. Il n'y aura pas dix essais, je n'ai que deux flèches.
- Ah oui, et pourquoi je ne perdrais pas les pédales moi ?
- Parce que toi, quand tu veux, tu trouves toujours les moyens d'y arriver et, de plus, tu as un intérêt supérieur au mien de découvrir ce que contiennent ses putains de camions.

Marco resta un long moment silencieux avant que Tania ne le reconforte :

- Il a raison Marco, ne t'en fais pas.
- Et en plus, ajouta le Chef qui ne parvenait pas à dissimuler un sourire moqueur, tirer sur une citerne ce n'est pas comme si on te demandait de toucher un poil de cul à cent mètres.
- Poil de cul, spoutnik à roulettes, vous êtes tous devenus complètement fous ici, non ? Et Marco alluma une bonne fois pour toutes la cigarette qu'il convoitait depuis le matin.



- Cet aprèm, balade familiale en forêt ! conclut le Chef, on va se trouver un bon poste.
- T'es un grand malade, se plaignit Marco.
- Marco, je crois que nous n'avons pas le choix, écoute ton ami, lui dit doucement Tania.
- Avec un ami comme lui, j'ai plus besoin d'ennemis.
- De plus, je commence à le trouver sympathique, ajouta-t-elle en arborant un sourire perdu depuis plusieurs jours.

Marco se leva.

- Si vous me cherchez, je suis allé mourir dans le jardin.

Et il disparut en traînant des pieds, vaincu par l'alliance naissante entre Tania et le Chef. Comme prévu, l'après-midi se déroula en forêt, sur le terrain pentu qui faisait face à la piste qui dessert l'usine. Le Chef tentait comme il le pouvait de résister aux nouvelles excuses que Marco se trouvait pour ne pas être tireur. Une fois choisi l'endroit que le Chef jugea parfait, il s'en expliqua sans économie d'arguments :

- Ici, c'est parfait ! La végétation est assez dense pour ne pas être repéré, la distance est bonne aussi. Les camions ne passent ici qu'à la montée et après s'être engagés dans le dernier virage ils s'éloignent à flanc de colline. Vu d'ici, l'angle que fera la citerne sera encore bon pour y planter une flèche et au pire, il y aura toujours moyen de tirer sur l'arrière du réservoir sans se faire remarquer. Il faudra envoyer sur le dernier camion de la colonne sous peine de voir la flèche écrasée par le suiveur une fois que je l'aurais dégagée avec la commande à distance. Si j'ai bien calculé mon coup, le véhicule est suffisamment lent à la montée pour mettre au moins six ou sept secondes avant de disparaître, ce qui devrait largement laisser le temps à la capsule de se remplir et de la détacher. Le pire serait bien sûr qu'elle ne ressorte pas et qu'elle reste plantée bien en vue de tous dans la citerne. Dans ce cas, je ne garantis pas de la suite. Je ne suis pas le type le plus veinard au monde, mais ce serait bien une malchance

incroyable, dit-il en secouant la tête pour chasser cette éventualité. Toi Marco, tu te mettras là. Tu auras juste à t'allonger pour être plus stable et ce sera comme à la fête foraine. Toi Tania, tu iras là-haut, dit-il en désignant la cime d'un sapin très fourni. Il faudra donner le signal de tir dès que le dernier camion sera complètement en vue à la sortie du virage, ensuite Marco balance la flèche, moi je compte six secondes et j'appuie sur la commande, la flèche ressort, émet un signal discret et on va la ramasser à la tombée de la nuit. Une nouvelle fois il considéra tous les points de son plan. Je ne vois pas quel genre de catastrophe pourrait bien nous arriver sur ce coup-là. On va enfin savoir ce que fabriquent ces salauds.

Tania, tout à coup motivée pour passer à l'action, s'adressa au Chef en toisant le grand sapin :

- On fait ça quand ?
- Le plus tôt sera le mieux.
- Et après, je veux dire une fois que tu auras récupéré la capsule, que vas-tu en faire ?
- Je ne vous en ai pas encore parlé, effectivement. Je retourne à Paris pour attendre les résultats des analyses et savoir ce qui se décidera ensuite.
- Tu vas nous laisser seuls ici ? T'es un vrai pote, toi ! souffla Marco.
- Quoi qu'il en soit, la capsule ne va pas aller d'elle-même à Paris, et de plus, si jamais vous deviez avoir de la visite il vaut mieux pour votre sécurité que je ne sois pas dans le quartier.

Le Chef se retourna vers Tania et resta bouche bée, elle avait disparu.

- Eh, les mecs, cria-t-elle du haut de son sapin, c'est vrai que c'est un bon poste, je vois tout d'ici, fit-elle en tenant sa main en visière.
- Redescends Tania, lui demanda Marco d'un ton las, on rentre.

Dans une enfilade de gestes souples, Tania rejoignit le sol. Les enfants dansaient avec Tomate tout autour de l'arbre en imitant des cris d'Indiens. Tania leur sourit. Elle donna la main à Louise, qui tenait celle de Gwen qui, lui, tenait dans la sienne la truffe de Tomate comme la trompe d'un petit éléphant. C'est ainsi que Marco les vit passer devant lui. Armé de son regard le plus désespéré, submergé par la crainte que lui inspiraient ces dangereux projets, il contempla l'ineffable joie de vivre. Le lendemain en fin d'après-midi trônaient sur la table de la cuisine, le fusil, deux flèches à capsules, des jumelles et la radiocommande. Décision fut prise ensemble de ne pas laisser passer davantage de temps pour agir. Chaque heure gagnée sur la vérité était précieuse. Malgré la nuit agitée qu'il avait passée serré dans les bras de Tania, Marco se sentait confiant en lui et dans ses capacités de mener à bien sa mission. Les souvenirs des multiples fois où il avait tiré le Chef d'une affaire délicate au restaurant refirent surface. Combien de fois avait-il sauvé un menu, géré la carte parce que son patron n'avait pas anticipé, ou qu'il avait calmé un client mécontent, non pas de la qualité de la cuisine, mais de la nervosité contagieuse du Chef. Il en vint à se dire que non seulement le Chef le connaissait bien, mais qu'il avait aussi une excellente perception de lui-même, qu'il avait finalement eu raison de lui confier le poste de tireur. Fort de ses convictions nouvelles, il se saisit du fusil pour le ranger dans sa housse et le mettre en bandoulière sur son épaule avant de sortir rejoindre les autres dans le jardin. Après une dizaine de minutes de préparation, chacun était prêt à prendre le chemin de la forêt pour accomplir son devoir. En silence ou presque, ils se dirigèrent vers le lieu repéré la veille. Tania, qui ne possédait à ce jour qu'un panel de robes multicolores, opta pour un pantalon de Marco et une casquette aimablement prêtée par le Chef. Celui-ci passa son temps à démonter et remonter la radiocommande pour s'assurer de la présence des piles indispensables au bon fonctionnement de l'appareil qu'il jugeait être le plus important de tous. Tania et Marco n'étaient pas insensibles à cette nouvelle démonstration de nervosité, mais décidèrent que cela aggraverait la situation de l'évoquer avec le Chef. Ils le laissèrent donc s'adonner à

de multiples et inutiles vérifications. Arrivés sur les lieux, le Chef déclara qu'ils étaient dans les temps, même un peu en avance si l'on s'en tenait à la ponctualité habituelle des camions. Gwen et Louise s'installèrent immédiatement au pied du sapin pour jouer avec les épines sèches et quelques grosses pommes de pin bien parfumées. Rapidement le jeu consistait à s'enduire mutuellement de résine de pin et à se rouler dans les épines pour ressembler à de petits hérissons. Tania prit place en haut de l'arbre sans dire un mot. La tension devint petit à petit palpable. Le Chef se posta à l'endroit prévu. La vue était dégagée sur la piste qui courait le long de la colline qui s'élevait en face de lui. Son pouce appuyé sur le capot en plastique noir qui retenait les piles de la commande, il répétait sans cesse le compte à rebours de sept à zéro. Les dix minutes de marche qui les séparaient des maisons n'avaient pas été suffisantes pour l'apaiser et son attitude se faisait de plus en plus maniaque, empreinte d'une concentration extrême. Lorsqu'une nouvelle fois son décompte s'arrêta à zéro, Marco poussa un cri :

- Putain de merde !
- T'es malade ? Tu veux tous nous foutre la trouille ou quoi ?
- Marco regarda le Chef, puis le fusil et à nouveau le Chef. J'ai oublié les flèches !
- Quoi ? Oh non, mais c'est pas vrai. Mais t'auras jamais le temps d'aller les chercher ! Marco se sentit affreusement coupable.
- Si, j'y vais.

Il posa le fusil à terre, se leva et disparut dans les fourrés. À compter de cet instant, le Chef redevint l'homme qui incarnait à lui seul toute la tension du monde. Il aurait tant voulu trouver les mots pour accabler Marco, mais rien ne vint et il resta figé, hébété, le regard fixe, le pouce sur le compartiment à piles de la radiocommande. Tania, qui avait suivi la scène, préféra laisser passer quelques minutes de silence avant de décider de se taire définitivement, ne sachant pas si le Chef tiendrait le coup. Après un temps qui parut interminable, un grondement sourd se fit entendre en fond de vallée. Tania lança au Chef :

— Les camions, ils arrivent !

Le Chef remua.

— Tiens-toi prête, lui répondit-il contre toute attente.

Seconde après seconde, le bourdonnement des moteurs se faisait plus net, plus proche. Tania était à près de huit mètres du sol, jumelles écrasées sur les yeux. Au pied de l'arbre, Marco arriva enfin, pressé par le Chef :

— Tu les as, tu les as ?

— Oui, calme-toi !

Marco se jeta à terre, à plat ventre il engagea une flèche sur l'embout du canon du fusil comme le lui avait montré le Chef. Il porta le viseur devant son œil et tenta de calmer son cœur qui battait à toute allure dans sa poitrine. Au même instant, les gros diesels poussifs brassaient la terre poussiéreuse dans le dernier virage avant de s'engager dans la ligne de visée du tireur. Marco suivait le défilé des camions dans son viseur, tendu, dans l'attente de l'ordre de tirer.

— Encore deux, cria Tania.

Le cœur de Marco, bien loin de se calmer, redoubla d'excitation.

— Encore un, après c'est le bon.

Marco rassembla toute sa concentration, il était à bout de nerfs.

— Feu ! hurla Tania, feu!

Marco se contracta de toutes ses forces. La phalange de son index caressa doucement la gâchette. Il ouvrit l'œil qu'il avait pincé pour ajuster sa visée. C'est à peine s'il eut le temps de voir s'approcher la langue de Tomate sur son visage que le coup partit, effrayant le chien qui ne pensait pas mal faire et Marco qui suivait la flèche qui transperçait l'air du soir. Les ailettes tournaient sur elles-mêmes, engageaient le projectile sur une trajectoire d'abord rassurante. L'instant d'après, l'engin perforant se planta

dans l'immense pneu du camion qui explosa dans un claquement terrible. La citerne chargée tira immédiatement sur sa droite et sans aucun contrôle possible, s'approcha inéluctablement du ravin. Le Chef laissa tomber la radiocommande. Tania, paralysée, écrasa plus fort encore son visage avec les jumelles et Marco cru qu'il allait éclater de tension devant ce qui était à présent inévitable. La roue crevée entraîna encore et encore l'immense citerne vers le gouffre, elle mordait la terre. Un écart s'installa entre le dernier camion et ses semblables qui vrombissaient sans se douter de l'imminente catastrophe. Les essieux roulaient à présent dans le vide avant que l'ensemble ne prenne la direction de l'abîme. La citerne d'abord, tirant avec elle la cabine du chauffeur dans le vide. Soudain il ne resta qu'un nuage de poussière sur la piste. Le camion glissa vers le bas à toute allure, dans une chute interminable. Frappant un rocher, sous les yeux écarquillés, la citerne se déchira comme une poche de papier et vomit son effroyable contenu en contrebas de la pente. Tania fut la première à voir la vérité par ses jumelles, devenues d'horribles fenêtres sur l'impensable. Marco resta tétanisé, ajustant sans cesse son regard sur cet indéfinissable amas informe. Tania descendit à toute vitesse de son poste de guetteur et s'approcha du Chef qui cherchait en vain à comprendre ce qui se passait. Tania regardait les yeux du Chef qui fouillaient dans l'étrange substance fumante libérée par la citerne éventrée. Elle comprit qu'il regardait sans voir, sans voir vraiment. Elle se tourna vers Marco, toujours figé, silencieux. Soudain, il poussa un hurlement et sauta sur ses jambes flageolantes. Ses yeux se remplirent de larmes, une pâleur horrible prit place sur son visage. Le Chef, à son tour, qui pinçait les yeux pour mieux voir, sursauta comme piqué par une araignée. Submergé d'émotions, il lança ses mains sur son visage. Tania comprit qu'eux aussi avaient vu. Comme elle, ils avaient vu ce que l'on ne peut voir. Ce qui fait la certitude que la vie, cette vie, vient de s'achever. Les enfants et Tomate, prostrés au pied du sapin, pleuraient eux aussi. Effrayés par tout ce qui paraissait rassurant l'instant d'avant. Maman, papa, la forêt. Tout à coup le feu, tout à coup le bruit, tout à coup un visage nouveau sur maman, un visage nouveau sur papa et le Chef, si forts, qui pleurent des

larmes qu'eux seuls ont le droit de pleurer. Ils s'enlaçaient sous le sapin. Le magma noirâtre vomi par la citerne s'accrochait, résistait à tomber plus bas. Après un temps long, un plongeon intense du regard pour identifier quelque chose de connu, le cerveau reconnaît, attribue, classe, trie, ordonne et prononce son verdict à la raison. Des morceaux cireux, des pièces putréfiées de corps humains, de-ci de-là, un puzzle cadavérique, inspirent et expirent, s'attrapent une dernière fois dans le lent glissement qu'ils opèrent du ventre de la citerne vers le soleil de septembre. Le Chef, immédiatement ressaisi, posa ses grosses mains sur les épaules de Marco qui ne parvint qu'à gémir quelques mots :

- Je suis désolé.
- Non Marco, il ne faut pas oublier pourquoi nous faisons cela. Toute analyse de laboratoire est contestable, mais ce que nous voyons là ne le sera jamais.

Le Chef s'étonna lui-même de sa capacité à faire face.

- Là, regardez, s'écria Tania en désignant la piste de sa main ouverte.

Des hommes en tenue militaire descendaient la piste en courant pour rejoindre le point de chute du camion éventré. L'un d'eux parlait dans un appareil muni d'une longue antenne. Un hélicoptère militaire apparut dans un bruit de bourdon assourdissant. Soulevant la poussière de la piste, il se figea au-dessus du lieu de l'accident. Le Chef s'agita :

- Il faut fuir, vite. Prenez les enfants et rentrez au plus vite à la maison puis ne bougez plus.
- Et toi, Chef ? demanda Marco.
- Je pars de l'autre côté, je vais longer la crête et me planquer pour la nuit. Demain j'aurai rejoint le Rhône et je demanderai de l'aide pour me tirer de là. Ne traînez pas, ils vont être partout d'ici peu.

Le Chef ramassa la radiocommande, referma sa veste et embrassa rapidement les enfants avant de dire adieu à ses amis avec qui il partagerait à tout jamais la vision impossible.

- Qu'est-ce qui se passe Chef ? demanda Tania.
- Ils récupèrent des cadavres en mer, Tania. Ces salauds profitent de la misère absolue des fuyards, des migrants, des rejetés. Je dois partir. Je ne peux vous dire si nous nous reverrons. Comptez sur moi. Restez à l'écoute de la radio, chaque jour. Nous savons que la révolution en prendra le contrôle, mais je ne peux vous dire quand. Je vous aime. Partez.

Marco et Tania regardèrent le Chef partir au pas de course vers le haut de la colline dans l'espoir d'échapper aux impitoyables brigades qui ne tarderaient pas à se déployer. Chacun prit un enfant sous le bras. Marco porta le fusil laissé là et jugea qu'il serait plus facile de le dissimuler à la maison. L'attitude héroïque du Chef lui donnait du courage. Ses larmes de tristesse devinrent larmes de colère :

- Vite Tania, vite.
- Oui.

Et ils partirent en courant, sans ménager les enfants affolés, vers leurs maisons, à la merci d'un avenir incertain. Sitôt arrivé, Marco alluma le vieux poêle pour y jeter les jumelles, la casquette du Chef, la deuxième flèche et la housse du fusil. Tania posa de grandes marmites d'eau sur la fonte. Dès que l'eau fut chaude, elle la versa dans la petite baignoire de la salle de bains pour laver les enfants. Ils étaient enduits de la tête aux pieds de sève et d'aiguilles de sapin qui se détachaient de la peau au contact de l'eau chaude, remontaient à la surface, créant ainsi un écran opaque. Marco tournait comme un fauve dans la maison, ne sachant que faire du fusil. La porte d'entrée vola en éclats. Trois militaires armés entrèrent dans la maison. Marco rejoignit la salle de bains en courant. Tania le dévisagea. Il était blême, fusil à la main. Les militaires surexcités approchèrent de la porte qu'ils firent voler d'un coup de pied, faisant hurler les enfants.

- Qui êtes-vous, que faites-vous ? cria l'un des hommes.

Les enfants pleuraient, choqués. Tania et Marco ne dirent rien, assis sur le rebord de la baignoire, médusés par



l'apparition brutale des commandos dans la salle de bains.  
Tania parla la première.

- Les enfants étaient sales, ils, ils prennent un bain. Ils ont joué pendant la promenade.
- Quelle promenade ? s'égosilla l'homme.
- En forêt, nous sommes allés par là-bas, dit Marco en montrant du doigt la direction opposée de celle de l'endroit fatidique. Et même que nous avons entendu un gros boum sur le chemin du retour.
- Vous n'avez pas entendu de boum, ni grand ni petit, hurla l'homme à présent rouge sanguin.

Le militaire bouillonnant jeta un regard rapide autour de lui et donna l'ordre de se retirer aux deux autres, en sueur dans la chaleur étouffante qui régnait dans la petite salle de bains. Ils sortirent, et claquèrent la porte d'entrée derrière eux avec la même violence dont ils avaient usé pour l'ouvrir. Après une minute, Tania s'adressa doucement à Marco :

- Tu crois que c'est fini ?
- Oui, Tania, c'est fini.

Marco plongea sa main dans la baignoire et en retira l'arme. Recouverte d'aiguilles, elle gouttait par le canon. Marco resta songeur et dit après un moment de profond recueillement :

- Je savais bien que ne n'aurais pas dû tirer.

\*

Florian Ferkel savait affirmer avec tact son caractère, nécessairement bien trempé pour résister aux joutes qui lui étaient imposées dans sa fonction de ministre de l'agriculture. Tantôt par les agriculteurs désespérés, accablés par les désastres climatiques successifs, tantôt par la présidente elle-même, qui savait jouer de ses atouts de

stratège et qui n'hésitait jamais à mélanger flatterie et autorité implacable. Il lui arrivait encore d'être saisi par le souvenir de la jeune Marion autrefois appelée *l'héritière*. Il n'était pas rare, enfant, de la voir courir en jupe et sandales dans les jambes des dirigeants du pays. Lors de réunions et meetings donnés par la dynastie dont elle était issue, ses frasques de petite fille étaient souvent le seul motif pour sourire un peu, sans toutefois exagérer. Ferkel se remémorait cette jeune fille si différente. Convaincu qu'elle était la meilleure part de la famille d'acharnés. Marion, machine politique programmée à la victoire, répondait en tout point aux attentes des adultes bienveillants qui l'entouraient depuis le berceau. Pour Ferkel, le gâchis était absolu, persuadé que cette fille avait perdu malgré elle son âme. Les prédispositions de la petite Marion avaient été utilisées pour en faire l'arme d'un parti régi par des fous qui souhaitaient produire un être dangereux. L'histoire, songea le dévoué ministre Ferkel, lui avait donné raison. À jamais il regretterait de ne pas avoir trouvé en lui la légitimité de prévenir la jeune Marion des chemins qui se présenteraient à elle, de la dissuader d'entrer en politique, du monstre qu'elle deviendrait, de la mettre en garde contre les certitudes qu'elle allait irrémédiablement se construire avant qu'il ne soit trop tard. Comment devait-il interpréter bien des années plus tard les paroles de celle qui, devenue présidente de la République Française, lui laissait entendre qu'elle tenait personnellement à lui ? Comment pourrait-il à présent se résoudre à la détester, à lutter contre l'enfant qu'il avait connu qui à présent le forçait à l'abandon ou à la lutte ? Cette nuit, le pouvoir n'était plus entre les mains de ceux qui pensaient naïvement en disposer. C'était lui, Florian Ferkel, qui ferait l'histoire. Il en savait trop, les cauchemars redoutés avaient pris chair. Jusqu'au dernier instant, il avait espéré être dans l'erreur, dans une stupide projection paranoïaque, jusqu'à cette nouvelle redoutée, qui confirmait que l'heure était venue de se lever et d'engager la bataille. Débarrasser la grande nation de Marion S.. Informé heure par heure par ses services des événements provoqués par celui qu'il convenait d'appeler le Chef, seul dans son bureau à peine éclairé, il décrocha son téléphone pour suivre l'opération secrète qu'il avait lancée quelques

heures auparavant. Un téléphone sonna dans une rue parisienne, dans un appartement qui faisait face au lieu de rendez-vous des généraux de la révolution. Deux hommes de confiance du ministre sursautèrent à la première sonnerie. Tous deux accusaient un certain âge.

- Attends, c'est Ferkel qui appelle en personne, qu'est-ce que je dois faire ?
- Décroche, tu verras bien.
- Monsieur le ministre.
- Avez-vous interpellé notre cible ?
- Négatif, il n'a pas encore quitté le bâtiment, mais nous sommes prêts à intervenir.
- S'il s'oppose, dites-lui de ma part que Gwen et Louise vont bien, il obéira.
- Bien, monsieur le ministre.
- Messieurs, à tout à l'heure.

L'homme raccrocha le combiné et interrogea son partenaire de faction :

- Pourquoi ne cibler qu'un seul homme, ils y sont tous, c'est le moment ou jamais de les cueillir comme des pâquerettes et hop, terminée la révolution.
- Il a sans doute ses raisons, contente-toi de faire ce qu'on te demande.
- Si tu le dis, mais quand même. Ils en sont où ?
- Il y a un gros qui parle avec le Chef, ça fait un moment qu'ils discutent tous les deux, ils ont l'air complètement excités, j'espère seulement que la cible sortira seule.
- Passe-moi les jumelles.

Bénéficiant à son tour d'une vue précise sur la scène, l'homme contempla les protagonistes dans le salon de l'appartement d'en face. Effectivement, ceux-ci se montraient particulièrement agités.

- Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire ? dit-il en baissant les jumelles.
- Ne cherche pas, reste vigilant.

- Ça se calme, reprit le premier, les verres grossissants à nouveau plaqués sur les yeux. Mais qu'est-ce qu'ils font ? Attention, ça bouge, ça bouge je te dis, ça sort !
- Donne-moi ça ! Le second arracha les jumelles des mains de son collègue et constata par lui-même que tout laissait supposer que d'un instant à l'autre le Chef allait quitter l'immeuble. Bon sang, mais c'est vrai, ça sort !
- Vite, on descend.
- On ne va quand même pas le ramasser au bas de l'escalier ?
- Ne te démonte pas, suis-moi.

Simultanément, les deux hommes et le Chef parcoururent les cages d'escalier des immeubles. Les envoyés du ministre traversèrent la rue avec une légère avance, se postant chacun d'un côté de la porte qui ne tarda pas à s'ouvrir. Sans attendre, on interpella la silhouette qui apparut :

- Bonsoir monsieur, dit-il d'un ton poli. Êtes-vous le Chef ?
- Ça dépend pour qui.
- Nous sommes envoyés pour vous demander de bien vouloir nous accompagner.
- Ah oui, par qui ?
- Nous ne pouvons vous en dire plus, monsieur.
- Laissez-moi passer, fit le Chef en écartant les deux hommes d'un geste tranquille.
- Nous avons un message pour vous.
- Je vous ai dit de me laisser passer. Le ton se fit plus menaçant.
- Gwen et Louise vont bien, dit l'homme, scrutant la réaction du Chef.

Le Chef resta muet un long moment, observant ses interlocuteurs, les jaugeant profondément pour déceler leurs intentions, sans y trouver trace d'hostilité. Il reposa la question :

- Qui vous a envoyés ?
- Veuillez nous accompagner.

— Par ici, ajouta le second en ouvrant la marche vers le bout de la rue.

Les trois hommes prirent la route vers une destination inconnue du Chef installé à l'arrière de la voiture, regardant défiler au-dehors les rues sombres. Il réfléchissait intensément, ne pouvant s'expliquer comment le quartier général de la révolution avait été repéré et surtout, pourquoi il n'avait pas fait l'objet d'une arrestation collective. Qui pouvait disposer d'autant d'informations sans appartenir au gouvernement, et se priver du coup d'éclat dont rêvait la présidente qui n'avait de cesse de rappeler à ses subordonnés que porter un coup d'arrêt aux agissements des terroristes était une priorité nationale. Pendant le trajet à travers Paris, les deux hommes ne prononcèrent pas un mot, se contentant de surveiller d'un œil attentif. La voiture s'arrêta devant l'entrée d'un restaurant dont l'enseigne se reflétait sur les vitres teintées. Un homme de grande taille stationné sur le trottoir s'approcha du véhicule pour ouvrir la portière et inviter du regard le Chef à le suivre. Ils pénétrèrent dans le vestibule. Le voiturier poussa la porte de la salle de restaurant déserte. Une seule table était dressée pour deux, dans un coin de la salle. Suivant le geste du grand homme, le Chef s'installa.

— Monsieur vous rejoint dans un instant.

Un serveur traversa la salle vide jusqu'à la table du Chef, et vint y déposer une large assiette de carpaccio de bœuf. Le Chef songea que son hôte mystérieux ne lésinait pas sur les moyens. Absorbé par la vision des fines tranches de viande rouge il n'entendit pas arriver l'homme qui se posta en face de lui et tira sa chaise pour s'installer avant de lui tendre la main :

— Florian Ferkel, vous êtes le Chef, je présume.

Le Chef resta abasourdi. Nerveusement, il scruta la salle dans ses moindres recoins, ils étaient bel et bien seuls. Il se trouvait dans une salle de restaurant déserte avec le ministre de l'agriculture qu'il avait lui-même combattu en

offrant son soutien aux paysans. Le Chef mit un certain temps avant de répondre.

- Je m’attendais à toutes sortes de surprises, mais pour être tout à fait franc, pas à vous. Je vous préviens, vous aurez beau vider tous les fonds de frigo de Paris pour me plaire, je ne vais pas moisir ici avec vous. Allez au plus vite et méfiez-vous, nous sommes assez solidaires.
- J’imagine que vos collègues ont d’autres sujets de préoccupation à cette heure, dit Ferkel en disposant délicatement une tranche de bœuf transparente sur un triangle de pain grillé.
- Qu’en savez-vous ?
- Vous êtes un homme intelligent. Un homme capable de se demander pourquoi un ministre du gouvernement de Marion S. l’invite au restaurant plutôt que de décimer brutalement les têtes pensantes de la révolution. À ce propos, j’espère que vous appréciez le décor, j’ai pensé que cela vous ferait plaisir de retrouver un cadre qui vous était autrefois familier.
- Je ne vous ai rien demandé.
- Effectivement, c’est vrai. Je vais continuer de vous surprendre, car c’est moi qui vais vous faire part d’une demande, une demande importante. J’espère que vous serez suffisamment, comment dire, ouvert d’esprit, pour comprendre ce qu’elle implique.
- Je vous écoute. Les mains du Chef allaient machinalement vers l’assiette de viande.
- Je sais quelle nouvelle vous êtes venu porter à Paris.
- Certainement pas.

Le Chef lança un regard redoutable au ministre, comme s’il replongeait ses yeux dans les entrailles fumantes de la citerne d’où coulaient les fragments humains. Il reposa la tranche de viande quand le serveur apporta un plat qui dégageait un fumet gras de coq au vin.

- La nouvelle est en train de se répandre, et vous le savez comme je le sais. Pensez-vous qu’ils seraient

toujours libres de leurs mouvements si ma volonté avait été contraire ?

Le Chef laissa tomber son regard dans son assiette. De la sauce brunâtre émergeait des ossements luisants, une chair grasse et fibreuse. Il nota le décollement de la peau caoutchouteuse et ondulante. Le Chef se leva, posa son assiette sur la table voisine et regagna sa place sous l'expression grave du ministre qui se contenta de saucer son plat avec les triangles de pain grillé. Ferkel tamponna ses lèvres et reprit :

- Nous vous suivons depuis votre arrestation. D'après nos services de renseignements, vous n'avez pas tardé à cultiver quelques amitiés de haut vol chez les révolutionnaires. Nous avons suivi chacun de vos mouvements, y compris en Ardèche chez vos amis et les événements se sont déroulés exactement comme je l'espérais.
- C'est-à-dire ?
- En menant votre enquête jusqu'au bout, et en provoquant ce malheureux accident, vous avez fait le travail que je ne pouvais faire moi-même. La présidente ne devait se douter de rien, et j'étais déjà suffisamment dans son collimateur.
- Quelle est cette demande, qu'attendez-vous de moi ?
- Que vous compreniez ceci : nous avons un ennemi commun, Marion S..
- Vous, ennemi de S. ?
- Mes heures sont comptées, à partir de maintenant nous avons besoin l'un de l'autre. Je sais ce qu'ils font. Vous allez devoir m'écouter attentivement et me croire sans broncher.
- Sinon ?
- Monsieur, je ne vais pas faire semblant de disposer de pouvoirs que je n'ai pas. Si vous ne me suivez pas, vous allez droit au suicide. Marion S. a sombré dans la folie.
- Vous n'en êtes pas très éloigné non plus. Pourquoi je vous suivrais ?
- Parce que sans moi vos projets vont échouer. *Planète Verte* est en marche.

Le Chef réprima un pincement au cœur, la vision de la citerne éventrée le hantait. Ferkel le tira de ses pensées.

- Il n’y a pas de temps à perdre, je dispose d’une information que la présidente ignore, pour l’instant. Je dois l’exploiter au plus vite pour réussir à renverser le gouvernement.

Le ministre attendit la réaction du Chef.

- Vous voulez prendre le pouvoir ? Florian Ferkel président, c’est ça votre plan ?
- Moi non, mais vous oui, du moins vos amis le veulent n’est-ce pas ?
- Quelle est cette information si intéressante ?
- Je n’ai aucun moyen de vous contraindre à me suivre, je vous demande de me faire confiance, y êtes- vous prêt ? Si vous ne le faites pas pour les misérables morts en mer, faites-le pour les enfants de vos amis.

La citerne reparut une nouvelle fois dans l’esprit du Chef. L’estomac noué, il murmura au ministre Ferkel :

- Allez-y.

Sitôt ces paroles prononcées, Ferkel repoussa son assiette et cala ses coudes sur la table.

- Je vais vous dévoiler mon plan, immédiatement après, vous irez le partager avec les responsables de la révolution. Vous serez escorté et protégé par mes services. La présidente a de forts doutes quant à ma loyauté, mais elle est loin de se douter de la réalité de mes agissements. Vous serez, sauf problème, en sécurité.
- Mais comment je vais...
- Ne m’interrompez pas. Il s’agit d’organiser un coup d’État pour renverser S. et le gouvernement dont je fais partie. Le seul moyen d’y parvenir est de passer par la *Banque*. C’est elle qui détient les moyens réels du pays. Jusqu’à présent, les dirigeants de la *Banque* se sont toujours pliés aux fantaisies de la présidente, mais de grandes divisions se font sentir à sa tête



depuis plusieurs mois. Ce n'est un secret pour personne qu'un homme en particulier rêve de voir disparaître Marion S. et qu'il attend impatiemment l'occasion d'y parvenir. Cet homme est si puissant qu'il est le seul en mesure de retourner le *Comité Directeur de la Banque* contre la présidente. Mais il est pris entre son ambition de traître et une soumission maladroite à la jeune Marion dont il serait incapable de refuser une avance qu'il espère avec ardeur. Le jeu est dangereux, c'est un coup à plusieurs bandes. Il faut absolument réussir à convaincre cet homme de passer à l'action. Si la *Banque* le suit, Marion S. sera défaite dans l'instant.

- En quoi les révolutionnaires sont-ils concernés ?
- Le coup doit être double. Une fois le processus engagé à la *Banque* le pays sera sans gouvernement, le temps pour notre homme de se mettre en place et de se donner une légitimité auprès de ses soutiens. Former un nouveau gouvernement ne lui sera pas une tâche aisée, c'est un véritable nid de serpents. C'est exactement pendant cette période de flottement qu'il faudra agir.
- Comment ?
- Cessez enfin de m'interrompre ! Les révolutionnaires devront quoiqu'il arrive s'emparer des médias pour diffuser la vérité sur *Planète Verte*. C'est d'ailleurs pour cette raison que je vous ai laissé leur donner le récit de la vérité, afin qu'ils commencent à se préparer à cette mission pendant que nous discutons ici.
- Cela ne me dit pas en quoi ils sont concernés.

Le ministre tira d'une sacoche en cuir noir un dossier qu'il posa sous les yeux du Chef.

- Ce dossier contient les preuves de l'implication du ministère de la recherche dans l'élaboration du programme *Planète Verte*.
- Le ministère de la recherche ?
- Oui, Pierre Verrat est notre homme, le plus puissant et le plus fourbe des ministres que la République n'ait jamais porté. Votre attaque devra se concentrer

sur la prise des médias, et c'est au moment précis que Verrat choisira pour annoncer sa prise de pouvoir qu'il faudra diffuser la vérité à son sujet. Ensuite la *Banque* le lâchera à son tour.

- Comment comptez-vous procéder ?
- En espérant qu'il reste un minimum d'humanité en Verrat.
- Mais enfin vous avez dit que...
- Le fils de Pierre Verrat est gravement malade, ses yeux sont verts, son état se dégrade et je sais de source sûre que cela le désespère. Ce qu'il ne sait pas, c'est que nous savons comment le maintenir en vie.
- Comme Gwen et Louise !
- Exactement. Ce sera le moyen de pression que je vais exercer sur lui pour le décider à lancer l'offensive sur S.. La ruse devra l'emporter sur la force. Il fera tout pour obtenir le remède.

Le ministre tira cette fois une trousse en toile qui contenait de fines seringues.

- C'est ça le remède ?
- Oui, pour l'instant le seul possible pour stopper les symptômes à défaut de guérir l'enfant. Au ministère, nous avons vite compris qu'il serait impossible de sortir de la folie *Planète Verte* si nous ne trouvions pas rapidement un moyen de maintenir les enfants en vie. Quelques-uns de nos chercheurs ont mis au point un substitut à partir de prélèvements sur les stocks d'engrais. Malheureusement, le remède n'est efficace que par injection. La bonne nouvelle c'est que les stocks seront suffisants pour plusieurs générations.
- Bien, et les dirigeants de la *Banque* ?
- Même procédé, plusieurs d'entre eux ont déjà enterré leurs enfants. Une fois Verrat aux marches du pouvoir, il suffira de l'accuser via les médias de la mort des enfants pour que les dirigeants de la *Banque* l'abandonnent. C'est en échange du même remède qu'ils seront contraints d'accepter des révolutionnaires au sein du nouveau gouvernement.

- Vous êtes fou.
- Je sais, vous me l'avez déjà dit .

Le portier refit une apparition. Il se posta silencieusement devant la porte. Ferkel consulta sa montre et fit un signe au gaillard à qui ne manquaient que l'arme et l'uniforme pour se présenter sous son vrai jour.

- Laissez-nous deux minutes, lui dit-il en se tournant vers le bar. Donnez-nous un alcool, un alcool fort, lança-t-il au serveur.

Le serveur apporta une bouteille opaque et servit aux deux hommes un liquide ambré.

- Levons notre verre à la réussite de nos plans, Chef. Le temps presse. Les événements vont plus vite que nous. Assez parlé.
- Vive la révolution, répliqua le Chef en levant son verre.
- Nous nous reverrons, j'espère.

Le ministre vida son verre d'un trait.

\*

Au petit matin, sur l'étendue parisienne, de profonds vrombissements tiraient les gens du sommeil. Le peuple se précipitait aux fenêtres et dans les rues, mu par une irrépressible et dangereuse curiosité. Les visages allaient vers le ciel. Les yeux perçaient le moindre recoin de firmament accessible. Le sol tremblait, l'air vibrait. Le ciel progressivement se noircit, chargé d'aéronefs à l'air froid et bestial, d'avions noirs larguant par leurs soutes d'étranges paquets, apportant l'effroi dans la population qui ne savait que faire. Les choses blanches, à terre, couvraient les rues, les parcs, les toits. Des tracts frappés de l'insigne effrayant de *l'État Islamique*. Les Parisiens les ramassaient frénétiquement. Le message délivré par les drapeaux noirs

les pénétra douloureusement. Les gens se tournaient les uns vers les autres, craintifs. Le message était clair : *Nous venons vers vous*. Par la fenêtre ouverte de son bureau, un tract se glissa au pied de Verrat, plongé dans la lecture passionnante du dernier ouvrage de Michel Scrofa dont la distribution bénéficiait du large soutien de la présidence. Le dernier opus du renommé philosophe s'intitulait *Tentative d'une légende*. Le ministre de la recherche était totalement absorbé par les descriptions que l'auteur donnait de certaines périodes reculées. L'auteur se défendait de vouloir donner des justifications aux actes qu'il dépeignait. Son intention se limitait à ne pas négliger la connaissance et la mécanique des moyens employés par les dominants d'une époque, afin de s'en inspirer si le destin d'une grande nation comme la France s'y trouvait contraint. La scène qui préoccupait tant Pierre Verrat donnait le récit d'une légende qui veut que des résistants aient développé un moyen de découvrir ce qu'il advenait dans les très secrets camps, autrement appelés *centres de traitement de prisonniers*. Ce, grâce à la teinte grise que prenait les ailes de certains papillons au contact prolongé d'une fumée, si et seulement si celle-ci émanait de la combustion des membres les plus jeunes de la multitude de prisonniers. Verrat, en admiration devant tant d'ingéniosité, s'interrogea sur ce choix étrange que les enfants fassent l'objet d'une combustion collective. Quel pouvait être l'intérêt de mobiliser une logistique coûteuse aux seules fins d'un traitement particulier réservé aux plus jeunes ? Plus loin dans l'ouvrage, Scrofa déclarait qu'une dernière histoire était lue aux enfants avant de mettre en œuvre le traitement. Les parents, qui ne pouvaient, toujours selon le protocole, être traités qu'après ce préalable, étaient informés de la douce intention. Certaines recherches, selon le penseur Scrofa, démontrèrent chez les adultes un certain réconfort et, élément crucial, un motif acceptable de disparaître, facilitant infiniment la tâche du personnel spécialisé dédié au *traitement*. La théorie de l'utilité d'un traitement particulier ne put étrangement se vérifier concernant d'autres catégories telles les infirmes ou les vieillards. Verrat, fasciné, se leva de son fauteuil pour se regarder dans un miroir. Il se trouva lui-même gris et terne,

quelque chose en lui était devenu comme l'aile du papillon qui dit sans mots l'atroce réalité à qui sait la reconnaître. Au loin, les tirs de la défense aérienne. Mais les équipements de *l'État Islamique*, se satisfaisant pour l'heure de distiller la terreur, étaient infiniment supérieurs. Verrat ramassa enfin le tract annonçant la venue imminente des drapeaux noirs sur la France. La guerre globale approchait à grands pas. Fidèle confident de la présidente, il savait à quel point elle en redoutait un déclenchement prématuré. Malgré les forces mises en évidence dans le pays, l'issue d'un conflit armé contre les redoutables guerriers de *l'État Islamique* était perdue d'avance. Si les événements devaient s'accélérer, Marion S. n'aurait le choix qu'entre la lutte sans victoire possible ou la capitulation immédiate. Il tenait fermement le tract entre ses doigts. Un puissant souffle pénétra par la fenêtre ouverte, perdant la page de son livre. La fenêtre claqua et se brisa.

\*

Nerveux, Florian Ferkel répétait quelques exercices respiratoires en gravissant les marches du ministère de la recherche. Il n'était ni menteur, ni joueur dans l'âme, mais cette tâche, il ne pouvait la confier à nul autre que lui. À sa place de cadre de *Terre Française* il avait eu maintes occasions d'apprendre que la vérité épousait les formes que l'on souhaitait lui donner. Ferkel sondait la température de ses joues, le renflement de son nez. La tension des sourcils était importante aussi et les phrases, elles, devaient être courtes. Ne pas s'emballer, ne pas se trahir. Puis les mains, que faire de ses mains ? Les laisser dans les poches n'était pas concevable. Leur donner quelque chose à saisir revenait à prendre le risque de les voir jouer nerveusement. Pour l'instant, constatait Ferkel, elles étaient calmes et presque sèches. Il arriva devant le bureau du ministre de la recherche. Le carillon de la cour d'honneur résonna. Il était 7 heures. Pour Ferkel, la première heure du dernier jour. Il

savait qu'il allait donner trois coups secs sur la porte et qu'ensuite la chance ferait bien de lui donner un coup de main. Il frappa, avec assez de force pour que sa requête traverse l'épais capitonnage. Pas un bruit n'arriva en retour, plutôt pour calmer Ferkel qui s'attendait à l'habituel hurlement du lunatique ministre. Ferkel, la volonté raffermie, poussa la porte, pénétra dans le bureau et referma vivement derrière lui. Verrat pendouillait plus qu'il n'était assis dans son fauteuil. Les yeux rougis d'épuisement et la mèche rebelle, il grommelait de longues tirades sans remarquer la présence de Ferkel. Deux puissantes lampes éclairaient inutilement l'ouvrage que Verrat scrutait passionnément. La lumière du jour était déjà vive. Ferkel reconnut les livres empilés sur le bureau et comprit qu'une longue nuit aux prises avec les fascinantes théories de Scrofa s'achevait pour le ministre de la recherche. Verrat leva les yeux sur Ferkel. Encore embué par la musique de l'interminable monologue raciste dont il venait de se délecter, il ne put prononcer un mot. Seuls quelques dégoûtants claquements de palais huileux résonnèrent. Ferkel s'essuya une dernière fois la main avant de la tendre vigoureusement à Verrat, faisant son possible par ailleurs pour arborer une mine ostensiblement honorée et respectueuse. Verrat, la bouche enfin refermée, se saisit machinalement de la main tendue quand Ferkel prononça cette phrase qui le bouleversa :

— Monsieur le président !

À ces mots, Verrat sentit ses épaulettes se raffermir. Il bafouilla :

— Je vous demande pardon ?

— Je tenais à être le premier à vous apporter mon concours. Il faudra vous y faire, l'histoire est écrite. Vous pouvez être assuré que c'est pour moi aussi un grand sentiment de soulagement, attendu depuis longtemps, mais je n'en désespérais pas, ajouta-t-il en faisant non de la tête et de l'index tendu en même temps.

— Puis-je ? demanda Ferkel en désignant le fauteuil qui faisait face à Verrat.

Sans attendre la réponse il s'installa, envoya un hochement de sourcils complice à Verrat, éberlué.

— Vous devriez prendre un café, la journée va être longue, de nombreuses obligations vous attendent.

Ferkel se pencha sur le bureau, décrocha le combiné du téléphone, composa les deux chiffres du secrétariat du ministre et demanda que l'on serve sans tarder un solide petit-déjeuner à monsieur le président avant de raccrocher et de regagner, impassible, sa posture détendue dans le cuir chaud du fauteuil. Verrat, perturbé, brûlait d'envie de demander naïvement à son collègue de ministre de quel président celui-ci pouvait bien parler. Il se retint de justesse, revenant progressivement à un état d'éveil acceptable et fouilla dans sa mémoire pour découvrir ce qui put bien justifier qu'on l'appelât soudainement président.

— Qu'attendiez-vous donc si ardemment, monsieur Ferkel ?

Par prudence, Verrat y mit les formes et tenta d'en savoir davantage sans donner l'impression, une fois de plus, d'être le dernier des idiots.

— Vous connaissez comme moi la position étriquée du *Comité Directeur de la Banque*. Depuis longtemps, il réclame un changement de gouvernance. Vous n'êtes pas sans savoir que les événements parlent pour vous. Marion S. est allée trop loin. La *Banque* n'est pas un poulet sans tête, monsieur le président, elle connaît votre loyauté.

Verrat eut l'impression que ses épauettes se multipliaient. Il s'imprégna de l'image de la grande *Banque* et s'accorda très sérieusement à croire que oui, une institution qui reconnaissait sa loyauté ne pouvait être un poulet sans tête.

— Certes, Monsieur Ferkel, certes. Ne sachant s'il allait jouer la bonne carte, mais trop flatté pour rester raisonnable, Verrat ajouta : elle est allée trop loin. Cette critique ouverte lui procura tant d'assurance qu'il la redonna pour se l'entendre dire à nouveau : Marion S. est allée trop loin, bien entendu.

Ferkel comprit que la balle roulait dans son camp. L'on frappa à la porte. Ferkel se précipita et pria Verrat, d'un geste de la main, de ne pas se déranger. La secrétaire entra, chargée d'un plateau couvert de délices parfumés.

— Veuillez déposer le plateau sur le bureau de monsieur de président, lui indiqua Ferkel.

Verrat, l'oreille tendue, arriva au sommet de sa rigidité naturelle. La secrétaire s'avança prudemment pour ne pas se trouver empêtrée dans des pas trop longs que sa jupe serrée ne lui aurait pas pardonnés. Verrat reconnut bien là toute la déférence qu'il convenait de lui manifester. Avec une délicatesse infinie, elle déposa le plateau, retira ses mains, posa ses yeux de petit personnel dans ceux de Verrat et dit, en expirant, veillant toutefois à ne pas y mettre de sensualité :

— Bon appétit... monsieur le président.

Cette fois, se dit Verrat, c'était certain, même la secrétaire savait. Ferkel reprit :

— Les heures de Marion S. sont comptées. Les conditions sont enfin réunies pour accomplir ce que le pays demande à cor et à cri. *Planète Verte* est un désastre. Au moment où je vous parle, le *Comité Directeur* a d'ores et déjà pris ses dispositions pour assurer la transition de pouvoir et la formation d'un nouveau gouvernement autour de vous.

— Oui, bien sûr, répondit Verrat, solennel, ingurgitant autant qu'il le pouvait des merveilleuses choses sucrées.

— Ce n'est pas sans une certaine émotion que je partage avec vous les résultats d'un travail qui, j'en suis certain, ne vous laissera pas indifférent. Il glissa une boîte de la taille d'un étui à cigares sur le plateau.

— Qu'est-ce donc ? Verrat fronça les sourcils.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai pris soin de demander à mes services que l'on accompagne le traitement d'une notice.



- Un traitement ? Verrat feuilletait dans son vocabulaire.
- Il ne s'agit malheureusement que d'un échantillon, le reste vous sera remis à la *Banque*. Verrat ouvrit l'étui, une seringue grise brillait de mille feux.
- Vous, vous avez trouvé un traitement ?
- Oui, monsieur le président. Nos essais sont concluants. Cette première dose suffira pour stabiliser son état. Il était préférable que je n'en porte pas davantage sur moi au risque de tout perdre. Notre priorité allait bien entendu à vos proches.

Le ministre de la Recherche tanguait, effleuré par un sentiment vague de manipulation, tantôt par l'envie irrépressible de croire que son heure était venue, que son destin glissait sous la porte pour le rejoindre, l'envelopper enfin. Il fixa la seringue comme si le plus grand des trésors venait d'être découvert. Loin de lui l'idée de considérer que tout ceci puisse être le fruit d'une quelconque générosité, mais bel et bien une première série d'offrandes craintives.

- Bien, je vais convoquer de ce pas le *Comité Directeur de la Banque*.
- Inutile, ils vous attendent à 11 heures, déclara Ferkel.
- Ah, bien sûr, s'étonna Verrat. Oui, à 11 heures.
- Il va de soi que la *Banque* n'acceptera de statuer en votre faveur qu'à la condition d'intégrer des révolutionnaires au nouveau gouvernement. Je sais que vous aviez songé à vous exprimer en ce sens. J'en ai d'ailleurs informé les représentants du *Comité Directeur*. Ils vous en sont particulièrement reconnaissants et nullement surpris qu'une telle proposition émane d'un homme d'État de votre stature, monsieur le président.
- Bien sûr Ferkel, bien sûr.

Il n'en revenait pas, une véritable cour s'était déjà formée à ses pieds. Qu'importe de laisser quelques administrations à ces demeurés de paysans colériques. En lui, se matérialisait un mot qui tournait dans son esprit au point de lui donner

le vertige : intronisation. Il jeta un œil à sa montre, se leva et fit place nette sur le bureau. Surtout, pensa-t-il prudemment, ne pas se montrer trop accessible.

— Merci, Ferkel, j'ai du travail à présent.

Ferkel ravi, se leva à son tour, s'inclina devant l'autorité nouvelle et quitta le bureau sans ajouter un mot. Dans le couloir, il fit quelques pas et s'arrêta, pris d'une sensation désagréable. Sur chaque cuisse une auréole diffusait dans les fibres du pantalon. Ses mains gouttaient littéralement.

\*

Le tableau de bord de la voiture officielle indiquait 10 heures 55. Sur la confortable banquette arrière, Pierre Verrat hésitait. Devait-il se présenter au *Comité Directeur* avec ou sans dossier, mais que mettre dans le dossier ? Le sentiment l'habitait qu'il serait mieux de se présenter tenant quelque chose à la main, mais quoi ? Son regard se porta sur les lunettes de soleil de son chauffeur, l'idée lui parut recevable, des lunettes.

— Donnez-moi vos lunettes, ordonna-t-il au chauffeur.

— Oui, monsieur le ministre. Et le chauffeur lui tendit les lunettes.

Comment se fait-il que ce crétin de chauffeur ne sache pas que l'ère fût à monsieur le président, alors qu'une stupide secrétaire s'y adonnait déjà avec un certain talent, se demanda Verrat, vexé.

— Bon, ça suffit comme ça. Vous n'avez l'air de rien sans vos lunettes, reprenez-les. Et il lui tendit les lunettes en retour.

— Oui, Monsieur le Ministre.

Le trouvant trop insistant dans sa bêtise, Pierre Verrat décida de ne plus lui adresser la parole. Laisant là ses

dossiers pour ne pas avoir l'air d'un stagiaire égaré, il quitta le véhicule et partit seul vers le perron de la *Banque*. Le soleil était déjà écrasant. Il monta les premières marches le plus sportivement possible jusqu'à se trouver hors de souffle. Après un arrêt de récupération, une femme vint à sa rencontre. Robe moulante couleur framboise, les seins dégoulinants par-dessus le décolleté. Le ministre, qui ne sut dire si la robe était trop courte ou les jambes trop longues, décida de profiter des dernières marches et de la fascinante vue en contre-plongée pour interroger du regard l'endroit où les deux se rejoignaient.

- Veuillez me suivre, gloussa l'hôtesse.
- Avec joie, répondit Verrat, se disant que la *Banque* s'y entendait dans l'art d'accueillir des personnalités. La femme ondula devant lui sur une dizaine de mètres avant de se retourner.

Ses lèvres pulpeuses remuèrent :

- Je vous en prie.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Verrat quitta à regret la vision de la jeune femme et entra dans la cabine. Surpris, un frisson le secoua quand il aperçut, index sur un bouton, une copie conforme de la femme sur laquelle la porte de l'ascenseur se referma. Celle-ci était jaune de la tête aux pieds. Son index enfonça le bouton à côté de l'inscription *Direction*. Verrat constata, soulagé, que ce cinéma n'allait pas durer encore des heures. Toutefois, il se demanda ce que la *Banque* allait encore inventer à l'étage supérieur. Après la douce intention de ce qu'il qualifia de *femelles*, somme toute à peine décoratives, qu'allait-elle bien pouvoir lui servir ? Ils étaient arrivés. Verrat quitta la cabine et attendit la prochaine fantaisie. Allait-il oui ou non être reçu dignement ? Un homme se dirigea d'un pas tranquille vers lui. D'aspect tout à fait ordinaire, costume gris, cravate stricte, visage neutre, de taille normale, l'homme lui serra la main et dit :

- Bonjour monsieur Verrat.
- Bonjour Monsieur. Verrat se trouva quelque peu décontenancé par l'absence soudaine de fonction.

Cela produisait comme une carie dans les salutations.

- Je vous remercie de vous être déplacé. Le *Comité Directeur* va vous recevoir dans quelques instants.

L'homme faisait forte impression sur Verrat. Il parlait avec clarté et autorité. Intrigué, le futur président laissa son regard se promener derrière les vitres épaisses de quelques présentoirs qui recélaient, à n'en pas douter, de véritables trésors. Des objets d'art de toutes sortes, issus de cultures lointaines jouxtaient des bijoux d'une beauté renversante.

- Monsieur, vous êtes Monsieur... ? tenta Verrat.
- Monsieur suffira.
- Je vois que vous êtes en possession d'objets...il cherchait ses mots, de pays lointains...
- Il ne vous aura pas échappé que le commerce international a ses propres voies. Voyez-vous, fit l'homme en déambulant devant les vitrines, nous n'avons pas, comme vous pourriez le penser, le culte du secret, mais vous savez comme moi que l'économie ne connaît pas d'ennemis. Savoir lire les événements du temps et se saisir des opportunités qu'offre l'histoire suffit amplement. Vous allez, reprit-il en s'éloignant des bijoux, accéder à l'une de ces formes de pouvoir nécessaire à l'ordre, n'est-ce pas ?

Verrat songea à certaines de ses lectures si stimulantes de pragmatisme.

- L'ordre, oui, l'ordre, c'est bien ça, dit Verrat en hochant doucement la tête, ravi d'être associé à la notion d'ordre.
- Bien entendu, l'ordre est votre métier. Sachez que la Banque se réjouit de vos positions, ajouta l'homme en déambulant les mains croisées derrière son dos.
- Comment, monsieur, dois-je entendre vos propos, demanda Verrat, le front ratatiné par une profonde réflexion.
- Monsieur Verrat, après tout, tout à fait entre nous, vous n'êtes que l'État, lui dit l'homme d'un ton léger. Notre métier à nous est de tirer profit du désordre,

et l'homme ajouta sans sourciller, avec une autorité froide et distante qui effraya Pierre Verrat : ne vous y trompez pas, nous sommes la *Banque*.

Verrat se tut. Toutes ces années il s'était nourri chaque jour du sentiment formidable de commander aux éléments. La politique à ce niveau était la toute-puissance. Seul système capable de forger un destin à une nation. Verrat prit conscience de son indescriptible naïveté. Toute chose qui se produisait n'existait que parce que tolérée par la *Banque* comme une expérience à fort potentiel. Verrat ne trouva pas la force de penser. Son cerveau venait de se vider comme une baignoire. Seule une évidence s'imposa à son esprit, accéder au pouvoir était une erreur d'appréciation, ce serait bien la *Banque* et nul autre qui l'y conduirait. Être l'exécutif à lui seul revenait à consentir à être le pantin de l'unique pouvoir ; l'incontournable *Banque*. Monsieur observait Verrat et voyait par transparence s'égrener en lui son chapelet de pensées. Aux limites extrêmes de sa frustration, il le rattrapa :

— Monsieur Verrat, votre talent nous est indispensable. Ne soyez pas affecté par le sentiment de ne pas marcher côte à côte avec nous, sachez au contraire qu'en toutes circonstances la *Banque* vous portera.

Verrat, comme un enfant consolé, releva les yeux vers son interlocuteur.

Monsieur le gratifia d'un regard bienveillant. Ils pénétrèrent dans une vaste salle dont les dorures seules suffisaient à l'éclairer. Verrat entra à la suite de l'homme qui s'effaça devant lui et dit d'une voix forte :

— Monsieur le Président !

Des vivats et une vague d'applaudissements tonitruants s'élevèrent. Verrat se sentit revivre. L'ère de l'épaulette était de retour. Immédiatement, et c'était cela précisément qu'il considérait être le privilège du pouvoir, il ressentait du mépris pour cette petite foule qui meuglait en s'aplatissant indécentement. Profitant du retour soudain de la jouissance d'un état de supériorité, il se permit même de mépriser

secrètement cette foutue *Banque*. Le plaisir que procuraient les mondanités ne dura que peu de temps. *Si S. pouvait voir ça*, se dit Verrat en mâchouillant d'exquis petits fours. Épris de lui-même, il se retourna vers l'homme qu'il convenait d'appeler monsieur.

- Et maintenant ?
- Il s'agit de profiter un peu, tout de même, nous sommes des hommes. Venez, je vous prie.

Verrat le suivit jusqu'au bout de la salle. Quatre hommes y étaient installés. Ils fumaient, buvaient, mangeaient et semblaient à peine le remarquer. Verrat n'en reconnut aucun. Peu importe effectivement qu'il sache qui ils sont, il préférerait qu'eux sachent enfin qui il est.

- Veuillez vous installer, lui dit un homme de petite taille, au collier de barbe blanche si bien taillé, si harmonieusement fusionné avec une mèche de cheveux rabattue sur le front que grâce à ses oreilles décollées il ressemblait à une marguerite.

Ses joues grasses se gonflaient à mesure qu'il mâchait bruyamment. Une horde de serveurs butinait autour des canapés blancs.

- À qui ai-je l'honneur ? osa à peine demander Verrat.
- Vous êtes face au *Comité Directeur*, monsieur Verrat. Monsieur Ferkel nous a informés des événements. L'homme déglutit et reprit son souffle. Monsieur le ministre a pris soin de vanter longuement vos mérites et votre loyauté en voulant nommer des membres du groupe révolutionnaire dans votre gouvernement.

À peine sa phrase achevée il se tourna vers son voisin de canapé pour lui tendre distraitemment un petit four.

- C'est exact. J'y avais bien entendu songé bien avant que...
- Marion S. sera informée dans la journée de sa destitution, le coupa l'homme qui ne prêtait aucune attention à ses propos. Nous avons encore à discuter

à son sujet, n'est-ce pas, lança-t-il hilare à son voisin qui accepta le petit four.

- Merci, dit Verrat, un peu perdu.
- Vous accepterez bien entendu que Monsieur Ferkel vous seconde au plus haut niveau ?

Ses paroles traversaient à peine l'épais rideau de miettes.

- Je vous demande pardon ? Verrat faillit s'étouffer.
- Il s'entretient en ce moment même avec un représentant des révolutionnaires. Le Chef ? c'est ça, demanda-t-il en envoyant une claque sur la cuisse de son voisin. Cette triste affaire *Planète Verte* ! Quel gâchis d'avoir confié une si précieuse idée à une incapable. D'ailleurs, il semblerait que vous ayez été touché personnellement nous a-t-on dit ?
- Oui, je...mon fils.
- Peu importe à présent, le coupa l'homme qui tendit son verre à un serveur. Voici le complément de traitement. Il lui remit en main propre un étui conséquent, contenant plusieurs seringues.
- Je vous remercie de...
- Ne remerciez pas. Au revoir.

L'homme fit un geste pour indiquer à *monsieur* de raccompagner le futur président. En moins de temps qu'il n'en fallut pour le dire, Pierre Verrat se trouva face à la fille en jaune. Il entra dans l'ascenseur. Cette fois les seins s'enfoncèrent loin dans le décolleté à l'atterrissage de la cabine. Comme il s'y attendait, la framboise l'accompagna à sa voiture. À peine eut-il fermé la portière que le chauffeur lui lança un lymphatique :

- Monsieur le Ministre.

Verrat songea à la perspective de devoir gouverner avec Ferkel. Plutôt crever. Il lança un regard dégoûté à son chauffeur :

- Taisez-vous. Surtout, taisez-vous.

Dans la *Chapelle*, les regards impassibles des naufragés diffusaient une lumière morne. Leur désespoir coulait du tableau. Rien ne laissait présager de l'avenir des héros abandonnés de la *Scène d'un naufrage*. Marion S. avait d'abord voulu se confesser. Finalement, elle se trouva ridicule de faire appel au représentant d'un royaume peuplé de fidèles encore plus stupides que ceux qu'elle gouvernait. À peine était-il entré dans la *Chapelle* qu'elle renvoya le prêtre. Verrat restait injoignable. La présidente tournait comme une bête en cage. L'idée même que Ferkel avait eu le culot de provoquer sa chute en s'alliant avec ces brutes de paysans lui donnait la nausée. Le tableau *Scène d'un naufrage* jetait sur elle toutes les douleurs des âmes en perdition. Accostées enfin, sauvées des eaux, promises ensuite à la décrépitude lente sur un rocher battu par les vents. Marion S. poussait d'insoutenables hurlements. Sans cesse elle scrutait sa montre, il était 16 heures. Le soleil brûlant allait bientôt décliner. La présidente tirait ses cheveux blonds jusqu'à la douleur. Elle criait, criait encore. Était-elle devenue folle de faire appel à un prêtre ? Qu'avait-elle à confesser ? Elle criait toujours plus fort. Qu'aurait-elle fait, sur ce rocher, avant la fin, qu'aurait-elle fait ? Marion S. se saisit de l'arme destinée à faire taire l'abruti qui devait recevoir sa confession. L'arme passait d'une main à l'autre. Elle criait, elle criait toujours plus fort. Le chargeur était plein. Elle caressait le canon et criait plus fort. Sa douleur était sans limites, sa rage, immense. Qu'aurait-elle fait sur ce rocher ? Quelle aurait été sa dernière action ? Dans un effroyable hurlement, Marion leva l'arme à hauteur de sa tête. Elle était si fatiguée. Cinq balles traversèrent brutalement la *Scène d'un naufrage*. Une seule encore dans le chargeur, elle le savait. Ses cris redoublèrent quand les hommes chargés de sa protection entrèrent dans la *Chapelle*. Personne n'osa aller calmer la présidente qui s'effondra, gémissante, ridicule, au pied du tableau éventré. Ses yeux fumants, affreusement convergents, luisaient de haine. Oui, sur ce rocher ne subsisterait que la vengeance. À



qui infligerait-elle sa morsure ? Ses yeux se levèrent doucement sur le tableau muet. Elle suivit de son regard celui des condamnés qui scrutait l'horizon. Ils y cherchaient l'espoir. Elle approcha d'un militaire et dit, secouée par de violents sanglots :

- Je vais vous donner mon dernier ordre, soldat.
- À vos ordres, madame. Le soldat se raidit.
- Approchez.

L'homme à la tête de mercenaire se pencha sur la présidente qui lui murmura un ordre à l'oreille. Le soldat se redressa.

- Est-ce bien compris ? Prenez bien garde à avoir Ferkel et cet idiot de Chef en même temps, ils sont devenus inséparables. Je vais faire en sorte qu'ils se tiennent par la main jusqu'à la fin des temps.

La Présidente S. serra les poings.

- À vos ordres.

L'homme disparut au pas de course, les autres repartirent. Marion S. resta seule avec son arme. Les yeux des naufragés étaient vides. Peut-être était-il trop tard. Dans sa tête, quelqu'un criait.

\*

Verrat appela sa secrétaire :

- Je dois m'absenter, je n'en aurais pas pour plus d'une demi-heure. Et dites à mon chauffeur de se tenir prêt.

Il raccrocha et quitta son bureau. Le chauffeur l'attendait, moteur tournant, dans le parking sécurisé du sous-sol du ministère. Verrat frappa à la vitre. Le chauffeur la baissa sans manifester davantage de surprise :

- Oui, monsieur le ministre ?
- Taisez-vous et descendez.
- Oui, monsieur le ministre.

Pierre Verrat s'installa au volant, vérifia qu'une arme de service chargée était disponible dans la boîte à gants et mit les gaz en direction du ministère de l'agriculture. Avec un peu de chance, il aurait les deux d'un coup, Ferkel et son faux paysan de Chef.

Huit minutes plus tard, il stationna devant le sinistre bâtiment gris dévolu à l'agriculture. Dans quelques secondes il serait dans le bureau de Ferkel, il fallait agir vite. Aucune réponse, Verrat frappa à nouveau. Rien. La porte était ouverte, le bureau vide. Verrat entra et huma l'air que respirait son rival de toujours. Où peuvent-ils bien être ? Attendre ici quelques minutes ? Oui, c'était possible. Verrat s'installa dans le fauteuil ministériel, souleva des documents, joua avec les rouages d'une petite horloge qui indiquait 19 heures. Pris de curiosité, car il savait que le bureau d'un ministre recélait de singuliers secrets, Verrat ouvrit le tiroir central. Les yeux plongés dans le tiroir, son souffle se fit plus court. Il sentit son cœur battre dans ses tempes, ses épaulettes l'abandonnaient. Le tiroir contenait quatre bâtons de dynamite reliés entre eux, un détonateur faisait *clic, clic*. Verrat, le tiroir dans les mains, eut le temps de dire : *tiens, de la dynamite*. Au même instant retentit un *clic* plus aigu que les autres. L'explosion dévasta une grande partie de l'aile sud du ministère. À 19 heures 15, un militaire composa le numéro personnel de la présidente :

- Madame la présidente ?
- Oui, soldat ? Sa voix monotone était à peine perceptible. C'est fait ? Elle serra l'arme de sa main moite.
- Affirmatif, madame la présidente.
- Et les corps, avez-vous retrouvé les corps ?

Le militaire considéra du coin de l'œil les trois étages éventrés :

- Négatif, madame la présidente. Négatif.

Pendant que l'âme du ministre de la recherche se présentait au firmament, la France vivait, comme sa jeunesse qui ne se doutait guère des actions de la révolution frémissante. À l'étage d'un vieil immeuble parisien, une silhouette s'agitait dans la lumière jaune d'une fenêtre. Les lèvres tirées en avant, un peu comme le faisaient les chimpanzés qu'elle avait vus au Jardin zoologique, Laure sursauta quand la sonnette retentit. Le bâton de rouge à lèvres fit un bond et laissa une empreinte désastreuse sous l'œil de la fille. Est-il à ce point en avance ? Le radioréveil posé sur le bord de la baignoire indiquait 19 heures 30, l'heure exacte du rendez-vous. Laure achevait sa deuxième heure de salle de bains. Une deuxième fois, la sonnette retentit. Elle jeta dans l'évier tous les ustensiles coincés entre ses doigts. Laure compensait par la joie du coloriage le manque bien naturel d'expertise des finesses du maquillage. L'idée même du premier rendez-vous amoureux à la maison la rendait quelque peu nerveuse. D'abord pressée d'aller ouvrir, elle se dit que laisser retentir un troisième coup de sonnette pourrait avoir du bon. Persuadée qu'il fallait savoir se faire désirer, elle souhaitait de tout cœur que ce nouveau coup de sonnette lui prouve un minimum de détermination de son beau chéri. À peine cette pensée satisfaisante envolée entre ses cheveux bouclés, la sonnette. Oh oui, il serait capable de s'en aller, convaincu de son absence alors qu'elle retournait ciel et terre pour le recevoir. La seconde d'après, elle ouvrit la porte et sauta au cou du beau Benjamin. Maigrelet, mais souriant, son cœur avait l'air de battre au milieu de son visage quand le corps de Laure entra en contact avec le sien. Le palier de la porte de l'appartement était le plus bel endroit au monde.

— T'as vu, on dirait une façade qui a pris un obus, dit Laure en traçant de jolis cercles avec son index autour de son visage.

Benjamin voulut répondre :

— ...

Il essaya à nouveau, troublé :

— ...

— Il faut que tu parles plus fort.

Benjamin s'aperçut qu'elle criait. Il remarqua que la porte ouverte de l'appartement faisait sur lui l'effet d'une corne de brume. La première onde de choc passée, il identifia la voix d'une présentatrice d'émissions sportives, c'était la télévision. Laure, heureuse, se dressa sur la pointe des pieds, enlaça le garçon à peine plus âgé qu'elle et lui colla un ragoûtant baiser sur le bout du nez. Elle le tira par la manche de son veston et le laissa comme un piquet souriant dans le vestibule.

— Attends une minute, je vais aller réparer ça, hurla-t-elle.

Elle désigna à nouveau l'accident de rouge à lèvres et disparut dans la salle de bains. Après quelques minutes de sourire béat, Benjamin fut naturellement rattrapé par la seule question possible : Pourquoi Laure vivait en compagnie d'une télévision qui criait seule dans une pièce ? Au bout de cinq longues minutes, traversé par un flot de nouvelles sportives, Benjamin glissa quelques pas vers une porte entrouverte. C'est de là que jaillissait le bruit. Sans oser approcher son visage de la porte, il se servit délicatement de la boîte de friandises qu'il tenait à la main pour pousser la porte du salon. Benjamin faillit crier. À peine avait-il ouvert la porte que Laure lui pinça les côtes des deux mains en riant, espérant le faire sursauter. Elle se tenait derrière lui, passa son menton par-dessus son épaule et lui cria le plus délicatement possible à l'oreille :

— C'est ma grand-mère, elle va regarder la télé.

Abasourdi, le jeune homme constata qu'à moins de deux mètres de la télévision qui crachait des résultats de matchs comme des boulets de canon, se tenait un fauteuil roulant et dedans, les bras pendants, une grand-mère à demi morte dans un peignoir bleu ciel. Benjamin remua les lèvres :

— ...

— Plus fort ! lui cria Laure en l'entraînant à travers le long couloir de l'appartement.

Terriblement déçu, le jeune homme se demanda comment il allait à présent pouvoir susurrer à l'oreille de son amoureuse tous les beaux mots si bien choisis, si souvent rêvés. Laure claqua la porte de sa chambre et donna à goûter à Benjamin l'onde chaude et sucrée de son rouge à lèvres. Benjamin vit à nouveau ses plans se restaurer et le champ des possibles s'ouvrir devant lui. Les hurlements sportifs étaient un peu atténués et devenaient dans son esprit une garantie de tenir la grand-mère à distance. Laure, entreprenante, se projeta sur le lit. Elle alluma la petite lampe de chevet qu'elle posa à même le sol à côté du grand lit pour ne pas être éblouie. Ses yeux joueurs invitaient Benjamin à la rejoindre. Après quelques hurlements de mots d'amour, celui-ci se décida à garder le silence et à réserver ses effusions pour des circonstances plus favorables. Enfin, libéré, il se lança à l'assaut de Laure qui s'offrait à lui. Les jeunes amants naviguaient comme en apesanteur sous le dôme protecteur que leur offrait la couette. Benjamin explora tous les continents parfumés. Soudain son oreille se dressa. Son attention était sollicitée au loin, mais bien trop heureux pour y donner suite, il oublia aussitôt. Laure aurait voulu que cela ne cesse jamais. D'un geste tendre elle suggéra à son Benjamin bien-aimé de faire glisser les continents sur le plateau de jeu afin qu'elle puisse elle aussi admirer les terres vues d'en haut. Benjamin ne se fit pas prier et tous deux s'inversèrent. Pendant la manœuvre prometteuse, l'oreille de Benjamin crissa à nouveau, mais aucun message clair ne parvint à son cerveau. Le cerveau de Laure, qui n'était plus que feu et flamme, avait quant à lui cessé toute activité autre que de brûler d'amour. Benjamin ne put croire qu'elle puisse ainsi le chevaucher. Une vague de chaleur s'insinua en lui comme une drogue quand il reconnut enfin l'anxiogène et glaciale introduction musicale d'une *édition spéciale*. Il n'y avait à sa connaissance aucune raison d'entendre autre chose que la voix blonde de la présentatrice sportive. Les rares fois dans sa vie où il avait entendu cette musique, de graves

événements s'étaient produits. Laure suait de plus en plus, son corps acidulé entra littéralement en fusion avec celui de Benjamin qui se laissa aller, adossé à la tête de lit, les yeux clos, dans les plus longues et les plus belles minutes de sa vie. Traversé de mille courants il rouvrit doucement les yeux pour les porter sur l'horizon ondoyant du lit, pour considérer la vague d'après. Quand la lumière pénétra ses yeux vitreux, le pauvre Benjamin se raidit dans un état de choc instantané. Éjectant au sens propre la douce Laure, il se trouva comme crucifié sur le bois verni du lit. Dans l'entrebâillement de la porte, deux yeux scintillants sous des verres à triple foyer étaient froidement dirigés sur le lit. Laure apparut des profondeurs et, glacée de peur, elle se serra contre Benjamin. La grand-mère, on ne sait comment, avait roulé jusqu'à la chambre. Le visage impassible, comme un spectre en fauteuil roulant, elle brandissait la télécommande sur fond de violons angoissants. Pour les jeunes amoureux, tout espoir de nouvelles découvertes paraissait irrémédiablement refroidi. Probablement, des explorations ultérieures seraient nécessaires pour cartographier les limites incertaines de l'amour. Les lèvres sèches de la grand-mère remuaient. Laure était déjà debout et finissait de réintégrer sa robe. Elle saisit le fauteuil, le fit pivoter avec la grand-mère qui pointait toujours la télécommande au ciel et disparut dans le couloir inondé de lumière. Benjamin, abandonné dans le vaste lit, encore hypnotisé par l'art le plus joyeux de la terre, ne put se résoudre à quitter le lit. L'espoir de voir revenir Laure ne lui était après tout pas interdit. Effectivement, elle reparut, mais au lieu de regagner le chaud navire, elle secoua rudement le jeune homme et le pria de la suivre au plus vite. L'instant d'après, Laure, Benjamin et la grand-mère se trouvaient les yeux rivés sur la télévision. Un plan large montrait le présentateur vedette, entouré de gens en armes, annoncer la chute du gouvernement de Marion S. et l'institution immédiate d'un gouvernement de transition dirigé par les insurgés du mouvement paysan. Benjamin et Laure se jetèrent un long regard incrédule. La grand-mère tenait toujours la télécommande en l'air. Par les fenêtres ouvertes, des cris descendaient dans la rue, les bâtiments voisins s'éclairaient. Un homme robuste, à la voix douce et

profonde, avait pris place dans le fauteuil du présentateur qui riait jaune, entouré de lascars qui n'avaient rien de drôle. L'homme pris la parole et d'un ton apaisant expliqua que des temps nouveaux, difficiles, mais prometteurs, arrivaient enfin. Il expliqua la cause des révoltés, les méfaits et les horreurs de la présidente S. et de certains de ses ministres, en particulier Pierre Verrat. Il parla longuement d'un projet gouvernemental appelé *Planète Verte*. Projet qui témoignait à lui seul du degré de folie des dirigeants en place. L'homme, digne, communiquait à travers l'écran pétillant de la télévision, toute son émotion. Il parla aussi d'un homme, le Chef, héros probablement disparu dans ce qui aura été le dernier acte lâche de Marion S.. L'ancienne présidente, quant à elle, demeurait, malgré les moyens considérables engagés, introuvable. L'homme promettait que le nouveau gouvernement se montrerait impitoyable, mais jamais ne sombrerait dans la folie de l'injustice, de l'arbitraire. Ces derniers mots prononcés, son discours repris au début. Diffusé en boucle, il résonnait dans les appartements, dans les rues, sur les places. La ville entière, probablement le pays, recevait la nouvelle. La grand-mère fit tomber la télécommande et posa sa main fragile comme du verre sur la main de Laure. Laure approcha son oreille de la petite bouche qui répétait doucement :

— Dehors, dehors.

Benjamin, hirsute mais rhabillé, porta avec Laure le fauteuil, y compris grand-mère, vers la porte du rez-de-chaussée. Un flot de personnes avait déjà envahi la rue et se dirigeait dans un silence recueilli et méfiant vers la grande place du quartier. Grand-mère au peignoir bleu ciel en tête de la marche, Laure et Benjamin arrivèrent sur la place. Chacun put tout à coup sentir la tristesse se retirer de la ville. Les jeunes amoureux se sentaient bien.

\*

Fier de sa nouvelle barbe, Marco s'adonna à une pirouette dans la salle de bains. Délicatement, il plonge ses orteils dans la baignoire, l'eau était parfaite. Une fois complètement immergé, il souffla longuement de bien-être. Tania frappa vigoureusement à la porte.

- Marco, viens vite, dépêche !
- Mais, mon bain, Tania ?
- Viens, je te dis, grouille !

Marco observait, désolé, cette magnifique baignoire qui allait se refroidir sans lui et sortit de l'eau.

- Mais dépêche-toi enfin, lui cria Tania.
- C'est bon, ça va...

Marco arriva nu dans la cuisine, il grelottait déjà. Ne sachant à quoi s'attendre, il se posta à côté de Tania, penchée sur la radio. Les paroles qui sortaient du poste frappaient les jeunes gens en plein cœur. Marco se tourna vers Tania :

- Il, il a réussi ?
- Il est mort, Marco, le Chef est mort.

Marco pleura longtemps. Tania, choquée, ne put rien dire. Louise vint s'asseoir sur ses genoux.

- Pourquoi Marco fait un trou dans le jardin ?
- Parce qu'il est triste. Il a perdu un ami, son ami le Chef. Et quand on perd un ami, on se rend à ses obsèques.
- Des obsèques, c'est quoi des obsèques ?
- C'est l'enterrement, quand quelqu'un meurt on l'enterre, ma chérie.
- Il est mort dans le jardin, le copain de Marco ?
- Non, il ne sait pas où il est, alors il fait une petite cérémonie tout seul. Parce qu'il est triste, tu comprends ?
- Et moi on me mettra aussi dans un trou dans le jardin quand je serai dans mes obsèques ?



Loin de ces événements tragiques se déroulait une autre vie. Une vie finissante. Sur l'une des plus belles côtes françaises, de petites lignes d'écritures se dessinaient sur le sable. Engoncé dans son armure, un minuscule crabe cherchait son chemin, perdu sur la vaste étendue. Un congénère, plus grand, le suivait en imprimant des signes à peine plus profonds. Les deux promeneurs allaient dans un sens en ligne droite, s'arrêtaient, puis repartaient à toute allure en sens opposé. Le petit suivant alors le grand, ils réécrivirent du bout de leurs pattes pointues par-dessus leurs premières traces, créant ainsi une étrange superposition. Face à la mer, le visage triste et fermé, Marion S. goûtait à la solitude et aperçut soudain les crabes et leur petit manège. Les observant d'abord avec son habituelle considération spontanée comme une nuisible vermine, la scène finit par la surprendre et la tenir en haleine. Changeant plusieurs fois de position, debout, accroupie, assise, elle se trouva allongée sur le ventre, le menton sur ses mains, à profiter du spectacle. Après quelques allers-retours supplémentaires, les crabes s'arrêtèrent, l'air prudent, à moins d'un mètre du visage juvénile et sévère de la présidente déchu. Celle-ci avait face à elle deux êtres muets qui la regardaient chacun dans un œil. Le gros crabe, qui se tenait à sa droite, piétina un peu, ajusta sa position pour se trouver en droite ligne avec l'œil chamboulé du visage qui l'observait sur fond de jeu de vagues. Ils bougeaient leurs yeux tendus et regardaient la présidente, lui rendant son regard torturé. Entre ces trois, un dialogue oculaire se dessinait. Marion S., les lèvres pincées, observait d'un air à la fois impassible et intéressé quand les deux crabes entamèrent une sorte de danse. Ils sautillaient sur leurs petites pattes et lançaient leurs pinces en l'air comme s'ils saluaient en retirant de minuscules chapeaux. La présidente se lança alors dans une entreprise inexplicable et périlleuse. Gagnée par la curiosité, elle tendit son index vers les drôles de clowns. Le plus petit des deux approcha, hésita, fit quelques cercles avec ses yeux dressés et posa doucement sa pince fermée sur le doigt tendu.

Accoudé, le petit crabe lança un regard joueur à la jeune femme. Probablement se trouvaient-ils un air familier. Marion sentit s'accumuler en elle un sentiment égaré, une chaleur électrisante et euphorique. Elle pouffa soudain de rire. La joie était revenue. Elle se sentait aimée, d'un amour profond et inconditionnel, dénué de toute crainte ou appréhension. Ce petit crabe lui offrait de la manière la plus drôle et la plus touchante, sa confiance et son amitié. Elle avait conscience de son pouvoir de le détruire, de l'envoyer au loin ou de l'ignorer, mais n'en fit rien. Le gros crabe s'approcha à son tour pour comprendre les agissements de son petit compagnon. Tournant ses yeux noirs tantôt vers son ami, tantôt vers la grande personne blonde, il posa à son tour, délicatement, sa pince sur le doigt tendu. Marion S. pleurait et riait tout à la fois, submergée d'amour et de tendresse. Soudain, vifs comme l'éclair, les deux crabes effrayés partirent à toutes jambes au loin. Abandonnée de ses seuls amis, Marion S. regarda s'éloigner les petits crabes paniqués et entendit une voix au-dessus d'elle. Avant même d'avoir pu cerner les propos qui lui étaient adressés, elle sut ce qu'ils signifiaient.

— Marion S. ? interrogea une grosse voix d'homme.

Elle se retourna doucement sur le dos, sans se presser et s'adressa au gendarme qui lui faisait face.

— Oui, c'est bien moi.

Quelques larmes roulaient encore sur ses joues. Elle en sentait l'émouvante chaleur.

— Suivez-moi.

Derrière le fonctionnaire, sur la route qui longeait cette belle plage, une longue colonne de véhicules, gyrophares scintillants. Une nuée d'hommes en armes la tenait en joue. Elle fit un pas en avant, tourna son regard vers la plage. Là, deux petits crabes l'observaient de loin. Immobiles et silencieux, ils regardaient s'éloigner l'amie éphémère qui les salua d'un sourire. Son visage se referma.

Une belle lumière coulait par la fenêtre de la cuisine. Dehors, quelques oiseaux jouaient dans les branches du grand châtaignier. Tout était calme. L'aube était sereine. Ce matin, Marco et Tania profitaient de ne rien faire. Le café était bon et l'air automnal encore doux. Soudain, Tania resta interdite, les yeux braqués sur Louise qui se tenait devant eux. Dans ses petits bras, une planche à roulettes toute neuve.

— Mais, Louise, où as-tu trouvé ça ?

Marco leva un sourcil interrogateur.

— C'est le copain du trou dans le jardin qui me l'a donné, répondit la petite fille. Il a dit que je devais partager avec Gwen. Il est où, Gwen ?

— Le copain du trou ? Mais enfin, c'est impossible, Louise, quand as-tu vu quelqu'un ?

— Eh ben maintenant, il est devant la maison, là-bas. Il est où Gwen ?

Tania fixa Marco qui fit tomber sa cigarette dans son café. Marco se leva, fit un signe de la main à Tania pour lui indiquer de ne pas bouger et s'avança prudemment vers la porte de la maison. Il ouvrit, disparut à l'extérieur. Un formidable cri de joie pénétra toute la maison. Gwen et Tomate accoururent dans la cuisine. Gwen visa la planche toute neuve. Tania, qui n'osait y croire, resta tétanisée, les mains figées sur son bol. Marco revint en sautant dans la cuisine, en larmes, il cria :

— Regardez, je le savais, regardez !

Le Chef fit une entrée d'abord timide. Tania sauta sur ses pieds, renversa le café brûlant, et se jeta dans ses bras. Tomate aboya de joie. Gwen et Louise s'accrochèrent à Marco et tous s'enlacèrent longuement en pleurant, en riant, puis pleurant et riant à nouveau. Après de longues et chaleureuses retrouvailles, Le Chef raconta ses aventures. Le café coulait à flots, l'amitié était vive.

- Tu vas rester, alors, demanda Marco ?
- Je repars dans une heure, lui répondit le Chef en le regardant droit dans les yeux.

Marco n'osa pas insister. Le savoir en vie lui suffisait. Il était libre à présent, et Marco le respectait comme jamais.

- Regarde ça, des seringues. Tania lui présenta un paquet envoyé par Ferkel.
- Je sais, il m'en avait parlé. C'est un homme bien. Vous en aurez besoin dès que le démantèlement de l'usine sera achevé. Mais peut-être d'ici là un autre traitement aura vu le jour. Je vous tiendrai au courant. Le Chef parlait d'une voix claire et posée.
- Et Ferkel, interrogea Marco ?
- Les yeux du Chef pétillaient. Il est parti, Marco.
- Il vous a laissé tomber ?
- Oh non. Il est à New York. Il a un nouveau projet en tête, mais c'est encore secret.
- Lequel ? Va Chef, tu peux tout nous dire, à nous, le pria Marco en riant.
- Faire sauter la *Banque*, mon vieux, faire sauter la *Banque* !

Marco comprit que les aventures ne s'arrêteraient pas là pour le Chef. Une grande fierté d'être son ami le gagna.

\*

Le lendemain, le cou tendu comme une girafe par-dessus la haie, Marco regardait s'éloigner le petit utilitaire blanc de monsieur le maire, désormais seul à emprunter la piste terreuse. Il s'apprêtait à pénétrer dans la cuisine, les bras chargés d'un grand seau de pommes, cueillies seul depuis le lever du jour. Ce devait être une surprise. De celles qu'il faisait occasionnellement, les dimanches matin, quand les autres dormaient à poings fermés. Cette fois, il avait décidé de faire le boulot, de Tania en particulier, qui se donnait

toujours beaucoup de peine pour veiller à la bonne tenue de la maison et du jardin. Doucement, il s'était extirpé du lit, avait enfilé un vieux pull en laine aux manches trop longues et un jean ancestral. Le jour se levait à peine. L'odeur du pommier recouvert de rosée se glissait en lui comme une preuve de vie. Marco savait que rien n'était plus simple pour Tania que de le doubler dans ses intentions, de deviner ses moindres faits et gestes. Il se devait donc d'être d'une discrétion absolue. Personne ne lui avait rendu visite au jardin, aucune lumière ne s'était allumée dans la maison, trahissant l'apparition imminente d'un petit espion qui raconterait la surprise à maman. Non, tout allait bien. Marco, qui depuis longtemps s'était autoproclamé incapable de grands gestes d'amour, était ravi de voir réussir ce genre de petits coups. Il se délectait du silence profond qui régnait en arrivant dans la cuisine. Alors qu'il imaginait en souriant la mine réjouie de Tania, tout à l'heure, quand elle se lèverait, il entendit soudain sa voix retentir à l'étage :

— Tu peux poser les pommes sur la table, mon chéri.

Effrayé par la brusque déclaration qui anéantissait ses plus belles intentions amoureuses, il trébucha et s'étala de tout son long sur la table de la cuisine, gesticulant comme une petite araignée pour sauver d'une chute terrible les pommes échappées en tous sens. Tania, malicieuse à souhait, ajouta :

— Merci mon chéri !

— De rien, marmonna le jeune homme, vexé, mais à peine surpris, se jurant qu'un jour il l'aurait à son tour.

Tania apparut dans la cuisine, ses longs cheveux noirs en pétard, vêtue d'une simple chemise déboutonnée. La jeune femme était souriante comme jamais. Elle glissa une main sur son sein et dit à Marco :

— Alors, tu voulais vraiment me faire croquer le fruit défendu ? On dirait que tu en as oublié deux, fit-elle en laissant tomber la chemise à terre. Marco ne se démonta pas.

— Oui, tu as raison.

D'un geste vif il se saisit du seau à présent vide et le retourna sur la tête de Tania.

— Voilà, fit Marco.

Tania trépignait, nue et hilare dans la cuisine, un seau sur la tête. Visiblement la vie valait encore la peine d'être vécue. Le calme revenu, le chantier compote pouvait démarrer. Tania, les genoux recouverts d'épluchures de pommes, posa son couteau, baissa la tête et une larme épaisse roula sur sa joue.

— Marco, dit-elle d'une voix à peine audible, je ne veux pas partir.

— Nous ne partirons pas.

Marco essuya la larme avec son doigt et suivit le regard de la femme de sa vie s'évader par la fenêtre sur le jardin. Sur l'horizon, le soleil se promenait. Tania posa ses yeux noirs sur Gwen. Le petit garçon souriait. Il avait une épluchure de pomme sur chaque oreille et se dandinait entre les chaises de la cuisine, puis il dit, souriant :

— Regarde maman, je danse.

\*

Les premiers jours de mai incitaient à nouveau à prendre l'air, à quitter la maison solide et son enceinte protectrice. Une balade dans la nature environnante s'imposait. Marco soufflait rudement dans la montée. Pouvant à peine courir après Gwen qui menaçait à tout instant de s'ouvrir les mains sur un fil barbelé, son jeune papa payait cher son excès hivernal de cigarettes. Le chemin se raidit encore. Passée la parcelle de châtaigniers mal entretenus, la vue se dégagait à chaque pas un peu plus. Quelques rares touffes grasses étaient prises d'assaut par un couple de vaches. Tania gambadait allègrement. Marco lui jetait des regards essoufflés. Il peinait à lever les yeux du chemin sans risquer de perdre le rythme ridicule qu'il était parvenu à installer. Louise tournait furieusement autour de Marco qui était

dépourvu de tout moyen de protestation, sauf à agiter nerveusement une main, ce qui le mettait encore plus hors de souffle. Arrivée à la cime de la grande côte, Tania, qui le devançait déjà d'une bonne dizaine de mètres, cria à Marco :

— On va faire une pause.

Marco ne pouvait que choisir entre s'arrêter sans être certain de pouvoir redémarrer ou répondre qu'il n'en avait pas besoin avec l'assurance de se donner en spectacle dans une effroyable quinte de toux.

— Je crois que les enfants sont fatigués, ajouta Tania qui regardait au loin pour ne pas pouffer de rire.

La petite famille resta un long moment assise. Quand Marco retrouva ses esprits, il se roula une petite cigarette en récompense de ses efforts printaniers. Au loin, se dessinait nettement la vallée du Rhône qui vivait en bonne entente avec les contreforts du Vercors. Quelques sommets déchiquetés avaient encore le bout du nez tout blanc, légèrement poudré. Tomate et Gwen s'attaquaient héroïquement à une sieste et Louise paraissait toute dépareillée, emballée dans un gros pull et petites sandales d'été aux pieds. Marco ne décrocha pas son regard de l'horizon. Il posa doucement sa main sur la cuisse de Tania. Il tira une nouvelle bouffée sur sa cigarette et dit d'une voix à peine audible, comme s'il se parlait à lui-même :

— D'ici, on la verra bien.

Tania jouait avec les fleurs. Ses longs cheveux noirs virevoltaient.

— On verra bien quoi, Marco ?

Marco semblait chercher un point particulier sur l'horizon.

— La bombe, Tania.

Tania chercha quelques instants ce mot enfoui au plus profond de sa mémoire, caché avec d'autres mots infréquentables.

- Quelle bombe, demanda-t-elle calmement sans regarder Marco ?
- La bombe H. La bombe H, répéta Marco comme s'il évoquait une vieille connaissance.

Tania jeta un coup d'œil à Louise qui trifouillait entre ses doigts de pied et la semelle mal attachée d'une sandale. Marco cherchait encore sur l'horizon.

- Je l'ai vu, c'est écrit.
- Quoi, Marco, qu'est-ce qui est écrit ?

Marco se tourna vers le visage si séduisant de sa compagne.

- J'ai surpris Amédée. Il cachait un petit livre dans sa grange.
- Tu as fouillé chez Amédée ?
- Non, pas vraiment. Je l'ai vu de loin, il faisait une drôle de tête. Mais il avait l'air tellement bizarre en refermant le livre. Je ne pouvais pas lui parler. C'est comme s'il était complètement bouleversé. Il ne sait pas que je sais.
- Pourquoi il cachait ce livre ?
- En fait, dit Marco, ce n'est pas vraiment un livre. Plutôt un petit fascicule.

Tania retrouva sur son visage des traits qu'elle lui connut pendant les événements vécus avec le Chef. Elle se troubla un peu et posa sa main sur celle de Marco.

- Je n'ai pas pu m'empêcher Tania, Amédée avait l'air tellement bizarre. C'est un manuel.

Tania sentait que les mots ne venaient pas. Elle tenta de l'aider.

- Un manuel de quoi ?
- Un *manuel de défense civile*, avec un tampon du gouvernement. J'ai vu la date, il est tout récent. Il y avait une mention aussi qui disait de ne le diffuser sous aucun prétexte, qu'il était strictement réservé aux officiels, aux élus et aux militaires.
- Un *manuel de défense civile* ?



Tania avait beau chercher, elle n'avait aucune idée de ce que pouvait être un *manuel de défense civile*. Marco serra plus fort sa main sur la cuisse de Tania.

— Tania, ce truc explique ce qu'il faut faire en cas d'attaque nucléaire.

Tania resta démunie devant une telle énormité. Un frisson la parcourut de part en part.

— Marco, tu te moques de moi, n'est-ce pas ?

Le jeune papa resta silencieux, admira Louise qui avait la tête plongée dans un bouquet de genêts jaune criard.

— Tania, je l'ai lu en entier, c'est un tout petit livre.

Marco se leva, jeta sa cigarette. Le mégot voltigea dans un panache de fumée bleue. Dans un geste mécanique, le visage fermé, il désigna un point précis sur l'horizon et dit :

— Le regard d'Amédée m'a fait peur.

L'index de Marco se tendit davantage vers la vallée, puis il ajouta :

— Tania, page 34 ils disent : *ne regardez pas cet éclair*.

FIN